

100

MAGAZINE

AOUT 1931

PRIX 6 FRs.



Une nouvelle
composition de
HENRI FABERT
de l'Opéra
le détective de
"Blanc comme neige"

Photo L. ROSEN
Paris

AU SOMMAIRE :

UN SOIR DE RAFLE, roman complet

des Articles de Lucien Wahl, André Rigaud, Marcel Carné, Marie Dressler, etc.
NOS GRANDS REPORTAGES, LA CRITIQUE DES FILMS etc. etc..

Annuaire Général

de la

Cinématographie

L'Édition 1931-32

est en

voie d'achèvement

**Retenez dès maintenant
votre exemplaire**

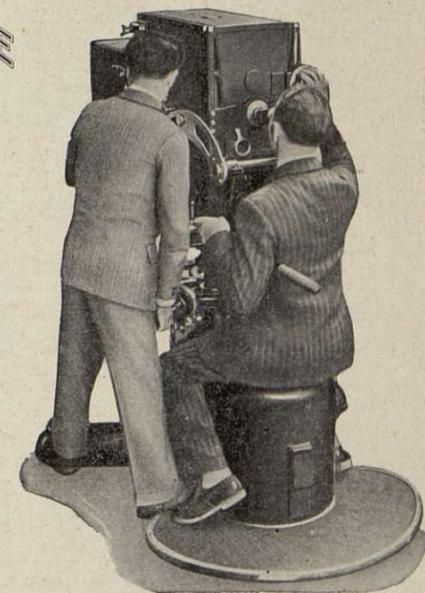
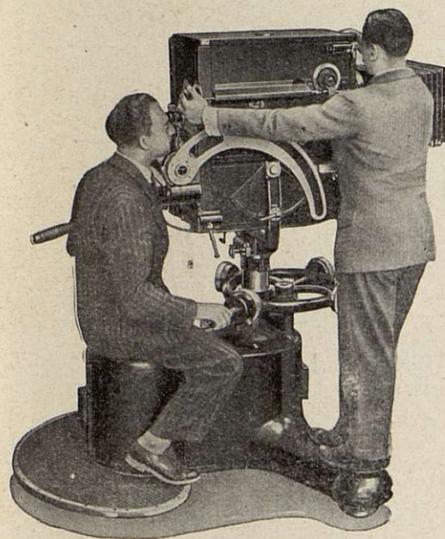
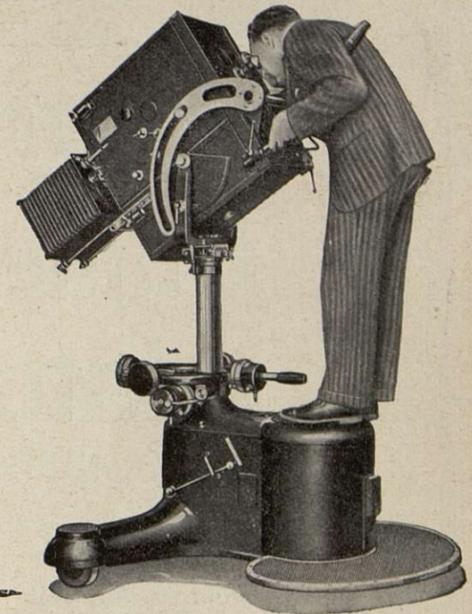
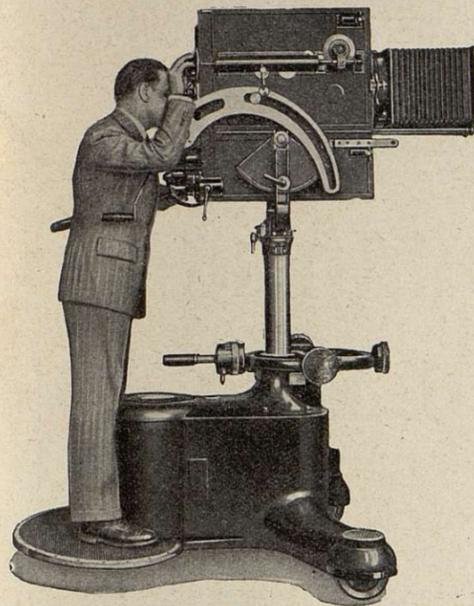
vous bénéficiez de prix spéciaux :

Paris, f^{co}, 25 fr. ; Province, 30 fr. ; Étranger, 40 fr.

Le prix de l'Annuaire sera majoré dès sa parution

CINÉ-MAGAZINE, Éditeur

**L'ÉQUIPEMENT AUTOMATIQUE
QUE TOUT STUDIO MODERNE DOIT POSSÉDER**



EMPLOYÉ PAR

PARAMOUNT PUBLIX CORPORATION -	NEW-YORK	REX INGRAM MARKHAM PRODUCTIONS -	NICE
STUDIOS PARAMOUNT -	ST-MAURICE	U. F. A. -	BERLIN
FILMS OSSO -	PARIS	KLANG FILM -	BERLIN
BRAUNBERGER - RICHEBÉ -	BILLANCOURT	HUNNIA FILM -	BUDAPEST
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS PARLANTS -	PARIS	INTORGKINO -	MOSCOU
	ETC... ETC...		

TROIS QUESTIONS ENTRE MILLE AUTRES

QUELLE EST LA LIGNE DIRECTE POUR BRNO ?
Y A-T-IL UN AÉROPORT A NYIREGYHAZA ?
QUELLE EST LA RÉGLEMENTATION AÉRIENNE EN LETTONIE ?

CONSULTEZ Le Guide Aéronautique International

L'OUVRAGE AÉRONAUTIQUE INTERNATIONAL PAR EXCELLENCE

Approuvé par la Société
des Nations

Patronné par la Fédération Aéronautique Internationale et édité avec la collaboration de la Commission Internationale de Navigation Aérienne (C. I. N. A.), des principaux Ministères, Autorités, Commissions, Entreprises et Associations Aériennes Internationales.

TEXTES EN TROIS LANGUES :
FRANÇAIS - ANGLAIS - ALLEMAND

Texte français d'après les documents originaux.
Texte allemand établi par les soins de la Deutsche Luft Hansa.
Texte anglais établi par les soins des Imperial Airways.

1.200 pages in-quarto raisin

Nouvelle reliure à feuillets mobiles permettant une tenue à jour parfaite.

800 PAGES DE TEXTE

Liaisons Aériennes. - Compagnies Aéronautiques. - Lois et Règlements Internationaux et Nationaux.
Le Tourisme Aérien en tous Pays.

Tout ce qui intéresse les Pilotes, les Passagers, les Transporteurs aériens.

Documentation Cartographique Internationale complète

400 PAGES DE CARTES, la plupart en couleurs

Routes aériennes. - Itinéraires. - Parcours des Compagnies. - Balisage et éclairage. - Zones interdites. - Météorologie, etc...

Cartes itinéraires de toutes les lignes aériennes internationales.

LES AÉROPORTS DU MONDE AVEC TEXTE EN TROIS LANGUES ET PLANS classés par pays et par ordre alphabétique

PREMIÈRE ÉDITION — 1931

Un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'air

Prix : 200 fr.

Imprimerie CRÉTÉ, 2, rue des Italiens, PARIS (IX^e)

Téléphone : Provence 28-40, 41, 42 — Télégramme : Guidair, Paris

MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

AOÛT

11^e Année.

Numéro 8.

Sommaire

Erreurs et Rébellions de Stars <i>L. Escoubé</i>	5
Bilan <i>André Rigaud</i>	10
Avec Jeanne Helbling entre paquebot et pullman <i>J.-Roger Sauvé</i>	13
En avion au-dessus des « Croix de bois » <i>Marcel Carné</i>	14
Authenticités <i>Lucien Wahl</i>	16
Le cinéma parlant à la conquête de l'espace <i>Pierre Ogouz</i>	18
Conseils à une débutante. <i>Gloria Swanson</i>	21
Quelques minutes avec Jim Gérald. <i>Pierre Leprohon</i>	22
Considérations sur l'Amour <i>Marie Dressler</i>	23
Et l'Australie ? <i>Charles Vayre</i>	25
« Un Soir de rafle » <i>Jean Valdois</i>	26
Distractions de facteurs <i>Jean de Mirbel</i>	31
La Mode féminine <i>Marthe Richardot</i>	41
Phonomagazine <i>Maurice Bex</i>	42
Marlène Dietrich <i>Odette Bardou</i>	43
« Le Rêve » <i>Marcel-Albert Crance</i>	45
Le Théâtre <i>Maurice Bex</i>	49
Ce que nous verrons prochainement <i>(La Rédaction)</i>	50
Des Livres près de l'écran <i>Jacques Sempyé</i>	52
Petit tour d'Europe à Joinville <i>Jean Hersent</i>	53
Les Films du Mois <i>Marcel Carné</i>	57
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	61
Courrier des Lecteurs <i>Iris</i>	63

ÉDITORIAL

On ne saurait trop louer la très heureuse initiative prise tout récemment, avec l'approbation de la Direction de l'Enseignement primaire de la Seine, par la Société Pathe-Natan et la firme productrice, de faire projeter devant une partie de la jeunesse des écoles communales de Paris le film que Lewis Milestone tira du roman d'Erich Maria Remarque : *A l'Ouest rien de nouveau*.

Pour ajouter encore à l'intérêt de cette présentation, les enfants conviés furent ensuite invités à exprimer dans une courte rédaction les impressions ressenties par eux au cours de la projection du film.

Voilà peut-être, — du moins il faut l'espérer, — qui aidera à démêler où est la vérité. On sait, en effet, que les films de guerre, même dits de propagande paciniste, s'ils ont leur laudateurs, ont aussi leurs détracteurs ; certaines personnalités, et non des moindres, accusant de telles œuvres de faire naître le goût du meurtre impuni dans de jeunes cervelles...

Les quelques milliers d'enfants qui ont pris part à ce concours seront les meilleurs arbitres dans ce débat, dont nous attendons impatiemment les résultats, que nous soumettrons à nos lecteurs des notre prochain numéro.

Mais il n'en restera pas moins qu'une certaine discrimination s'impose entre le film de guerre à tendances pacinistes, — dont *Quatre de l'infanterie* et *A l'Ouest rien de nouveau* en restent les prototypes, — et d'autres de propagande chauvine, dont la plupart, d'ailleurs, sont d'origine étrangère.

Ces derniers sont, il est vrai, de plus en plus rares sur les écrans. La belle idée de paix entre les peuples a gagné le cinéma, et, comme l'art des images mouvantes est aujourd'hui le moyen de propagande le plus efficace, les résultats ne peuvent qu'être très heureux.

C'est pourquoi puissent les jeunes spectateurs d'*A l'Ouest rien de nouveau* ne pas décevoir les espoirs que nous avons fondés sur eux !

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr. — Trois mois, 18 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.
— (Pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 100 fr. — Six mois, 50 fr.
 Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
 Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e). Téléphone : Danton 49-33.
 Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).
 Tél. : Trudaine 97-70 et la suite.

LE JOURNAL IDÉAL DE LA FEMME
ET DE LA FAMILLE

ÈVE

JOURNAL FÉMININ HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
PARAISANT LE SAMEDI

ÈVE

en seize pages abondamment illustrées par la roto-
gravure, contient de nombreux articles sur toutes
matières intéressant la femme et la famille :

**MODE, BEAUTÉ, ENFANCE,
ARTS, MUSIQUE, CINÉMA,
THÉÂTRE, LITTÉRATURE,
VOYAGE ET TOURISME,
SPORTS ET CHASSE**

Dans chaque numéro, une page sur le Cinéma,
l'analyse des grands films, leurs plus belles scènes, les
vedettes de l'écran au studio et dans l'intimité.

DEUX GRANDS ROMANS

TOUS LES SAMEDIS

EN VENTE PARTOUT

Le Numéro : **75 Centimes.**

L'ALMANACH

d'
ÈVE

Le plus varié. - Le plus complet. - Le plus élégant.

Plus de 200 illustrations

imprimées en héliogravure et en photogravure,
sur beau papier.

APERÇU DU SOMMAIRE :

*Vérités et Légendes sur le Cinéma. — Au Temps
Jadis (Marie Maindron). — Comment lire facilement
les Lignes de la Main. — Quel est votre Destin? —
Quelques Réussites. — Les Petits Métiers d'Autrefois.
— L'Histoire des Bijoux. — L'Histoire des Jardins. —
Les Curiosités de la nature. — Les Fruits qui guérissent.
— Roman inédit : « La Femme sans Visage », par
Magali, etc., etc.*

L'Almanach d'Ève paraîtra en Octobre

Prix : **7 Francs.**

Pour le recevoir dès son apparition par poste (recommandé), adresser
un mandat de **8 fr. 50** pour la France et de **10 fr. 50** pour l'Étranger,
à M. l'Administrateur-Directeur du Journal ÈVE, 1, rue des Italiens,
PARIS IX^e.

Extrait de notre Catalogue

PHOTOGRAPHIES BROMURE 18×24

ARTISTES DE CINÉMA

69 Simone Vaudry	212 Charles Ray	262 Mae Bush
70 Francesca Bertini	213 Lilian Gish	263 Gloria Swanson
71 Claire Windsor	216 Viola Dana	264 Norma Shearer
72 Mae Murray	221 Gloria Swanson	266 Richard Dix
73 Richard Barthelmess	223 Mildred Harris	268 Nicolas Koline.
74 Greta Nissen	224 Séverin Mars	276 Léon Mathot
75 Mae Murray	225 André Nox	277 Soava Gallone
76 Adolphe Menjou	226 Gina Palerme	278 Ronald Colman
77 Bebe Daniels	227 Marion Davies	279 John Gilbert
78 Norma Talmadge	228 G. de Gravone	283 Ricardo Cortez
79 Florence Vidor	235 Gaston Jacquet	286 Ronald Colman
80 Gloria Swanson	236 Raquel Meller	511 Jetta Goudal
103 Léon Mathot	237 Jean Angelo	512 Jean Murat
105 bis Rud. Valentino	238 Georges Vaultier	
106 Norma Talmadge	239 Sandra Milovanoff	
109 Sessue Hayakawa	242 André Roanne	
114 Antonio Moreno	243 Maxudian	
119 Norma Talmadge	244 Charles de Rochefort	
122 Douglas Fairbanks	246 Gaston Norès	
123 William Farnum	248 Enid Bennett	
127 Pearl White	249 Douglas Fairbanks	
131 Bebe Daniels.	250 Adolphe Menjou	
161 Thomas Meighan	251 France Dhélia	
163 Jean Toulout	252 Betty Blythe	
183 Harold Lloyd	253 Huguette ex-Duflos	
184 Alla Nazimova	254 Nita Naldi	
185 Max Linder	255 Richard Barthelmess	
189 Georges Biscot	261 Richard Dix	
		262 Mae Bush
		263 Gloria Swanson
		264 Norma Shearer
		266 Richard Dix
		268 Nicolas Koline.
		276 Léon Mathot
		277 Soava Gallone
		278 Ronald Colman
		279 John Gilbert
		283 Ricardo Cortez
		286 Ronald Colman
		511 Jetta Goudal
		512 Jean Murat

PRIX FRANCO : 3 FRANCS PIÈCE

Joindre les fonds en chèque postal (Paris, n° 309-08), chèque ou mandat.

IL Y A DIX ANS...

Erreurs et Rébellions

de
Stars



MAE MURRAY



LILIAN GISH



MARY PICKFORD

1921 Nous ouvrons un
numéro de
Ciné-Magazine, qui était
alors « le petit rouge ». Avec un battement de cœur, nous revoyons soudain des artistes aimés, des artistes dont la remarquable personnalité animait et vivifiait le cinéma d'alors, celui que l'on nommait, dans ces temps quasi fabuleux, « l'Art muet »!

Le nom qui nous frappe le premier, c'est un nom étrange, qui fut pendant des années ce que ne sera jamais pour nos lectrices de dix-huit ans ni Joan Crawford, ni Clara Bov : Alla Nazimova. Elle avait un attrait mystérieux, un charme unique. Elle n'était pas jolie, elle ne se faisait pas photographe revêtue des plus délicieuses nouveautés de la saison, mais elle était, dans l'âme et dans le moindre de ses gestes, une artiste incomparable.

Toute mince, presque enfantine de corps, elle avait un visage étonnant : masque de tragédienne qui pouvait être également le visage d'une jeune fille craintive et amoureuse, ou celui d'une femme douloureuse et meurtrie.

Nazimova tournait alors sous la direction de Capellani, metteur en scène français travaillant à Hollywood. Ce fut l'époque inoubliable de *Hors la Brume*, *L'Occident*, *La Lanterne Rouge*, *La Fin d'un Roman*. Je me souviens que, très jeune alors, j'entraî un jour par hasard dans une salle où l'on donnait *La Fin d'un Roman*. C'était l'histoire d'une petite figurante de music-hall recueillie par un écrivain. Celui-ci, sur le point de se marier avec une jeune fille « de son monde », — le rôle était tenu par Charles Bryant, à cette époque marié à Nazimova, — écrit pour la jeune actrice une pantomime et s'éprend d'elle peu à peu. Celle-ci, s'apercevant du drame qui se déroule silencieuse-



NORMA TALMADGE

ment autour d'elle, va s'enfuir en dépit de l'amour qu'elle porte également à l'écrivain ; mais, à la suite de diverses circonstances, les amoureux sont réunis. Il faut avoir vu Nazimova dans ce rôle pour comprendre l'étrange force dramatique qui était en elle ! Et avec cela des moments délicieusement puérils. Par exemple à son arrivée chez son bienfaiteur, elle retire ses chaussures trempées de pluie devant le feu. Or, ses bas ont des trous qui laissent voir les orteils. Alors, à la dérobée, elle se penche et, trempant son doigt dans la cendre, elle en barbouille les trous révélateurs.

Plus loin, alors qu'elle croit son amour perdu, elle danse. C'est une pantomime : un petit lapin se promène en scène, saute, bondit, heureux de vivre, jusqu'au coup de fusil fatal qui l'étend sans vie à l'ombre d'un champignon moussu. Nazimova était délicieuse sous le comique travesti, une longue paire de fines moustaches, de grandes oreilles, un maillot qui l'enveloppait jusqu'aux pieds, et c'était le plus joli lapin du monde. Toute sa personne était cadence et rythme accordés à ses pensées, à ses désirs.

D'ailleurs la danse, chez elle, prenait une symbolique valeur. Danse éperdue d'un petit être sans défense qui ne peut qu'aimer et souffrir, dans *La Fin d'un Roman* ; c'était, dans *L'Occident*, la danse sauvage et vengeresse de la créature primitive qui aime et hait et dont le désir de se venger n'est encore qu'un cri d'amour. Dans *La Lanterne Rouge*, désespérée, elle sacrifiait son amour pour un blanc à son devoir. Chinoise exaltée, elle représentait pour tout un peuple l'idole sacrée qui leur assurait la victoire, et, le cœur déchiré, tout espoir mort en elle, stoïque, elle était encore pour cette foule adorante l'expression de la race tout entière. Son destin accompli, elle n'avait plus qu'à mourir, si pâle et si hautaine, sous ses étranges parures hiératiques, et le frère cadavre, chargé de bijoux, au masque si tragiquement immobile, faisait reculer, emplis soudain de respect et d'admiration, les blancs venus pour la sauver, pour la rendre, en vérité, à une vie qui la torturait.

Je dois m'arrêter ici. Les souvenirs sont choses vivaces ; touchez-en un, tous suivront. Je n'oublie pas cependant ce dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Oui, Nazimova régnait alors, et aussi son égal, celui dont la place est restée à jamais déserte : Sessue Hayakawa ! Beau comme un prince de légende, il pouvait porter, sans que bougeât le moindre trait de son visage, tout l'amour ou toute la douleur du monde ! D'une méditation devant le corps de celle qu'il aimait, d'un adieu muet adressé à celle à qui il fallait renoncer, il faisait, d'une manière restée secrète, les pôles frémissants de la douleur et de l'amour !

Nazimova, Hayakawa, ajoutons d'autres noms encore : Charles Ray, d'un art si délicat. Son émotion discrète peignait à touches fines et précises, avec un raffinement bien rare outre-Atlantique, le personnage du jeune homme timide, hésitant, craintif, dont le cœur est généreux, ardent, plein de projets magnifiques, d'amour infini, mais qui, empêtré dans sa gaucherie, sa pauvreté, ses scrupules, se

fait moquer de lui, meurtrir, bafouer. C'était le refoulé, l'incompris, la valeur secrète de l'âme qui ne sait pas s'exprimer dans ce pays où il faut proclamer bien haut sa valeur pour qu'on y fasse attention. Les films de Charles Ray étaient, comme les livres de Sinclair Lewis, une satire et une attaque d'un certain côté de la vie américaine.

Et puis, naturellement, il y avait aussi le roi et la reine d'Hollywood, dans tout leur éclat, dans toute la fraîcheur de leur lune de miel : Mary Pickford et Douglas Fairbanks, mariés depuis un an à peine, et dont la jeune gloire s'étendait sur le monde entier. *Le Signe de Zorro* venait de naître, ce film éblouissant de Niblo où Douglas, d'un seul coup, campa un personnage qui passa, tel quel, à l'immortalité. Car, dans cette série des « vies imaginaires », où nous rencontrons le premier de tous, Charlot, il y en a bien d'autres, et soyez sûr que Zorro et la petite Mary des années 1920-21 y sont parmi les premiers. Mary était alors une petite fille à boucles blondes ; elle entra « par l'entrée de service », mais son lumineux sourire lui gagnait les cœurs, tous les cœurs ! C'était le temps où elle était seule à régner, à posséder le lourd diadème de la popularité, qui se faisait pour elle une légère guirlande fleurie à poser sur sa blonde tête.

Seule, — car les artistes que nous venons de citer étaient trop différents pour pouvoir entrer en compétition avec elle, — Nazimova était une tragédienne douloureuse. Norma Talmadge, qui déjà était une artiste sincère et poignante, avait un charme trop féminin ; ce n'était pas le jeune être encore près de l'enfance comme notre Mary. Elle était, à elle seule, le charme, la grâce, la puérilité enfantine, et cependant la douceur, la tendresse l'attirait infini de la femme.

Il y avait aussi, reine d'un fief voisin, une toute jeune fille aux yeux trop grands, aux traits pensifs, qui était, pour tous, synonyme de douceur, de pureté, de souffrance : Lilian Gish ! Elle venait d'être l'enfant torturée du *Lys brisé* et la touchante Annie d'*A travers l'orage*. Son aspect était celui d'une mince jeune fille américaine de l'époque puritaine et douce où grandit l'Évangeline de Longfellow ! Nous l'aimions infiniment, d'autant que ses films étaient ceux d'un maître, D. W. Griffith, alors dans toute sa gloire, qui nous apportait à chaque fois des trouvailles et des procédés qui nous laissaient conquis, emballés, heureux, joyeux en vérité de sentir devant de telles réalisations l'avenir infiniment riche !

Il y avait aussi, en 1921, un homme qui travaillait rudement à Hollywood. Il avait déjà tourné pour l'Universal deux films discutés à l'époque, mais dont le succès avait été inoubliable. Il se donnait tout entier depuis deux ans à une œuvre gigantesque, où il entassait tous les souvenirs encore brillants d'un extraordinaire passé. Ce film presque terminé se nommait *Foolish wives*, et son auteur, c'était Eric von Stroheim.

Enfin, après Nazimova, Hayakawa, Mary et Doug, Charles Ray, Norma Talmadge, Lilian Gish, von Stroheim, l'écran d'alors possédait deux autres figures différemment mais également attirantes : Mae Murray, William Hart.

Mae Murray débutait. Blonde, capricieuse, d'une délicate fantaisie, d'un charme artificiel et captivant, son royaume était à l'opposé de celui de la sage et douce Lilian, de la tendre et pure Mary. C'était un royaume de « parties », de fêtes, de danses excentriques ; mais le charme de Mae, l'étrangeté de ses costumes, la grâce maniérée et précieuse de ses gestes nous séduisaient infiniment.

Et, à l'opposé, il y avait les larges horizons, les belles courbes des montagnes, la beauté des ranchs perdus, la plaine infinie et son bercement, et, au milieu de tous ces beaux paysages passait au galop Bill Hart, centaure moderne. Sa mince silhouette musclée évoquait les Indiens de jadis. C'était « l'Homme aux yeux clairs ». Ses traits, où la race indienne s'alliait à l'anglo-saxonne, dans leur modèle hardi et fier, croquaient le profil impérieux et net de l'aigle. Yeux enfoncés au regard scrutateur d'infini, pommettes saillantes, visage long, « l'Homme aux yeux clairs » était, entre tous, bien digne d'interpréter le rôle du héros de *Pour sauver sa race*. Redresseur de tort, Don Quichotte des prairies, mauvais garçon de l'Ouest lointain que l'amour amenait peu à peu à tous les sacrifices, il nous était infiniment cher. Les tableaux de cette large vie et de ses vastes horizons nous étaient nostalgiques. L'écran, à cette époque, était vraiment un dieu bien-faisant et généreux.

1931... De tous les noms énumérés ici, qu'ont fait les dix ans qui viennent de s'écouler ? Tous ces artistes sont — Dieu merci ! — vivants et bien vivants, mais, si nous réservons pour les juger à part Mary et Doug,



DOUGLAS FAIRBANKS



SESSUE HAYAKAWA



ERIC VON STROHEIM

von Stroheim et Lilian Gish, tous les autres ont disparu de l'écran !

Que s'est-il passé ?

Hélas ! les artistes sont des êtres humains comme vous et moi, sujets à l'erreur, et de ces fatales erreurs viennent presque tous leurs déboires.

Nazimova d'abord, sa gloire, sa renommée étaient arrivées au maximum, — ceux qui la voyaient travailler restaient confondus devant sa puissance d'expression, cet espèce de dédoublement qui opérait chaque fois qu'elle jouait et la laissait ensuite brisée d'émotion et de fatigue ! Mais, hélas ! devant

cette réussite, Alla Nazimova s'empara de la direction de ses films. Elle voulut être son propre dirigeant. Puis elle rencontra Natacha Rambova, et l'art artificiel de celle-ci remplaça celui jusque-là si sincère, si simple et direct de Nazimova ! De là datent ses premières erreurs ! *Salomé*, qui contenait encore de bonnes choses, fut déjà un presque échec. *La Dame aux Camélias*, revue et corrigée par Rambova, en fut plus marquée encore. Puis suivit une série de films, dont la valeur était d'ordre décroissant. Nazimova, qui s'était montrée si humaine, si pathétique et si vraie, se tournait de plus en plus vers des sujets artificiels, tarabiscotés, faux, archifaux ! Ses films, qui lui coûtaient fort cher, ne lui rapportèrent plus suffisamment. Enfin, elle dut abandonner Hollywood, fermer son studio et revenir au théâtre.

La question Hayakawa est plus complexe. Les Américains, on le sait, n'adoptent pas facilement les étrangers — surtout lorsque ceux-ci ne sont pas des « blancs ». Or, Haya-

kawa arriva à s'imposer. Mais il ne pouvait jouer que des rôles d'Orientaux. Il s'efforça d'être le plus vrai possible, c'est-à-dire, en dépit des traditions américaines, de ne pas faire de son personnage le « villain » de chaque film. Chose délicate et difficile, car il était de règle, alors, en Amérique, de donner les rôles de traître aux Chinois et aux Japonais ! Peu à peu, les films d'Hayakawa lassèrent le public. Non pas parce que l'acteur n'était pas toujours le plus étonnant qu'il soit, mais surtout parce que les scénarios qu'on lui donnait à tourner devenaient peu à peu d'une terrible monotonie. Son voyage en Europe contribua encore à le faire oublier aux États-Unis. Il joua, perdit, regagna ! Reparti chez lui secrètement, on le crut mort pendant longtemps. Il n'en est rien. Hayakawa, après avoir joué à New-York, vient de terminer un grand film parlé, *La Fille du Dragon* que nous verrons prochainement en France.

Ajoutons à nos regrets de nouveaux noms.

Von Stroheim, lui, est l'incorrigé, — si l'on me pardonne ce néologisme, — et l'incorrigible ! Appartenant à cette exceptionnelle catégorie d'hommes parmi lesquels on compte un Chaplin, un Douglas, c'est-à-dire capable d'être à la fois son scénariste, son metteur en scène et son principal interprète, il est poursuivi depuis toujours par une extraordinaire déveine ! Avec ce qu'il a fait, son énorme réputation de réalisateur, bien d'autres auraient une belle fortune et seraient sans inquiétude du lendemain. Il n'en est pas ainsi pour lui. Prodiges, il a toujours dépensé plus qu'amassé. Sa première inquiétude est de réussir à tourner ce qu'il désire ; être payé est secondaire. N'a-t-il pas, pendant la réalisation des *Rapaces*, réalisation qui dura deux ans, travaillé pendant un an et demi sans recevoir de traitement ? Impopulaire, irréductible, indomptable, les directeurs ont peur de cette extraordinaire puissance. Les défaites successives de Stroheim sont autant de victoires pour la liberté de l'esprit, le droit de l'artiste à réaliser ce qu'il conçoit.

Mae Murray, prisonnière d'un genre, a fatigué le public par la répétition des mêmes sujets. *Liliane*, *Le Loup de dentelle*, *Le Paon*, *Valencia*, et combien d'autres, nous charment. Mais... on ne saurait, à la longue, trouver de l'intérêt à la même histoire, à la vingt-cinquième fois qu'elle se déroule sur l'écran avec une simple modification du titre et des noms des personnages. On peut dire de Mae qu'elle lassa par son charme même, car, devant le succès de ses premières bandes, elle ne chercha plus à se perfectionner, à progresser, elle demeura semblable, fidèlement, à elle-même.

Autre type de la même erreur : William Hart. Il est bien évident que rien n'est plus difficile que de se renouveler. Mais malheur à l'artiste qui, bien installé dans un « genre » par trop défini, n'essaye plus de le modifier. Son personnage, peu à peu, perd toute vie, tout intérêt, puis un jour la réaction fatale arrive. Le public, lassé, ne veut plus de celui qu'il avait tant chéri. D'ailleurs, hâtons-nous d'ajouter qu'il y a là, à n'en pas douter, une part de responsabilité qui échoie aux directeurs. Ils savent bien que ce moment arrivera, mais tant que la « vedette » peut « rendre » ainsi, ils la poussent à fond dans le genre qui lui avait, une fois, réussi.

Et c'est pourquoi nous avons perdu notre Don Quichotte des prairies. Pourtant, on parle de prochain retour !...

Une éclipse plus récente et plus, — oserai-je dire, — brillante, est celle d'Al Jolson ! Hier encore, on ne jurait que par lui. On n'entendait que *Moter of mine* répondant à *Sonny Boy*. Mais... on ne peut faire une carrière d'acteur à l'écran en jouant éternellement le chanteur qui perd son père, ou son fils. Une fois les divers membres d'une famille ainsi sacrifiés, il faut trouver autre chose. Et personne ne parle plus d'Al Jolson !...

Enfin, il nous reste à évoquer quatre visages, — oh ! ces visages-là, l'oubli n'a pas encore glissé sur eux ! — Seulement... seulement...

Il s'agit de Doug et de Mary, de Lilian Gish et de Norma Talmadge.

Norma Talmadge. Son cas est étrange ; peut-être est-il très difficile de citer, auprès de son nom, un titre de film particulièrement frappant. Peut-être *La Duchesse de Langeais* et *Sa Vie*. Mais elle a joué tant et tant de rôles ! Elle est, par excellence, l'actrice. Aucun rôle n'a été « son rôle », il ne lui est resté, se substituant à son nom, aucun nom de femmes. Et cependant elle a été, elle est toujours une artiste sincère, émouvante, humaine. Mais pour Norma une autre question se pose : elle ne rencontra pas le maître qui seul aurait su la diriger, lui faire donner tout ce qu'elle pouvait. C'est pourquoi elle prodigue ses richesses d'âme et son talent sans qu'il en reste rien, que des images éparpillées. Elle ne créa pas un « type », elle s'adapta toujours aux personnages qu'on lui offrait.

Et il nous en vient parfois une mélancolie légère, comme devant un être rare qui ne se réalisera pas.

Pour Lilian Gish, le cas est un peu différent. Le succès éclatant du *Lys brisé* et de toute la série des premiers chefs-d'œuvre de D. W. Griffith firent Lilian prisonnière d'un genre. Elle était marquée par la « patte » puissante de Griffith. Mais, une fois hors des films de Griffith, l'empreinte étant faite, on voulut continuer à lui faire jouer les victimes. Elle se révolta ! Oh ! de très paisible mais très ferme façon. Elle fut encore Mimi de *La Vie de Bohème*, la poignante sacrifiée de *La Lettre rouge*, la jeune mère douloureuse de *L'Ennemie* et la jeune isolée du *Vent*. Ainsi le sort la vouait aux rôles douloureux et désolés. Elle s'y donne d'ailleurs avec intensité, mais, une fois sa « self-possession » reconquise, elle affirme que, la fois prochaine, elle saura échapper à l'emprise. Mais il n'en est rien ! Peut-être n'a-t-elle plus ce charme terrifié de jadis, mais sa spiritualité, remarquable parmi le monde cinématographique, illumine ses moindres rôles et nous les rend très chers. Et puis la collaboration Sjostrom-Gish s'affirme heureuse comme résultats !

Il nous reste maintenant à parler ici du couple célèbre : Mary et Doug !

Hélas ! il faut bien le dire : Mary n'est plus cette enfant blonde dont la tendresse et le sourire illuminaient le ciel de jadis. Comme vous avez grandi, petite fille !

Pour ce qui est de Douglas, il est le seul, — à part Lilian Gish, — qui soit resté le plus semblable à lui-même en dépit des changements que le temps

celui-là aussi le temps passe. De lourds chagrins lui sont échus en partage durant ces dix années. Il vient de publier sa réponse au Destin... Il vient de proclamer, une fois de plus, son idéal d'amour et de charité destiné à rester sans écho. Il vient de donner au monde, une fois encore, le drame éternel de la solitude.

C'est Charlie Chaplin. Il y a dix ans, il nous donnait ce suave et douloureux poème, plein d'humour et de larmes, qu'était *Le Gosse*. Aujourd'hui, vagabond magnifique et toujours douloureux, il nous donne cet autre chef-d'œuvre plein d'humour également, mais plus désespéré dans sa mesure et sa simplicité, *Les Lumières de la Ville*.

Ainsi, ceux du passé abolis et ceux qui sont encore du présent, tous ont dû payer la rançon d'une gloire qu'ils ne purent pas conserver à son apogée.

Mais déplorons qu'il n'existe pas encore un établissement où il serait loisible de revoir et le masque inoubliable de Nazimova, et celui



apporte à tous en passant. Son dernier film, *Reaching for the moon*, est du meilleur Douglas ; il s'y dépense avec une joie, un entrain merveilleux.

Nous pourrions continuer encore à signaler des erreurs fatales aux artistes ou des rébellions tantôt malencontreuses, tantôt salutaires. Nous pourrions nous attarder à l'étude du maître de la cinématographie actuelle, à D. W. Griffith, qui, après nous avoir bouleversés par ses drames à la poignante humanité, donne aujourd'hui des films irréprochables, certes, mais où l'on ne sent plus le cœur du créateur. Nous pourrions...

Mais ce serait trop long, vraiment.

Cependant, il y en a un, un seul, qui, depuis dix ans, continuant l'étude de son personnage, l'étude de lui-même, approfondit un peu plus à chaque film, œuvre toute vive de son esprit et de son cœur, sa connaissance désabusée des hommes et des choses. Un qui est resté lui-même, mais non pas immobile. Un qui a fait sans doute des erreurs, qu'il paya durement, un dont les films sont, dans chacune de leurs scènes, un cri de révolte contre les choses établies, contre l'injustice et la cruauté des hommes. Celui-là, cependant, travaille seul ; pour

de Sesue, et la petite Mary, et le généreux Rio Jim !... Il ne serait que temps... Bientôt nous ne nous souviendrons plus !

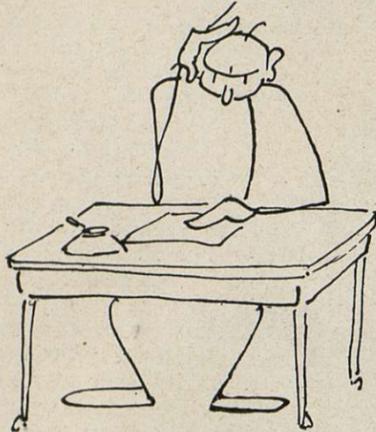
Douglas et Mary, transformés lui en businessman, elle en coquette, se reconnaissent... et ne se reconnaissent pas !

L. ESCOUBE.

BILAN

Texte et dessins d'ANDRÉ RIGAUD

BILAN !... Ayant écrit ce titre, j'ai cherché une phrase liminaire pour le justifier. Je n'en ai pas trouvé qui me satisfît. Il n'y a réellement aucune raison valable pour que j'essaie de dresser



J'ai cherché une phrase liminaire.

aujourd'hui un bilan de la situation créée par la diffusion du film parlant.

Et cependant il y a quelque chose de changé en France, depuis deux ans. Et ces changements sont si étonnants qu'il convient d'en parler.

Du côté de la production, il y a toujours

incertitude et flottement ; on ne sait pas trop ce que l'on doit faire, d'autant que les réactions du public vont presque toujours à l'encontre des prévisions les plus certaines. Mais, si l'on compare l'état du cinéma en France actuellement à ce qu'il était avant l'avènement des *talkies*, on est obligé de reconnaître qu'un grand pas en avant a été fait.

On considère toujours d'un œil méfiant les découvertes nouvelles, chez nous. Nous n'avons pas le goût du risque et de l'aventure. Une nouveauté, c'est d'abord une chose qui va bouleverser nos habitudes, retourner le doux matelas de la routine, sur lequel on se repose si bien.

Or, voilà que ces hurluberlus d'Américains ont donné la parole à l'art muet. La nouvelle — souvenez-vous-en ! — nous laissa d'abord incrédules. On raconte tant de choses baroques sur le nouveau monde ! Puis une apathie totale sembla s'être emparée de nos maisons de production. On

ne tournait pas beaucoup de films, on en tournait moins encore. La France attendait, prudente et méfiante. On se répandit en controverses passionnées, puis un audacieux tenta une expérience. A cette nou-

velle, tous les autres se mirent à s'agiter, et on décida qu'il fallait produire. On produisit. Dieu sait quoi ! — nous aussi, hélas !

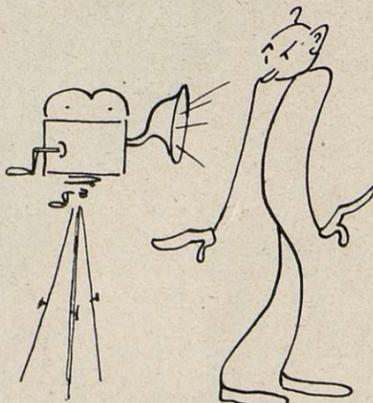
Mais, depuis cette époque héroïque, qui est encore bien proche de nous, que de progrès ! Tout était à organiser, à renouveler. Ce que la crainte de la concurrence n'avait pu faire, l'espoir que cette concurrence allait disparaître le fit. Les producteurs se tinrent cerainnement : Plus de films étrangers ! Le Français moyen cependant ne peut pas être sevré de cinéma. Produisons ! On sera bien forcé de prendre notre marchandise, quelle qu'elle soit, puisqu'on n'aura pas autre chose.

Et en effet. La nécessité de s'adapter fit le reste. On modernisa à grands frais les studios ; le Pactole roula ses

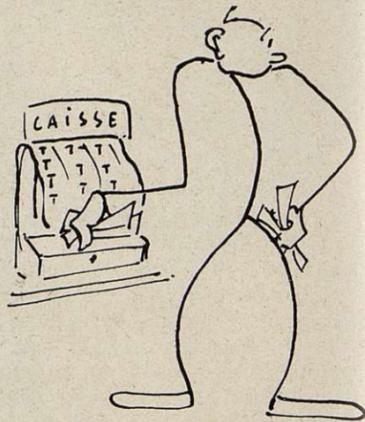
eaux dorées dans des caisses, que leur vacuité rendait déjà sonores. Tripoteurs et combinards s'en donnèrent à cœur joie ; mais la machine était lancée. Elle roulait, incertaine du but vers lequel elle tendait, mais elle roulait. Elle roule toujours et l'on produit, en France, plus et mieux qu'autrefois. La crise économique qui sévit semble avoir touché le cinéma moins que les autres industries.

Et maintenant l'évolution ! Peu à peu les grands metteurs en scène d'hier s'éclipsent. Forts de leur supériorité, de leur science, ils pensaient rapidement conquérir le royaume des *talkies*. Mais la parole est plus malaisée à manier que l'image pour qui n'est pas « de

la partie ». Il faut bien se pénétrer de cette idée que, désormais, la parole a, dans le film, une place aussi importante ou presque que celle de l'image. Ce n'est pas un vain bruit destiné à remplacer la



On considère d'un œil méfiant les découvertes nouvelles.



Tripoteurs et combinards s'en donnèrent à cœur joie...

musique et, comme le croient encore certains, à « meubler les temps morts » de la mise en scène. La parole est un moyen d'expression de la pensée. Il est donc nécessaire, tout d'abord, d'avoir une pensée à exprimer, ensuite de l'exprimer sous une forme claire et séduisante.



La parole est un moyen d'expression de la pensée.

Le véritable auteur d'un film, aujourd'hui, n'est plus le metteur en scène. Le rôle de celui-ci se réduit à celui d'un régisseur de théâtre. Si sa part est plus belle et plus riche, il n'en est pas moins devenu un personnage de second plan, au service de l'auteur.

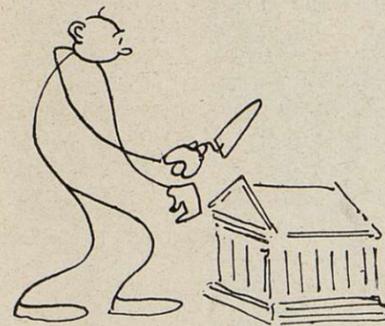
Tant qu'on n'aura pas compris cela, on continuera à produire des œuvres qui ne dépasseront pas la moyenne. On peut adapter Shakespeare, on n'aura pas une œuvre de Shakespeare. On aura une œuvre de M. Tartempion, metteur en scène, vaguement inspirée par un chef-d'œuvre, mais reflétant la mentalité de M. Tartempion, non celle de l'auteur d'*Hamlet*. Hommes de lettres et auteurs dramatiques se réjouissent déjà (1). Leur titre d'auteurs les gonfle d'aise. Dégonflez-vous ! vous êtes des auteurs de romans ou de pièces de théâtre, vous n'êtes pas des auteurs de films !

A un mode d'expression nouveau, il faut des hommes nouveaux. Quelques-uns commencent à naître, mais la routine, les antiques théories d'hier entravent encore leurs premiers pas.

On n'avait jamais vu pareille floraison de « jeunes ». Dans quelque temps, la sélection s'opérera, les bons resteront, les mauvais disparaîtront — à moins que ce ne soit le contraire.

Ne pensez pas que j'approuve les manifestations dictées uniquement par des préoccupations d'où l'art est absolument exclu. Les tumultes organisés d'avance, d'origine politique ou autre, sont absurdes et irritants comme toute cabale.

Mais, si de jeunes énergumènes ont pris l'habitude d'« emboîter » périodiquement toutes les œuvres qui passent dans certaines salles, il n'en reste pas moins qu'ils ont secoué la torpeur du grand public. L'usage de l'ap-



On apprend à construire des temples grecs.

Voyons maintenant ce qui s'est passé du côté de l'exploitation. Nos salles de cinéma, il y a deux ou trois ans, étaient maussades, inconfortables, décorées avec un goût navrant. Là

encore le film parlant a provoqué une rénovation. L'obligation de faire transformer les salles pour y installer les appareils sonores a poussé les exploitants à moderniser leurs théâtres. Anciennes salles transformées, nouvelles salles spécialement édifiées sont disposées d'une manière pratique, confortable, voire luxueuse.

Les architectes sont intéressés à ce genre de construction, qu'ils ignoraient entièrement autrefois. A l'École des Beaux-Arts, on apprend à construire des palais, des temples grecs, des cathédrales, mais pas des maisons de rapport ou des cinémas.

Un architecte dont j'ignore le nom a eu une idée originale : c'est qu'un cinéma n'était pas un théâtre, que la forme en fer à cheval était une absurdité et que la disposition des fauteuils en gradins n'avait plus de raison d'être, puisque l'écran était placé au-dessus du niveau normal d'une scène. Mais, pour éviter le torticolis aux spectateurs, il a incliné le

plancher de l'orchestre. Seulement la pente, au lieu de descendre vers le proscénium, monte au contraire vers l'écran. De cette façon, on gagne un étage de balcon, et le spectateur est aussi confortablement installé. C'est simple, comme disait Colomb en mangeant des œufs durs, mais...

Dans ces salles modernes, un public nouveau s'est établi. Ce n'est plus la foule passive d'autrefois qui absorbait sans murmurer les plus lourdes âneries. C'est un public tumultueux et passionné, qui siffle et qui tempête pour un oui ou pour un non. C'est un public avec qui il faut compter.

Ne pensez pas que j'approuve les manifestations dictées uniquement par des préoccupations d'où l'art est absolument exclu. Les tumultes organisés d'avance, d'origine politique ou autre, sont absurdes et irritants comme toute cabale.

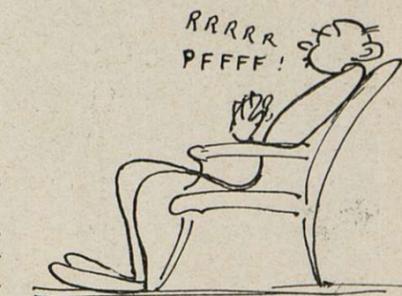
Mais, si de jeunes énergumènes ont pris l'habitude d'« emboîter » périodiquement toutes les œuvres qui passent dans certaines salles, il n'en reste pas moins qu'ils ont secoué la torpeur du grand public. L'usage de l'ap-



Un public qui siffle...



Dégonflez-vous !



On ne siffait pas, naguère, au cinéma.

(1) Je suppose, pour les besoins du développement, qu'ils lisent cet article — mais ils ne le lisent pas.

plaudissement et du sifflet s'est introduit dans les salles de cinéma. Et c'est bien au film parlant que nous le devons.

On ne sifflait pas, naguère, au cinéma, non plus qu'on applaudissait. La paresse du spectateur était trop forte pour qu'il se décidât à marquer son approbation ou sa réprobation à des fantômes muets. Mais l'image qui parle est plus près de la vie. C'est presque un être humain qui se meut devant nous, et, entraînés par l'illusion qu'apporte la voix, nous avons envie de nous adresser à lui, de le féliciter ou de le conspuer s'il nous a plu ou s'il nous a déçus.

Que les exploitants ne crient pas trop à la cabale et au coup monté ! Les *talkies*, en donnant l'apparence de la vie aux personnages de l'écran, leur apportent en même temps les privilèges auxquels ont droit les personnages vivants.

Dans les manifestations dont certains cinémas sont le théâtre, il ne faut pas voir seulement des chahuts prémédités. Il y a la volonté du spectateur libéré d'affirmer son opinion et d'imposer ses goûts. Que ces goûts soient discutables, c'est possible. En tout cas, ils valent bien ceux de la majeure partie des exploitants.

Un autre phénomène provoqué par le film parlant est le changement du mode d'exploitation des films.

La pénurie des bandes en langue française a amené une raréfaction des programmes. Moins de films, moins de choix. D'où nécessité de trouver un bon filon et de l'exploiter le plus longtemps possible. Le régime de l'exclusivité a changé quelque peu. On arrivera peut-être un jour à un mode rationnel d'exploitation, qui est, en somme, celui du théâtre. Produire moins, produire des œuvres de qualité et les conserver à l'affiche le plus longtemps possible.

Certes le problème est plus complexe qu'il n'apparaît à première vue. Et le raisonnement ne semble valable que pour certaines grandes salles des boulevards à Paris. Il faut compter aussi avec les nombreuses salles de la périphérie, des quartiers éloignés du centre, de la province.

Mais n'est-il pas absurde de vouloir fournir à tous les publics la même pâture intellectuelle, — si l'on peut dire, — et le cinéma n'a-t-il pas été retardé dans sa marche en avant par cette double erreur que n'ont cessé de proclamer les « pionniers » de l'art muet, à savoir :

1° Un film n'est pas fait pour une sélection de spectateurs ;

2° Le cinéma est un art populaire.

Non ! le cinéma n'est pas un art populaire. J'ai déjà, l'an passé, développé ce point dans *Ciné-Magazine*, et je n'y reviendrai pas.

Non ! un film n'est pas fait pour être projeté devant tous les publics. Je ne parle pas évidemment des chefs-d'œuvre authentiques, qui contiennent assez d'humanité pour toucher à la fois le cœur et l'intelligence ; ces chefs-d'œuvre-là ne foisonnent pas au pays du film muet ou parlant. Mais l'idée viendrait-elle au directeur du théâtre des Variétés, par exemple, de monter une pièce qui a eu un triomphal succès à Déjazet ? Il en est de même du film parlant. Telle bande, ignominieusement conspuée sur les boulevards, enchante les spectateurs des cinémas de quartier ; telle autre, chaleureusement accueillie en exclusivité, déchaîne des tempêtes de sifflets dans les salles populaires.

Oui, il faudra changer tout cela. Mais, comme dit l'autre, les temps ne sont pas encore révolus. Oh ! cette évolution ne se produira pas en un jour, ni tout de suite, mais cela viendra, vous verrez !

ANDRÉ RIGAUD.



Lily Damita et Charles Boyer à leur arrivée sur le quai de la gare Saint-Lazare. A gauche, André Berley, qui est venu souhaiter la bienvenue à ses camarades.

AVEC JEANNE HELBLING

entre paquebot et pullman

PLUSIEURS centaines de passagers, débarqués ce matin de trois importants paquebots arrivant d'Amérique, font dans le hall et sur les quais de la gare maritime une cohue indescriptible.

Les puissantes locomotives sous pression respirent en haletant avant de s'élaner vers Paris. Comment, dans cette foule, retrouver Jeanne Helbling, que le *Bremen* vient de nous ramener d'Hollywood ? C'est presque chercher une aiguille dans une botte de foin. Je pense avec quelque colère qu'hier soir, avisé par un pur hasard de la présence, à bord du *Majestic* en route vers New-York, de Gary Cooper, l'interprète de *City Streets*, qu'on donne en ce moment à Paris, je me suis heurté à la porte close de sa cabine. Vais-je être plus chanceux ce matin avec Jeanne Helbling ?

Voici que j'aperçois sa silhouette un peu haute, mais si élégante. Hélas ! il ne reste plus que quelques minutes ! Le train du *Bremen* est le premier à partir...

— Il y a exactement un an, me dit-elle, que, dans cette même gare maritime vous me souhaitiez, ainsi qu'à Suzy Vernon, Rolla Norman et Daniel Mendaille, bon voyage et bonne chance. Comme nous étions émus alors en nous demandant ce qui nous attendait dans ce pays du film, où nous partions tout à fait à l'imprévu. Et pourtant, vous savez que tout s'est passé à merveille. Notre séjour, qui ne devait être que de quelques mois, s'est prolongé, vous le voyez — et tous nous rentrons en France avec les mêmes sentiments. Certes, cette année de séjour à Hollywood a été pour nous une année de travail véritablement forcené. Comme je l'ai écrit plusieurs fois à *Ciné-Magazine*, dès le matin au studio, nous tournions sans arrêt jusqu'au soir.

A peine un film terminé, on se remettait au travail pour un autre. Pour ma part, j'ai joué notamment dans *Contre-Enquête*, *La Piste des Géants* (quels magnifiques souvenirs m'a laissés la réalisation de ce film !), *Nuit d'Espagne*, *Lopez le Bandit*, *L'Aviateur*, *Une Femme libre*...

Reconnaissez qu'en France on n'est guère habitué à travailler à ce rythme accéléré — encore, m'a-t-on dit, qu'on commence à pratiquer les méthodes de travail américaines... Bref, si je suis loin de regretter cette année d'Amérique, qui a été pour moi une admirable et heureuse aventure, je vous assure que je suis bien contente de rentrer chez moi pour me reposer d'abord — et reprendre le travail ensuite.

Mais le train siffle... Jeanne Helbling a juste le temps de gagner son confortable compartiment du train pullman et de me crier :

« Vous aurez bientôt de mes nouvelles ! »

Le dernier portrait de Jeanne Helbling pris à Hollywood.



Tandis que j'étais à la recherche de Jeanne Helbling, l'un de mes confrères, alléché par l'arrivée simultanée sur un autre paquebot du marquis Henri de la Falaise et de Constance Bennett, se mettait à la poursuite de l'ancien époux de la grande Gloria Swanson et lui demandait, à brûle-pourpoint, s'il n'avait point en tête quelque projet matrimonial avec la piquante star... Son air déconfit, quand je le rencontrai un peu plus tard, m'apprit assez clairement qu'il est certaines questions qu'il vaut mieux ne point poser au cours d'une interview...

J.-ROGER SAUVÉ.

Cherbourg, 23 juillet 1931.

EN AVION AU-DESSUS

LA maison Pathé-Natan organisa dernièrement un mode de reportage bien moderne. Ayant mis à la disposition de quelques représentants de la presse, tant française qu'étrangère, deux avions de tourisme, une trentaine de journalistes ont pu se rendre aux environs de Reims, où Raymond Bernard a entrepris la tâche formidable de faire revivre à l'écran un des plus émouvants livres de guerre qui soient : *Les Croix de Bois*, de Roland Dorgelès.

Déjà sous nos pieds le paysage fuyait. La lépreuse banlieue ouvrière était loin, et la grande banlieue, avec ses petits pavillons poussés au petit bonheur, faisait l'effet d'un vaste champ de coquelicots.

Puis ce fut Reims, dont la cathédrale, merveilleux assemblage de dentelles de pierre, sembla s'incliner sur notre passage.

Nous approchons du but, et bientôt le premier cimetière militaire apparaît.

Enfin, voici les premiers vestiges de l'ancien front de Champagne, avec ses plaies non encore cicatrisées. Les coins où voilà seize ans, — il nous semble que c'était hier, — on s'est impitoyablement, féroce, battu : les uns pour conquérir quelques mètres de terrain, les autres pour ne pas les céder.

DES "CROIX DE BOIS"

Aussi est-ce là, au lieu dit le Fort de la Pompelle, que Raymond Bernard, avec un souci d'authenticité dont on ne le louera jamais trop, tourne les extérieurs des frémissantes *Croix de Bois*.

Notre visite coïncide avec une des scènes les plus impressionnantes : celle de l'attaque entraînant dans un tourbillon meurtrier les personnages saisis sur le vif par Dorgelès et, parmi eux, ceux qu'incarnent avec une vérité saisissante Charles Vanel, Pierre Blanchar, Gabriel Gabrio.

Sur le terrain ravagé par les trous d'obus, sillonné de longs boyaux où, parmi la vermine et la puanteur, vécurent pendant quatre ans des êtres pétris de chair et de sang, la bataille à nouveau fait rage. On se demande comment Raymond Bernard a réussi, sans accident aucun, à en reconstituer la hideuse bestialité.

Sous les sifflements aigus des obus, à travers leurs explosions soulevant des geysers de boue, parmi les détonations sourdes des grenades et le crépitement crispant des mitrailleuses, des hommes semblables s'élançant à l'assaut les uns des autres, avec dans les yeux une folie destructive.

Quels souvenirs ! Mais aussi quels regrets devant tant d'atrocités inutiles, regrets que, souhaitons-le, le film de Raymond Bernard ne fera qu'aviver, en même temps qu'il rendra à jamais impossible le retour de telles monstruosités...

MARCEL CARNÉ.

AUTHENTICITÉS

La gloire.

VOICI l'essentiel du *Bigrand-Homme*, le film qui va être présenté à la salle Charlot :

En 1934, les distances sont parcourues très vite, quelles qu'elles soient. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un jeune homme, à la suite de circonstances assez claires et que nous ne résumerons pas aujourd'hui, vive une partie de ses journées dans la capitale d'un grand pays et une autre partie dans celle d'un État différent.

Or, ce garçon offre un exemple, — que personne ne devine, — de dédoublement de la personnalité: A Schœneville, il est Sinistrien ; à Beconstadt, il est Dextrien. Or, il aime sa patrie, la Sinistrie, autant qu'à d'autres heures il a le culte de la Dextrie. Il est toujours sincère.

Sans que nul s'en doute, donc, cet homme, qui s'appelle, dans l'une des deux nations, Durandstein, et, dans l'autre, Katzbois, suit les cours de deux écoles militaires de pays différents. L'organisation est telle, à cette époque-là, que l'on admet la possibilité d'une double vie qui, aujourd'hui, serait promptement découverte. Durandstein-Katzbois est le fils du Siegfried de M. Jean Giraudoux, peut-être ?

Et l'on assiste, dans le film, à l'ascension, dans l'armée, ou plutôt dans les deux armées, du héros. Un jour, il est nommé maréchalissime de Dextrie et, quelques semaines plus tard, il devient maréchal-chef de Sinistrie. Il cumule les deux fonctions, toujours à l'insu de tous, et, très consciencieusement, il les exerce, de telle sorte que l'une et l'autre armée aient le maximum de chances de victoire en cas de guerre.

Et la guerre éclate. Notez que je n'indique ici que les grandes lignes de ce film dont j'avoue être le responsable. Cette guerre ne ressemble en rien à celle de 1914-1918, non plus que *Le Bigrand-Homme* ne s'apparente à *Quatre de l'Infanterie*. Aucun assaut, aucune chevaleresque bataille d'avions, mais des engins microbiens, des explosifs et corrosifs de nouvelle constitution, des camouflages extraordinaires et, bien entendu, des femmes et des enfants dans les troupes et dans les états-majors.

Un jour, la paix. Une paix horrible, puisqu'il ne reste plus beaucoup de gens en Sinistrie et qu'il en reste fort peu en Dextrie. Alors, les survivants se réunissent, il ne font qu'une nation, et ils élèvent un monument, un seul, à la gloire de leurs défenseurs, sans savoir que Durandstein et Katzbois ne faisaient qu'un. On n'a pas retrouvé le corps du double héros, d'abord parce que, s'il a été tué, son cadavre a pu être brûlé parmi tant d'autres ; ensuite, parce que le double maréchal n'est pas mort.

Il a quitté ses armées pour aller vivre une troisième existence dans la planète Mars.

Ainsi se termine le film *Le Bigrand-Homme*.

Un chien à Paris.

S. Duval, le metteur en scène péruvien, est l'auteur d'*Un Chien à Paris*, que lui a inspiré un conte célèbre d'Aurélien Bernestein, le fameux grand prix de littérature de l'Académie Bilingue. Il y a mis toute la puissance de son tempérament irrité, mais s'est soumis, dans les parties contrastées, à une tradition vétuste.

Un Chien à Paris, c'est, en somme, la simple et douloureuse aventure d'un animal, d'abord cajolé puis abandonné dans la rue par des gens dépourvus de sensibilité, et qui se résolvent à ce méfait parce qu'ils ont remarqué que la petite bête n'est point de race, comme on le leur avait dit. Le chien, désormais sans nom, erre parmi les voies de la capitale. Nous le regardons chercher sa nourriture dans les poubelles, se cacher la nuit, dormir où il le peut, fuir l'uniforme comme s'il sentait la police dangereuse pour lui. Il a, quelque temps, cherché à rejoindre ses anciens maîtres, mais ils sont allés très loin, et il semble que l'animal demeure surtout fidèle à Paris. Il vit comme un enfant de la capitale, incapable d'abandonner sa mère, même si elle le nourrit mal.

Pourtant il ne préfère pas tel quartier à tel autre. Il va partout, se mêle à des foules, se laisse caresser par des passants, mais il ne suit personne, refuse de se laisser prendre.

C'est ici que S. Duval faiblit en usant de surimpressions déjà trop utilisées ailleurs, et qui entremêlent monuments parisiens, taudis et palais.

On connaît l'extraordinaire fin du conte d'Aurélien Bernestein, tout à fait inattendue, puisque le chien fait connaissance d'un chat qui l'emmène dans un marché couvert dont les commerçants sont ses amis. Le chien, lui aussi, est adopté par les marchands et le gardien. Dans le film, on voit le chien et le chat, à la dernière image, dormant serrés l'un contre l'autre. C'est très simple et très beau, et il semble que le film nous fasse connaître tout un nouveau Paris, aussi vrai et même plus que ce que l'écran nous a dit, jusque aujourd'hui, sur la grand'ville.

Le cheval au cinéma.

Nous lisons dans *Le Progrès de Chaillot* : « Certes, on voit souvent des chevaux dans les cirques, mais beaucoup moins qu'à l'écran. Il est vrai qu'au cinéma ils se comportent infiniment mieux que sur la piste,

où ils se laissent aller à des manifestations que l'on ne supporterait pas d'un cavalier ou d'une écuyère, mais que l'on trouve, paraît-il, fort drôles quand il en est question dans un certain film inspiré par une pièce de Georges Feydeau.

» Pourtant on n'a pas encore tiré du cheval au cinéma tous les éléments possibles. D'abord, le hennissement de l'animal n'a guère été utilisé encore depuis que règne le parlant. Mais quelles beautés n'a-t-on pas obtenues du noble quadrupède ! D'abord, les actualités nous révèlent des courses variées. Puis, il y a les fameux films de William Hart, Ken Maynard, Fred Thomson, Hoot Gibson et Tutti Quanti.

» Signalons aussi, comme il se doit, les chevaux de bois, que les comédies où l'on voit des tableaux forains prodiguent avec pittoresque. Dans *La Vie privée d'Hélène de Troie*, nous avons pu admirer le fameux cheval artificiel et, dans *Les Quatre Jambes*, une peau de faux cheval dans laquelle se trouvait un professeur et l'amant de sa femme.

» N'oublions pas non plus le cheval ailé de *La Fille de l'eau* et celui de *Siegfried*.

» On remarquera que, dans cette énumération, il n'est nullement question de juments. Il y a là une indifférence ou un manque de précision qui font tâche.

» A cette étude du cheval au cinéma, qui, évidemment, aurait dû être déjà écrite, devraient succéder des pages consacrées à la photogénie du hanneton, à la psychologie cinématographique de la girafe, etc. »

Nous ne commenterons pas cet article, signé Hippos, pseudonyme d'un bon cavalier.

Actualités.

Je ne veux pas revenir sur l'étonnante accusation de plagiat que d'aucuns ont portée contre Charlie Chaplin, tellement elle dépasse l'imagination. Les suppositions de M. Jean Sarmant à cet égard ne prouvent d'ailleurs qu'une étrange erreur d'inspiration, et personne, parmi ceux qui ont lu l'auteur de *La Couronne de carton*, ne suspecte sa bonne foi, mais on eut raison d'écrire que l'aventure de l'aveugle qui, guérie, ne voit pas ce qu'elle attendait et voit ce qu'elle n'attendait pas a si souvent fait l'objet de variantes romanesques et dramatiques qu'elle ne se présente point comme capitale. Et le film *Les Lumières de la Ville* n'en reste pas moins une œuvre considérable de grande beauté pour bien d'autres raisons.

Non, il ne s'agit pas ici d'étudier les rapports de ce film avec les romans, nouvelles et pièces où l'anecdote de la cécité vaincue a été plus ou moins traitée, mais, à ce propos, on doit, une fois de plus, remarquer que le vrai, bien souvent, dépasse ce que l'écran et le livre racontent.

Alors que l'histoire de l'aveugle, guérie et déçue, renaît dans la littérature et au cinéma (un film danois qui s'appelle *Aveugle* offre un exemple typique), le fait divers la dépasse. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines les journaux rapportaient le cas d'un couple de mendiants aveugles. Cet homme et cette femme, grâce à des secours pécu-

niaires et à un médecin généreux et savant, furent amenés d'une lointaine province à Paris pour être opérés ; on annonçait que l'un et l'autre pouvaient être guéris. Nous ne savons pas s'ils le sont, nous le souhaitons, mais, en transposant ce cas dans le cinéma, en inventant des particularités chez les deux personnages qui ne se sont jamais vus, n'est-ce pas ? imaginez, d'une part, les conséquences de leur guérison et, d'autre part, celles qui résulteraient de la guérison de l'un d'eux seulement.

Ce drame-là, personne n'y a pensé ; il a fallu un fait divers pour qu'un sujet souvent développé se renouvelât complètement.

Une autre nouvelle donnée par la presse fut celle du retour récent d'un combattant de la guerre 1914-1918, un terrassier, que l'on croyait tué sur le champ de bataille et dont le nom figurait sur le monument érigé dans son pays. Cela, on l'a vu peut-être plusieurs fois depuis le *Colonel Chabert*, jusqu'aux années qui suivirent le dernier conflit, et en réalité, et dans le roman, et au théâtre, et au cinéma, mais la vérité, cette fois, plus nue, presque plus forte encore que les exemples précédents, paraît toute nouvelle : l'homme voit sa femme au cabaret, lui offre à boire, elle accepte et elle — qui est remariée — déclare : « Si je ne savais pas que mon mari est mort, je croirais que c'est lui. » L'homme part, voit la sœur de sa femme, se fait reconnaître d'elle, apprend la nouvelle situation de celle qu'il espérait trouver seule et part. On ne l'a pas revu.

C'est plus simple, peut-être plus grand dans sa brièveté que ce que nous savons des aventures qui ressemblent à celle-là. Et ce film, — si l'on en faisait un, — qui durerait un quart d'heure au maximum, vaudrait mieux par sa nette sincérité que bien des grandes machines qui veulent vendre de la douleur et faire commerce de pitié.

Débutant.

« A la vérité, il s'agit d'un acteur déjà un peu connu et même qui parut sur l'écran dans deux ou trois films tournés en Bétisie ; mais il n'a pas encore pratiqué le cinéma parlant. Nous l'avons interrogé au studio de Marnes-la-Coquette, tandis qu'il se maquillait pour jouer le rôle de la *Multiple Exclusivité*. Il nous fit ces déclarations, dont l'importance ne peut pas échapper à nos lecteurs : « Le cinéma ne sera libre que sous la férule de l'État, alors qu'un conservatoire sera institué avec des cours sérieux, des récompenses officielles. Combien d'artistes ont pu, dans le monde, devenir vedettes pour des raisons extra-cinématographiques ? Exactement 231. Il y a en Amérique 3.641 figurants qui tirent le diable par la queue. En France, sept musiciens ne travaillent que pour l'écran. »

« Voyant que cet artiste était un excellent statisticien, je lui demandai combien, à son avis, la vedette d'un film-opérette devait avoir de cheveux. Il me répondit : « 7.461 ». Et, comme la célèbre étoile Karline de Stumosa se trouvait là, elle se mit à compter les siens. »

Tel est le communiqué que j'ai copié de mon mieux.

LUCIEN WAHL.

Le Cinéma parlant à la conquête de l'espace



Le public, justement curieux des mille détails qui entourent la confection d'un film, trouvera avec plaisir, dans ces pages, quelques gravures qui nous sont récemment parvenues d'Amérique et qui sont ce qu'en vocabulaire professionnel on appelle des *photos de travail*. Elles ont été faites au cours des prises de vues de nouveaux films et représentent, dans l'exercice de ses fonctions, le personnel nécessité par ces délicates opérations, et le matériel, spécial et pittoresque, qu'utilise celui-ci.

Ces instantanés nous fournissent, sur la réalisation des films parlants, une foule de notations, de traits, d'explications brefs et limpides, qui nous en disent — pour parler comme Napoléon — plus long qu'un long rapport.

Le lecteur pourra se complaire à dénicher, à sa place, chaque ouvrier du film. Ici, l'ingénieur, en caleçon court, adossé au pied du support du microphone qui baigne dans l'eau ; la *script-girl* penchée sur son manuscrit ; là, les vedettes montées au faux grand mât d'un simili-navire ; les opérateurs perchés sur leur praticable...

Cependant, ces photographies comportent plus qu'un caractère anecdotique : elles sont documentaires également et pleines d'enseignements sur l'évolution de la formule même du film parlant.

L'avènement du film doué de la voix avait suscité parmi ses détracteurs des reproches véhéments ; parmi ses adeptes, des craintes cependant ardentes. Tous savaient que la réalisation des films parlants imposerait aux réalisateurs des conditions de travail extrêmement rigoureuses.

Pour abolir les bruits étrangers à l'action des productions, il fallait désormais tourner dans des studios hermétiquement clos ; on en était réduit à jouer exclusivement dans des intérieurs ; les acteurs n'avaient plus, pour se mouvoir, que l'espace compris entre les décors. Quant aux opérateurs, ils

étaient enfermés dans des cabines de bois montées sur roulettes, et le bruit de leurs appareils n'en pouvait traverser les parois.

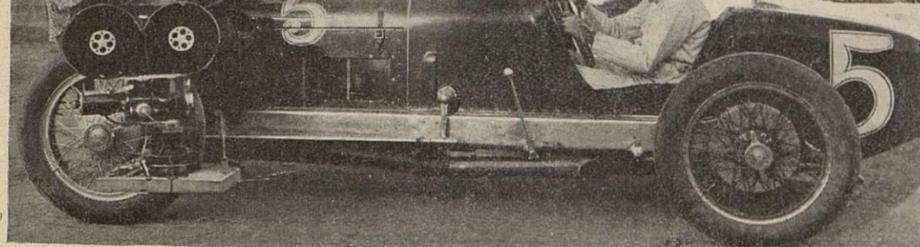
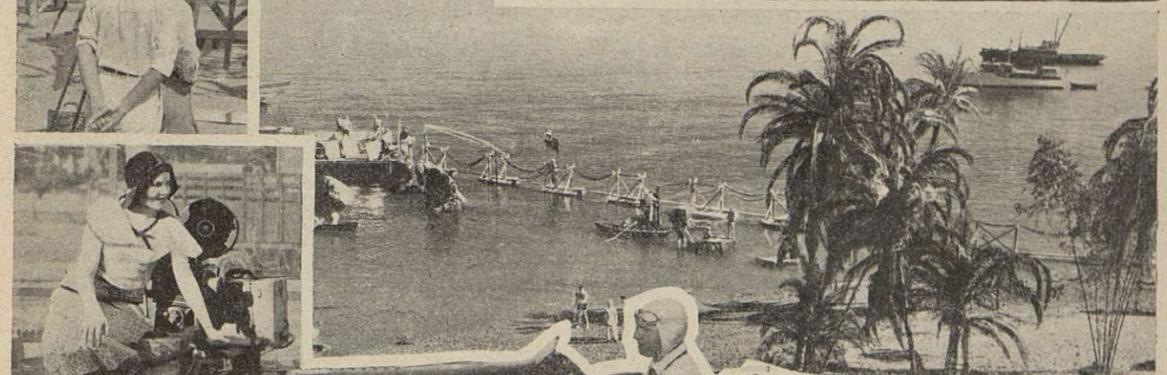
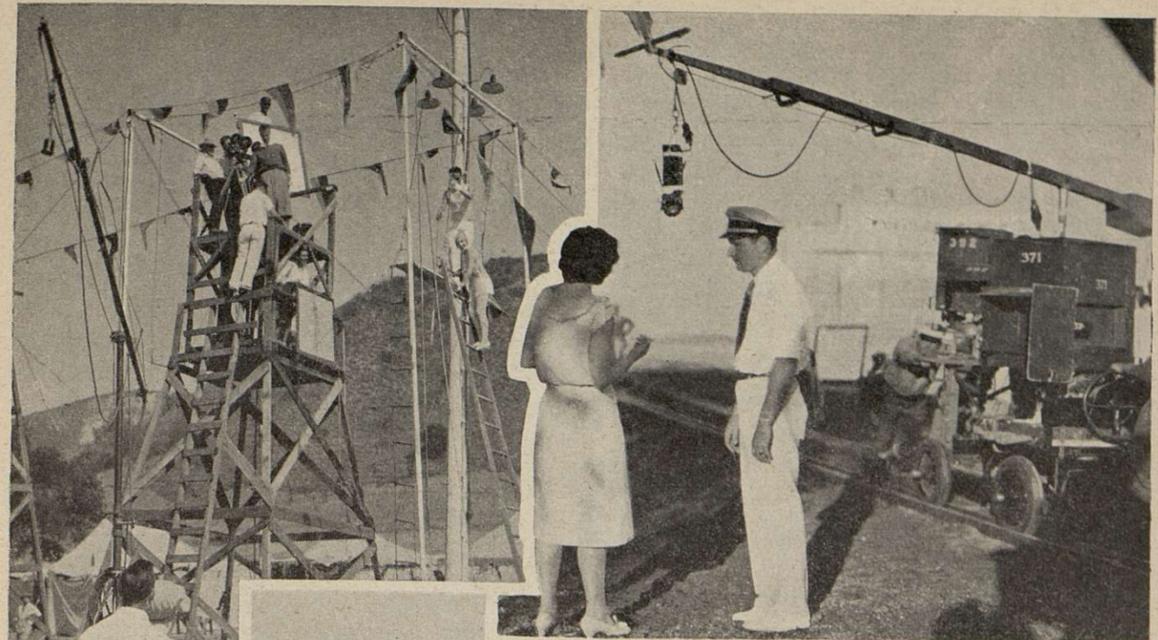
C'en était donc fini des extérieurs, de l'air libre, de l'herbe, des arbres, des paysages, des étendues immenses de terre ou de mer que les caméras « panoramiques » avaient découvertes à nos yeux étonnés. Le cinéma, qui nous avait révélé le visage du monde, mettait entre lui et nous l'épaisseur inexorable d'un double mur de célotex.

Considérez ces photographies. Les appareils de prises de vues sont, vous le voyez, rendus à l'air et à la lumière naturelle. Le champ de leur objectif s'est démesurément agrandi : ici, c'est l'horizon infini de l'océan ; là, l'étendue fantastique des paysages verdoyants ; là, l'immensité grouillante d'un stade ; là enfin, le plein ciel.

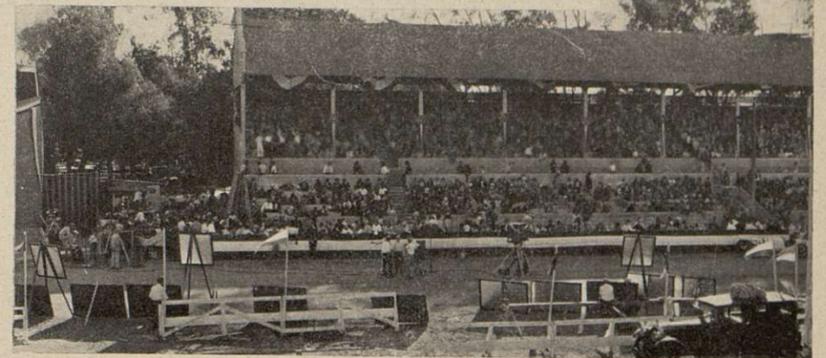
Que s'est-il passé ? Rien que de très simple. Les caisses roulantes, où se trouvaient installés les opérateurs, ne permettaient pas, en raison de l'ampleur de leurs dimensions et de leur poids considérable, d'être aisément déplacées. Cette immobilité condamnait l'objectif à une fixité quasi absolue, dont il résultait, pour les photographies des scènes, une uniformité et une monotonie insupportables.

Sans coup férir, les fabricants de matériel se mirent au travail. Et bientôt sortaient sur le marché des boîtes rectangulaires, doublées de matières imperméables au son, — célotex et mousse de caoutchouc, — et percées d'orifices vitrés, dans lesquelles il suffisait d'enfermer les caméras pour en éteindre le bruit. Ces boîtes peuvent se fixer sur le pied ordinaire des appareils, dont le plateau leur permet les déplacements dans le sens vertical et horizontal. Le pied lui-même, réglable à volonté, permet les prises de vues à n'importe quelle hauteur.

On imagine aisément les merveilleuses conséquences de ce perfectionnement. Le matériel des prises de vues redevient aussi mobile, aussi souple,



Objectifs et microphones conjugués n'hésitent plus à s'aventurer en « extérieurs »... se jouant de la difficulté de certaines prises de vues.



aussi maniable que par le passé. Immédiatement, la captivité des studios cesse, et les caméras repartent à la conquête de l'espace. On en dressera au sommet de formidables échafaudages; on en instal-

Arlen, dans *Burning up*, se trouvera étouffé, à l'audition, par la pétarade des moteurs du bolide.

Voici donc, rendus à l'admiration des amateurs de cinéma, l'espace, l'air et le ciel. La mobilité de la caméra rend à cette dernière ses possibilités infinies : gros plans, perspectives originales, interprétations d'objets, combinaisons de mouvements, impressions subjectives...

C'est la fin — enfin! — du théâtre cinématographié. Voilà rompues, à la fois, l'unité de lieu, l'unité de temps et l'unité d'action.

Cette révolution — est-ce l'effet d'un néo-romantisme? — comporte un enseignement dont nous n'avons plus qu'à tirer parti. Les réalisateurs français se doivent de proscrire de leur matériel l'emploi des énormes cabines roulantes qui paralysent le travail, tout en étouffant leurs

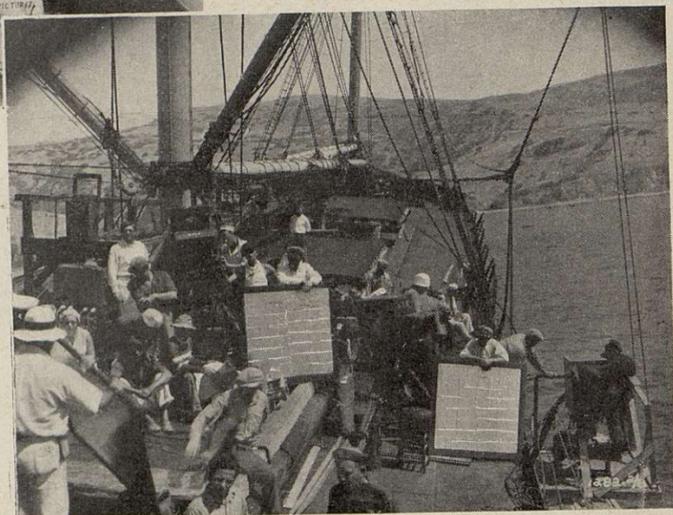


Hollywood a retrouvé avec étonnement les prises de vues en plein air...

lera au ras du sol; on les fera rouler le long d'un rail; on les fixera dans un arbre, sur un bateau, partout où les nécessités de l'action ou de l'expression exigent leur présence.

Conséquence inattendue! On se rendra compte que, dans certains cas, il est inutile même de se servir d'une boîte insonore, et que l'on peut utiliser la caméra tout comme au temps du cinéma silencieux. Le microphone, suffisamment éloigné de l'appareil de prise de vues, n'absorbe pas le bruit de celui-ci; la photo de travail, publiée ici, du film *Le Virginian*, montre un vaste troupeau de bœufs, dont les beuglements seront amplifiés sans que s'y mêle le ronronnement de la caméra, placée à une distance respectueuse, sur un praticable.

Un autre exemple : le bruit des appareils enregistres, fixés sur la voiture de course de Richard



...et les piquebots ont fait connaissance avec une cargaison inconnue : les camions de prises de sons.

opérateurs. Il n'est pas exagéré de dire que la qualité et l'avenir de notre production nationale dépendent de cette simple question de mise en boîte.

PIERRE OGOUZ.

CONSEILS A UNE DÉBUTANTE



Une photo de Gloria Swanson, qui démontre que la grande vedette peut se permettre de parler d'élégance vestimentaire, n'est-il pas vrai?

« O n s'accorde, me dites-vous, charmante enfant qui voulez réussir, à me considérer comme l'une des « stars » les mieux habillées et vous me demandez conseil? Sans doute me flattez-vous, mais je vais essayer de vous faire profiter un peu de mon expérience, vieille de plus de dix années; elle seule me confère une certaine autorité. » S'habiller bien n'est pas simplement une question de mode, c'est surtout une affaire d'adaptation de la mode à votre propre personnalité.

« En ce qui me concerne, je n'ai jamais porté une seule robe nouvelle sans lui faire subir les modifications indispensables pour faire de cette toilette « à la mode » une toilette qui m'aille bien et qui m'avantage. » D'ailleurs, si toutes les élégantes en faisaient autant, on ne verrait pas, — comme cela n'arrive que trop souvent, — trois femmes dans le même salon vêtues exactement de la même robe... la même création « exclusive » de chez V...

« S'habiller pour la ville et s'habiller pour l'écran sont deux choses tout à fait distinctes. » En effet, dans le premier cas, vous disposez des étoffes, des couleurs et de la ligne. Dans le second cas, vous n'avez plus que la ligne.

« Lorsque vous voyez une toilette à l'écran, vous pouvez la contempler pendant deux minutes, tout au plus. C'est-à-dire suivant deux « plans généraux » en moyenne, et le reste du temps en gros plans ou plans rapprochés, qui ne permettent pas de juger de l'ensemble. De plus n'oublions pas que, pendant ce temps, une action se déroule qui vient déplacer constamment la ligne. La couleur ne jouant plus aucun rôle et la qualité de l'étoffe n'étant pas discernable, il ne reste que la coupe, la ligne, et cette ligne devra être nettement exagérée si l'on désire qu'elle arrête le regard du spectateur.

« Pour la toilette qu'on porte dans la vie réelle, il en est tout autrement. Vous resterez, par exemple, assise à table pendant deux heures, durant lesquelles on pourra examiner à loisir tel ou tel détail bien apparent de votre robe. Puis vous vous déplacerez, la ligne de votre toilette apparaîtra dans son ensemble. Les effets de couleurs et d'étoffes joueront un rôle aussi important là qu'il serait nul à l'écran.

« Et puis, au cinéma entrent également en compte les considérations pratiques. L'action d'un film exige certains gestes, certains mouvements que devra permettre sans aucune difficulté la toilette choisie. D'où bien des modifications qu'il n'est pas toujours aisé aux couturiers de comprendre s'ils n'ont pas une réelle habitude des studios.

« Un point particulièrement épineux, c'est la prévision des modes. Car on sait qu'un film tourné en hiver paraîtra en exclusivité à l'automne.

« Pour mes robes de *L'Intruse*, par exemple, tournée fin 1929, je fis appel à l'imagination de René Hubert, qui se trouvait alors en Allemagne. Les croquis qu'il m'envoya seraient à la mode *actuellement*. Hubert avait donc vu juste, mais, dans le cas qui m'intéressait, il avait prévu un peu trop loin. Aussi ai-je été bien inspirée en adoptant un parti intermédiaire entre ce qui se portait fin 1929 et ce que me conseillait l'artiste.

« En un mot, j'estime que les vedettes élégantes de l'écran ne sont pas des mannequins faisant valoir des toilettes. Ce sont leurs toilettes qui doivent faire valoir les « stars ». Et, avant même de refléter la « mode », ces toilettes devront convenir particulièrement à celle qui les porte et l'avantager dans toute la mesure du possible.

» GLORIA SWANSON. »

Quelques minutes... avec Jim Gérald

« Il y a au moins un homme heureux sur terre, m'a dit Jim Gérald, c'est moi ! Je n'envie personne, je ne regrette rien, et, si j'avais ma vie à recommencer, je la voudrais telle qu'elle fut... »

Voilà une sagesse dont beaucoup devraient s'inspirer. Mais il ne faudrait pas connaître Jim Gérald — ou même l'avoir vu à l'écran — pour s'étonner de cet optimisme. Sa voix, ses gestes, son sourire sont empreints d'une assurance réconfortante qui se devait de triompher de l'infortune. Elle n'y a pas manqué ; car, s'il compte aujourd'hui parmi les vedettes du cinéma français, Jim Gérald n'en a pas moins connu des heures difficiles. Il m'en a parlé avec émotion, peut-être un certain regret... « C'était le bon temps... »

Sa vie ? Elle fut fertile en aventures et guidée par une énergie solide. Jim Gérald fut cow-boy au Canada, avant de devenir clown dans un cirque qui l'amena en Europe. Là il passa tour à tour au caf'conc', au music-hall et enfin au théâtre, qu'il aborda en 1919 après cinq ans de guerre dans la Légion comme engagé étranger.

Pendant plusieurs années, il se consacra exclusivement au théâtre, interpréta les rôles les plus divers, notamment à la Comédie des Champs-Élysées.

Ce fut René Clair qui le fit débiter au cinéma dans l'un de ses premiers films : *Le Voyage Imaginaire*. Jim Gérald ne devait plus abandonner l'écran. Sous la direction du célèbre réalisateur du *Million*, il interpréta encore *La Proie du Vent*, *Le Chapeau*

de *Paille d'Italie*, *Les Deux Timides*, puis, avec J. de Casembroot, *Le Perroquet Vert*, *Ernest et Amédée*, *Les Taciturnes*, etc.

Le parlant consacra définitivement le talent de grand comédien de Jim Gérald. On se souvient de *La Nuit est à nous*, *Barcarolle d'Amour*, *La Folle*

Aventure, où il fit quelques créations débordantes de vie et de vérité. Citons encore *L'Arlésienne*, *Mon Cœur Incognito*, de nombreuses versions allemandes et anglaises tournées à Berlin, — Jim Gérald connaît à fond ces trois langues, — et enfin *Laurette ou le Cachet Rouge*, qui nous révèle l'excellent artiste sous un jour que nous ignorions.

Ce rôle à peine achevé, Jim Gérald était engagé pour tourner *Le Chanteur inconnu*, aux côtés de Mura-tore, dont Gérald sera, dans le film, l'imprésario.

— Mes projets ? Faire du parlant aussi bien que possible et autant que possible. Mais je voudrais aussi créer cet hiver un nouveau rôle à la scène. Je n'ai rien fait au théâtre depuis deux ans, et je tiens pourtant à ne pas l'abandonner.

» Nous verrons tout

cela. En attendant, ma devise reste la même : « La vie est belle ! »

Jim Gérald embrasse d'un coup d'œil l'atelier-studio où reposent les souvenirs de son existence merveilleuse, témoins qui l'aident, j'imagine, à conserver son optimisme et sa robuste bonne humeur.

PIERRE LEPROHON.



JIM GÉRALD

Considérations sur l'Amour

Le premier amour que nous connaissons est l'amour maternel, et ce grand dévouement est l'expression même du sacrifice. L'affection d'une mère pour son enfant est l'amour fondamental et complet qui résiste à toutes les influences extérieures.

Il y a, à mon avis, quatre sortes d'amour : l'amour maternel, l'amour d'un ami pour un ami, — connu sous le nom d'amitié, — l'amour d'une femme pour un homme et d'un homme pour une femme.

L'amour de l'humanité, le sentiment le plus universel, est une synthèse de tous les autres. Ceux qui le connaissent doivent s'estimer heureux ; ils jouissent d'un bonheur, d'une quiétude que rien d'autre ne pourrait leur donner.

On ne sait d'où naît l'amour. Il provient de cette source inconnue d'où émanent tous les beaux sentiments et les nobles qualités du monde et de la vie. L'amour est implanté dans nos cœurs comme une semence, mais pas plus qu'une semence ; il ne peut être négligé, car il s'étiolerait... périrait... et laisserait un être vide qui, incapable d'amour, n'est jamais aimé.

Mais, au contraire, quand ce sentiment est cultivé

et soigné, il s'épanouit comme toutes les choses qui naissent et vivent, et la simple fleur se transforme bientôt en un jardin merveilleux. Il fait non seulement la joie de celui qui le possède, mais aussi de tous ceux qui en subissent l'influence. Il attire l'humanité et entoure ses privilégiés d'un rempart lumineux de paix et de beauté.

Une amitié véritable est de l'amour, parce qu'elle demande des sacrifices et des concessions. C'est un fait prouvé que l'adversité démarque les êtres, comme le cultivateur distingue le blé de l'ivraie. Parmi les personnes qui, à défaut d'autre terme, se disent « vos amis », estimez-vous heureux si l'une d'elles résiste à l'épreuve du sacrifice et vous porte secours pendant les crises qui pourraient vous as-

saillir. Je n'hésite pas à qualifier une telle amitié d'amour.

Je crois sincèrement que la femme est plus capable d'aimer que l'homme, car la femme sait se sacrifier. Ce n'est pas la faute de l'homme, mais en réalité celle de la femme. Dès l'âge le plus tendre, les hommes sont choyés et caressés par les femmes de leur

famille qui les servent et se sacrifient continuellement pour eux. En grandissant, ils se figurent être les petits dieux d'un monde organisé pour leur confort par des mains féminines. Si vous en doutez, observez donc les familles que vous connaissez, où il y a des filles et des fils, et voyez qui est le centre du cercle familial et l'objet de toutes les attentions. Les petites filles apprennent à se sacrifier pour leurs frères et deviennent plus tard des femmes disposées et même empressées à se sacrifier pour l'homme de leur choix.

Il me semble que les femmes se marient pour deux raisons. La première, d'ordre économique, est le désir d'un foyer et la sécurité financière. Mais cette cause devient moins prévalente chaque année, étant donnée l'émancipation et l'indépendance toujours croissantes de la femme

moderne. La deuxième, et la plus usuelle, est l'amour, et quand je dis amour, je veux dire sacrifice et dévouement.

L'homme épouse la femme pour sa personnalité, son charme, et un certain attrait indéfinissable qui le captive. Alors, dans bien des cas, comme il n'est pas coutumier du sacrifice dans l'ordre sentimental, il veut détruire la chose même qui lui plut en sa compagne et essayer de la remodeler à sa façon.

Si la femme aime suffisamment pour sacrifier tout son être, sa personnalité, le mariage est réussi. Si elle refuse de se laisser submerger, si son amour n'est pas le véritable amour et ne peut résister à la dure épreuve de ce dernier sacrifice, le mariage échoue.



MARIE DRESSLER

Je me souviens d'avoir observé un jour un vieux couple marchant dans la rue, la main dans la main, admirant les devantures des magasins et paraissant si heureux. Je vis la petite vieille regarder son mari et lui sourire de ses yeux fatigués, et je fus émerveillée de cet amour en me demandant ce qu'elle avait dû supporter pour résister aux épreuves de tant d'années.

Il faut lutter continuellement pour son amour. On ne peut, même pour un moment, arrêter ses efforts. Il faut donner, prodiguer sans cesse, pour recevoir un peu. Une des caractéristiques les plus étranges de cette émotion humaine est que, souvent, la compensation nous arrive d'une source totalement

étrangère à celle qui a été l'objet de notre générosité.

A mon âge, de longues années d'expérience permettent de se rendre compte qu'il n'y a que deux choses importantes dans la vie, l'amour et la santé. Bénéficiaire des deux est un don que ni prince, ni millionnaire ne peuvent acquérir s'ils ne le possèdent naturellement.

L'amour est la plus éphémère et la plus impondérable de toutes les émotions humaines... Il naît on ne sait où et meurt on ne sait quand, ni pourquoi. Il est indéfinissable, et l'expression la plus propre à le déterminer est, je crois, celle-ci : « L'amour est un sacrifice. » MARIE DRESSLER.

(Traduit par ALICE NESGE.)

Vers une Renaissance des Actualités ?

Sous l'égide de notre confrère *Le Journal*, un nouveau cinéma d'actualités vient d'ouvrir ses portes rue du Faubourg-Montmartre, à deux pas des boulevards, dont le programme se résume en cette formule : *Le Tour du monde en cinquante minutes*.

On sait qu'il existait déjà une salle identique à Paris, et fort connue, quoique mal placée.

Mais ce n'est pas tout. Si l'on en croit des rumeurs persistantes, deux ou trois établissements similaires auront également ouvert leurs portes avant la fin de l'année.

Ce mouvement serait suscité par la grande vogue dont jouissent des salles semblables en Amérique, qui présentent vont même jusqu'à faire une victorieuse concurrence aux grands palaces de Broadway.

Nous ne pourrions que nous féliciter qu'une telle vogue traversât la Grande Mare, si elle devait amener avec elle une plus grande recherche et une plus grande diversité dans les actualités.

Certains voient dans elles le journal de l'avenir. C'est aussi notre avis; mais, sans aller si loin, il est néanmoins permis de ne plus se contenter des nombreux faits dénués d'intérêt que nous montrent trop souvent les gazettes filmées, alors que d'autres, autrement captivants, sont complètement laissés dans l'ombre...

Deux nouvelles, si elles sont

confirmées, autorisent toutefois tous les espoirs.

La première est que Pathé-Natan vient d'envoyer une délégation en Amérique, dans le but d'étudier sur place la réalisation de reportages de très court métrage, d'une durée de projection de dix à quinze minutes et qui trouveraient leur place dans des salles d'actualités nouvellement créées, ainsi que dans des débuts de programme des exploitations ordinaires.

La seconde nous a été confirmée de vive voix par notre confrère Carlo Rim, rédacteur en chef à *Vu*, dans lequel il a su donner à la photographie la place qui lui revient aujourd'hui.

Carlo Rim, en collaboration avec Jean Epstein, dont personne n'a oublié les remarquables reportages qu'étaient *Fini's Terra* et *Mor-Vran*, se propose de fonder un nouveau journal d'actualités d'une conception plus moderne et, pour tout dire, plus attirante.

Notre confrère croit, avec juste raison, que les gens disposant d'une heure iront de moins en moins au café lire leur journal en consommant, mais que, cette heure, ils la passeront au cinéma à voir les faits récents du monde entier, si seulement ils sont assurés d'y trouver des images intéressantes.

Les choses en sont là.

M. C.



Un « officiel » prononçant un discours (modèle d'actualité inéluctablement hebdomadaire).

ET L'AUSTRALIE ?...

La plupart des Français pensent que l'Australie est une petite île anglaise située quelque part, très loin, — ils ne savent pas où, — et dont les habitants passent leur temps à jouer avec des diamants et à tondre des moutons qui ont une laine très épaisse.

Un heureux hasard m'ayant mis en présence de Marca-Rosa, le grand metteur en scène australien qui, avec la participation du gouvernement, a fondé des studios, des écoles de metteurs en scène, d'artistes cinématographiques et d'opérateurs, j'ai pu obtenir de lui quelques renseignements précis sur la situation et l'avenir du cinéma en Australie.

Marca-Rosa, créateur de la Cinema Art de Sydney, de la Federal Arg de Melbourne et directeur de la Commercial Film, est l'auteur de nombreux films qui, en Australie, en Amérique, ont obtenu le plus vif succès.

Marca-Rosa, témoin de la faveurs sans cesse grandissante de l'art cinématographique dans la vaste Australie, s'est ému de voir que le film français ne tenait là-bas qu'une place infime, malgré le succès extraordinaire que remportait le moindre film venu de France.

Il a traversé les mers pour se rendre compte de ce manque à gagner qui semble présider aux actes de tous les producteurs français, et il a constaté avec stupeur que les grandes maisons de production avaient sur l'Australie l'opinion ingénue citée plus haut, et que, par ignorance, ils laissaient les autres pays accaparer le marché australien et faire là-bas de magnifiques affaires.

D'origine française, Marca-Rosa veut que la France tienne en Australie un rang digne d'elle, et il se propose d'établir une liaison entre la France et l'Australie pour la vente et l'échange des films, bien que, à première vue, il ait déjà pu noter la difficulté pour nos producteurs de conquérir le marché australien.

« En France, m'a-t-il dit, il y a un gros effort à faire pour que le film français puisse se répandre à l'étranger. On ignore trop ici qu'un bon film, pour

être commercial, doit être surtout international : j'entends par ce mot un film susceptible de plaire à tous les publics de tous les pays.

« Les Français ont le grand tort, dans presque toutes leurs productions, de n'envisager qu'une seule façon d'intéresser le spectateur, c'est de lui offrir les péripéties qui peuvent découler d'un conflit entre le mari, la femme et l'amant, ou le mari, la femme et la maîtresse !

« Cela peut amuser un instant, mais la répétition de cette éternelle histoire lasse le public le plus bienveillant ; il y a autre chose à faire de plus intéressant. Les metteurs en scène français ignorent la psychologie des autres nations, leurs goûts et leurs désirs ; il faut qu'ils se documentent et produisent en vue de plaire aux étrangers ; qu'ils ne craignent pas de mettre à l'écran certaines aspirations sociales, certains problèmes susceptibles de passionner tous les individus et qu'ils créent, en un mot, par le film, un rapprochement intellectuel entre les peuples les plus opposés.

« Si les Français le veulent, ils peuvent, admirablement doués comme ils le sont, devenir des maîtres du cinéma mondial et s'imposer partout. Le voudront-ils ? Tout est là.

« L'Australie, quoique pays de langue anglaise, adore la France et tout ce qui vient d'elle. Elle sait tout de la France, et la France ne sait rien de l'Australie... Ne trouvez-vous pas que cette ignorance devrait prendre fin ? »

Je n'ai su que répondre à Marca-Rosa.

Mais, rentré chez moi, je me suis précipité sur mon Larousse pour me documenter sur l'Australie, que j'ignorais, hélas ! moi aussi. Et j'ai lu avec stupeur que cette île immense, 7.627 kilomètres carrés, est un riche et merveilleux pays, — rassurez-vous, je ne copierai pas les douze colonnes du Larousse !

Et j'ai compris qu'au point de vue commercial il y avait là des ressources infinies pour ceux qui voudront bien prendre la peine, ce que nous n'avons jamais fait, d'entrer en relations suivies avec ce pays.

CHARLES VAYRE.



M. MARCA-ROSA. (Photo Waroline.)



UN SOIR

Georget ALBERT PRÉJEAN.
 Mariette ANNABELLA.
 Charly CONSTANT RÉMY.
 La Comtesse ÉDITH MÉRA.
 Le Baron Stanislas LUCIEN BAROUX.

Réalisation de CARMINE GALLONE.

CONNaissez-vous le coup de Tommy Burns ? commença le baron Stanislas de La Roche Tarpéienne en s'adressant à ses deux petits-fils qui l'écoutaient bouche bée.

Depuis des mois, le noble vieillard brûlait de raconter à sa descendance ce qu'il appelait la belle époque de sa vie.

Oh ! entendons-nous. Il ne s'agissait pas de conter à des galopins déjà turbulents en diable ce que l'on a coutume d'appeler, avec une discrétion pleine de sous-entendus, une jeunesse tumultueuse. Le baron, qui atteignait sa soixante-dixième année, était à cheval sur les principes et n'eût pas voulu, pour tout au monde, déroger à la ligne de droiture qu'il s'était fixée.

Non, il remontait beaucoup moins loin dans le temps et fixait tout simplement ses pensées sur cette bonne vieille année 1931 où il frisait alors — c'est une façon de parler — la quarantaine.

Arrivé à cette époque de sa vie, le baron, en tout bien tout honneur, avait eu une folle passion : la boxe. Ses jours s'écoulaient dans l'attente d'un grand match et, celui-ci ayant eu lieu, dans l'attente du suivant.

Mais si les grandes compétitions pugilistiques ne comptaient pas de plus fervent spectateur que ce digne descendant d'ancêtres qui, jadis, avaient trouvé une mort combien glorieuse, au cours des diverses croisades des XII^e et XIII^e siècles, le baron, cependant, ne se contentait pas d'être un sportsman accompli.

Son ambition visait beaucoup plus haut, et il ne dédaignait pas de faire le coup de poing — ganté il est vrai, ce qui vous a tout de même une autre allure — avec son valet de chambre, la cuisinière, le jardinier, etc., profitant ainsi des leçons que lui donnait un ancien champion de France déchu, tombé jusqu'à en être réduit à s'exhiber dans une baraque foraine.

Le baron Stanislas était arrivé à ce point extrême de son amour pour le « noble art », comme on appelait alors la boxe, lorsqu'il lui arriva une aventure que, même dans ses plus beaux jours de fol optimisme, il n'eût jamais osé concevoir.

Ce sont ces quelques mois fiévreux et enthousiastes qu'il brûlait d'envie de décrire à ses petits-fils, peut-être, — qui sait ? — dans l'espoir de faire de l'un d'eux un de ces athlètes vers qui va l'admiration d'une foule en délire, un



DE RAFLE

de ces rois sportifs qui matérialisent le désir qu'a chacun de nous des batailles petites ou grandes.

A nouveau, il posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Connaissez-vous le coup de Tommy Burns ? Et comme chacun des marmots ignorant tout, et du nommé Tommy Burns et de son coup fameux restait coi, le baron crut le moment venu de se lancer dans une longue improvisation... qui n'en était plus une.

— Voilà. (Il prit un temps d'arrêt.) Saviez-vous que notre illustre famille comptait parmi ses membres un champion dont la silhouette fit fureur au cours de l'année 1931, demeurée celle de l'Exposition coloniale ?

— ???

— Vous l'avez deviné : c'était moi. Moi dont le nom s'étalait en première page des journaux ; moi dont les vitrines de chaque chemisier et parfumeur s'ornaient de ma photographie dédicacée en termes flatteurs pour les marchandises exposées !

Le baron se rengorgea, mais, les enfants ne disant toujours rien, il continua :

— La boxe ! Ah ! quel merveilleux stimulant ! Quand je songe aux soirs glorieux, aux acclamations de la foule ; quand je revois l'assistance enfumée des matches et le sillage d'admirateurs que je traînais derrière moi.

Cette fois, un des bambins osa :

— Dis-moi, grand papa, tu étais vraiment boxeur ?

— Oui... c'est-à-dire non, enfin comprends-moi, mon petit ; j'étais conseiller technique d'un grand champion. Voyons, tu as bien dû entendre parler de Georget ? Georget, le champion de boxe ? Non, mais enfin c'est inouï ! Que vous apprend-on à l'école ?

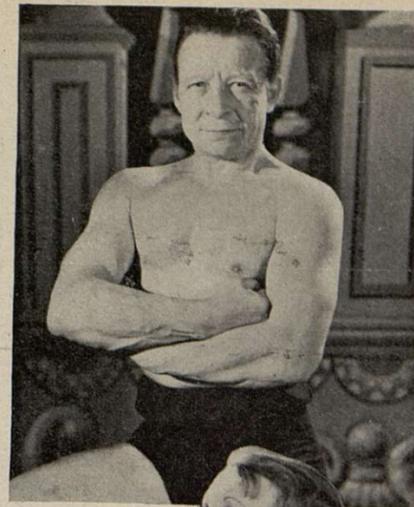
— J'sais pas, moi : les cinq villes de l'Inde française, Mahé, Karikal, Pondichéry, Chandernagor, Yanaon et puis aussi que la bataille de Marignan eut lieu en 1515...

— Il s'agit bien de François I^{er} ! Certes, je n'oublie pas qu'un de nos ancêtres a guerroyé avec Sa Majesté, qui lui a, de plus, fait l'insigne honneur de lui présenter la Belle Ferronnière. Mais qu'était ce monarque à côté de Georget !

» Quand je pense au brave petit gars qu'était Georget. Je crois me souvenir qu'il était né dans une ruelle tortueuse de Ménilmontant et qu'à dix-huit ans il s'engagea dans la marine. Il n'y en avait pas deux comme lui pour égayer l'équipage d'un brick ou d'un trois-mâts. Il fallait le voir astiquer le bord, en fredonnant un refrain à la mode, dont la contagion devait me gagner par la suite, et qui finissait ainsi, ce qui aurait fait pâlir de jalousie Monsieur de La Palice :

*Si on s'était pas connu,
L'Amour ne serait pas venu...*

» Un jour, marqué sans aucun doute sous le signe de





l'Aventure, Georget vint à Paris nanti d'un congé libérable. Il avait trois mois devant lui pour se décider à reprendre du service, ou au contraire à fuir à jamais la carrière maritime.

» Ce fut le sort qui, pour lui, décida.
» Comme tout marin en permission, exilé longtemps loin de la capitale,

Georget s'en vint se retremper dans l'atmosphère unique des quartiers populeux de Paris. La rue de Lappe, cette rue si curieuse dont les quelque deux cents mètres de longueur trouvent moyen de donner asile à une vingtaine de bals-musettes enluminés, le tenta.

» Il était depuis une heure dans l'une de ces boîtes qui ont failli depuis longtemps à leur réputation de coupe-gorge, lorsque la police fit irruption dans l'établissement.

» Sans doute tous les consommateurs n'avaient pas la conscience tranquille, car ce fut aussitôt un affolement indescriptible. Tables renversées dans l'obscurité soudaine, bruits de luttes et cris de femmes apeurées trouant la nuit.

» Georget n'eut qu'à montrer ses papiers en règle pour sortir sans être autrement inquiété ; mais, à peine avait-il fait une trentaine de mètres qu'il se sentit saisir par le bras. Une toute jeune femme, gracieuse et menue, l'implorait du regard.

» Sur le moment, Georget s'étonna bien un peu de rencontrer une créature à l'aspect aussi candide et frais dans un milieu malgré tout assez mélangé. Mais, ravi de la rencontre imprévue et des suites heureuses qu'elle pouvait comporter, il prit Mariette — ainsi s'appelait la jeune fille — sous sa protection...

— Mais la boxe, grand-père ?
— Nous y arrivons.

» Quelques heures après, Georget et Mariette se retrouvèrent à la Foire du Trône... Ils avaient déjà causé pas mal de ravages dans les loteries environnantes, lorsque le flot des badauds les porta jusqu'à un établissement forain où un boxeur tout gras et rose, et pesant dans les 120 kilos, s'égosillait à rechercher dans l'assistance qui l'écoutait des amateurs désireux de combattre à l'intérieur de son établissement.

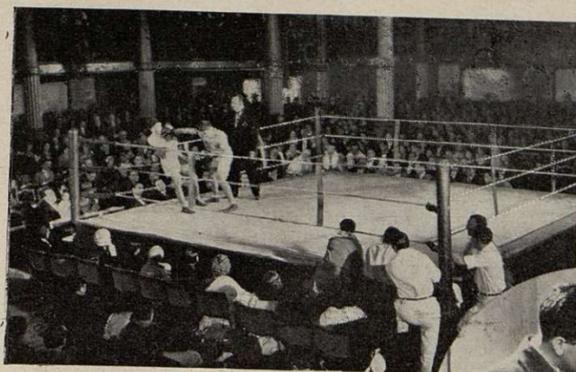
» Georget n'arriva jamais à démêler les raisons qui le poussèrent à réclamer un gant, au grand effroi de sa compagne.

» Ce qui suivit se déroula avec une précipitation de cauchemar. Moins d'une heure après, Georget sortait de la baraque couvert d'applaudissements : il venait de tomber « pour le compte », avec une facilité extraordinaire, le professionnel qui lui avait été opposé !

» Tout cela, je devais l'apprendre par la suite. Trois jours plus tard, en effet, Georget m'était présenté par Charly, mon professeur de boxe, qui n'était autre que l'adversaire malheureux de notre petit prodige.

» Je dis prodige, car, grâce à mon flair qui ne me trompe jamais, j'avais tout de suite vu de quoi était capable celui qui devait devenir un jour champion du monde.

» Je vous ferai grâce, mes enfants, du sévère entraînement auquel, m'étant intéressé à Georget, je le soumis ; et comment, grâce à moi...



enfin à Charly et à moi, notre poulain acquiesça progressivement cette forme splendide qui devait le mener au championnat de France ! Pour commencer.

» Ah ! mes enfants, vous ne pouvez vous imaginer quelle fut ma vie à cette époque ! Et songez aussi à la gloire qui rejaillissait sur notre famille !

— Mais... et Georget ?

— Oui, c'est entendu : Georget, c'était le champion.

» Mais c'était moi qui recevais les journalistes, souriais aux photographes, serrais les mains des personnalités officielles !...

— !!!!!

— C'est alors que Charly committit une faute grave. A la suite de l'heureuse issue du championnat de France, il autorisa Georget à prendre trois semaines de vacances. J'avais bien remarqué que la comtesse Yvonne de Larchange (un bien drôle de nom et qui ne lui allait guère) était fort empressée auprès de notre poulain. Mais je n'y prêtai pas davantage attention : c'était une femme du monde, n'est-ce pas ?

» Justement, me disait Charly ; que je devais regretter par la suite de n'avoir pas écouté davantage. Bref, Georget revint reprendre son entraînement en vue du championnat d'Europe avec un retard considérable. Et complètement fourbu, anéanti, claqué quoi !

— Mais... pourquoi était-il fatigué, grand-père ? Il avait trop marché et la comtesse n'avait pas de voiture ?

— Oui... oui, ce devait être cela, rétorqua le baron, soudain pris au dépourvu.

Puis il enchaîna :

— Les premiers ennuis arrivèrent. Charly et moi sentions que pour Georget « ça n'était plus ça ».

» A tout moment des discussions éclataient entre nous trois, et Georget, qui n'avait plus Mariette pour remonter la pente, subissait de plus en plus la néfaste influence de la comtesse.

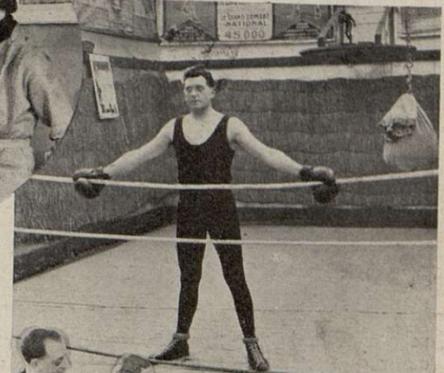
» La rupture, désormais inévitable, se produisit. Et nous apprîmes, à quelque temps de là, que Georget avait pris un nouveau manager, un certain Rackson, bien connu dans les milieux de la boxe pour ses combinaisons louches.

» Charly n'y tint plus. Il alla trouver le bonhomme et lui administra une correction dont il devait garder longtemps un souvenir cuisant.

» Mais cela ne ramenait pas notre poulain, et le championnat d'Europe approchait. Charly se lamentait et n'avait plus grand espoir, lorsqu'un jour, n'en croyant pas ses yeux, il vit revenir à lui un Georget tout penaud, qui avait enfin compris, mais un peu tard, combien grands étaient ses torts.

» Sans autre explication qu'une accolade où Charly, — et moi aussi, je l'avoue, — y allâmes de notre larme, on reprit l'entraînement là où Georget l'avait laissé.

» Les premiers jours, ce fut un désastre. Et puis Georget mit tant de cœur à faire oublier sa conduite passée, il apporta tant d'ardeur à son entraînement que peu à peu sa forme s'améliora et que, par instants, on pouvait tout de même retrouver le boxeur fameux, la superbe machine humaine précise et prompt que nous avions connue.





» Enfin vint le grand jour tant désiré et redouté tout à la fois.

» L'orage avait fui.

Nous avions plus que jamais confiance en notre poulain et, pourtant, lorsque Georget

monta sur le ring, ce ne fut pas sans un petit serrement de cœur que nous nous interrogeâmes du regard, Charly et moi : « Vaincrait-il ? »

» Nous n'avions vu que trop juste ! De nos espoirs, de notre confiance, il ne devait rien rester quelques heures après. Pour la première fois, Georget connut la défaite.

» Mais il est écrit quelque part qu'il est des défaites plus honorables que des victoires. C'est vrai.

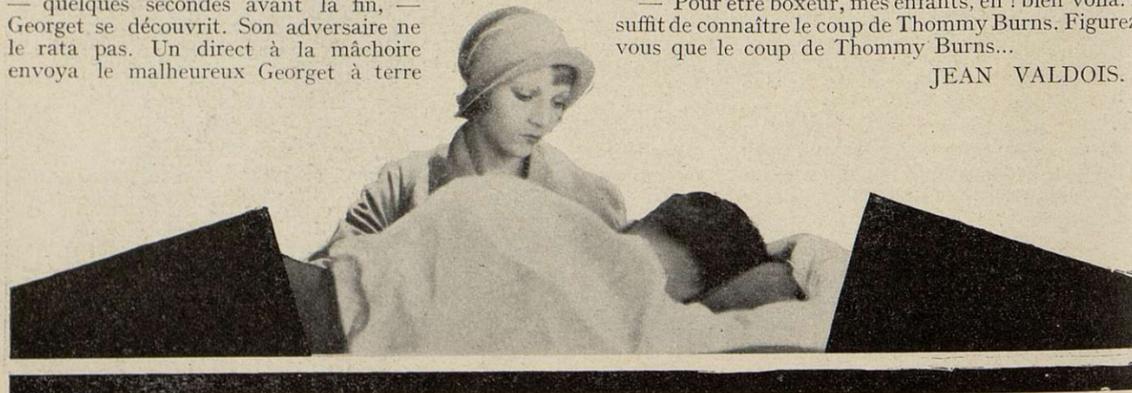
» Georget fit le plus beau combat de toute sa carrière. Il fut un brave petit gars admirable de ténacité et de courage.

» Aveuglé par le sang, ne tenant debout que par un effort de volonté véritablement surhumain, il devait tenir tête à un adversaire impitoyable presque jusqu'à l'ultime minute du combat.

» Vingt fois Charly le supplia d'abandonner. Vingt fois Georget, farouchement, avait répondu « non » du regard : il voulait aller jusqu'au bout ; il éviterait le knock-out.

» Un moment, nous le crûmes sauvé. Bien mieux, il avait repris l'avantage et, ayant acculé son adversaire dans un coin du ring, lui martelait la poitrine.

» Puis le combat changea de face. Au quinzième round, — quelques secondes avant la fin, — Georget se découvrit. Son adversaire ne le rata pas. Un direct à la mâchoire envoya le malheureux Georget à terre



« pour le compte ».

Et, tandis que le vainqueur était porté en triomphe,

que dix mille rumeurs sorties de dix mille poitrines l'acclamaient, les soigneurs

et Charly, pleurant de rage, emportèrent le pauvre corps inanimé et sanglant de Georget dans sa loge...

— Eh ! grand-père, c'est « ça » que tu appelles des soirs glorieux ?

— Bah ! mon petit, le sport comme la vie, encore plus qu'elle, a de ces hauts et de ces bas. Un jour, on plane au faite d'une gloire qu'on croit inaccessible, et le lendemain on rentre dans le rang d'où on était sorti...

» Mais ne croyez pas, mes enfants, que là s'arrête la carrière de Georget.

» Il nous a donné depuis, à Charly et à moi, plus d'une consolation. Sa défaite, qui fut unique, lui servit de leçon. Il est vrai que sa petite compagne Mariette, rencontrée sur l'asphalte luisant un soir de rafle, était revenue le soutenir de tout son amour...

Le baron, qui était assis devant la cheminée, se tut. Il regarda fixement le feu dont les flammes dansantes projetaient son ombre agrandie, étirée, sur le mur.

Ce furent les deux bambins qui, au bout d'un instant, avec ensemble, le tirèrent de la méditation où l'avait plongé son récit :

— Dis, grand-papa, comment est-ce qu'on fait pour être boxeur ?

— Pour être boxeur, mes enfants, eh ! bien voilà. Il suffit de connaître le coup de Tommy Burns. Figurez-vous que le coup de Tommy Burns...

JEAN VALDOIS.

DISTRACTIONS DE FACTEURS



simplement des figurants jouant ce rôle et attendant leur tour d'entrer en scène.

Mais, admirablement grimés, vêtus de bourgerons rapiécés ou de « combinaisons » maculées, très nature enfin, ils donnaient admirablement le change et faisaient mentir le proverbe qui dit que « l'habit ne fait pas le moine ».

Pour l'instant, l'opérateur Toporkoff réglait divers éclairages, pendant que deux assistants opérateurs « faisaient » le champ sur les conseils de Bertin et Maté.

Le premier, que nos lecteurs connaissent d'abord par les films qu'il réalisa et aussi par ses articles parus dans *Ciné-Magazine*, est très heureux et ne tarit pas d'éloges sur Boucot, qui, dit-il, est la joie du film.

Quant au second, — qui fut le cameraman de *La Passion de Jeanne d'Arc*, — comme je le questionnais pour savoir s'il avait définitivement abandonné l'appareil de prises de vues pour le mégaphone, il me répondit par l'affirmative.

Mais une question me brûle les lèvres : et Dreyer ? Et *L'Étrange Aventure de David Gray* ? Maté satisfait ma curiosité. Hélas ! c'est pour m'apprendre que le réalisateur danois retournera travailler dans son pays d'origine dès que la sonorisation de *David Gray*, actuellement en cours à Berlin, sera terminée.

Mais, les éclairages définitivement réglés, on va tourner. Les faux machinistes

PLUSIEURS théâtres de la capitale ayant, cette saison, montré sur leurs planches un studio de prises de vues, Jean Bertin et Rudolphe Maté ont probablement voulu leur rendre, leur politesse et ont fait édifier une salle de théâtre dans un des studios de la rue Francœur pour leur film *P. T. T.*

Celui-ci détient déjà un record : celui du titre court, battu il est vrai sur le terrain international par Fritz Lang avec « *M* ».

Mais ne nous embrouillons pas avec toutes ces lettres ; laissons plutôt ce soin à Boucot, qui dans *P. T. T.*, et cela se devine, est facteur.

Un drôle de facteur à ce que j'ai pu comprendre ; il cumule les fonctions, organise des divertissements chorégraphiques avec ses collègues, rythme les bruits des composteurs, du télégraphe et du téléphone sur un air entraînant de Moretti.

Étonnez-vous après cela qu'une lettre destinée à Marseille passe par Lille avant de parvenir au terme de son voyage !

Boucot, dans *P. T. T.*, est également la mascotte d'un théâtre. Jadis, pour tenir cet emploi vénéré, — du moins une opérette célèbre nous le dit à mots couverts, — il fallait répondre à une condition primordiale... que le célèbre comique, — qu'il me pardonne ! — ne me semble pas apte à remplir. Il est vrai qu'aujourd'hui, avec l'affranchissement non des lettres, mais des mœurs, on a changé tout cela !

Lorsque j'arrivai sur le plateau, je me heurtai à une foule nombreuse de machinistes. « Tiens, pensai-je, on a augmenté considérablement le nombre de ces obscurs et dévoués artisans du film. Peut-être veut-on mettre les bouchées doubles. »

Or, ceux que j'avais pris pour des machinistes étaient tout



se séparent des vrais, raffent scies et marteaux et vont se placer sur le plateau, qui est aussi la scène d'un théâtre.

On répète assez hâtivement. Il n'y a que deux ou trois répliques à échanger, et pas une minute n'est à perdre.

Enfin l'on tourne.

Las! Il faut tout interrompre. Un des faux machinistes — une tête dure à ce qu'il paraît, ancien Bat' d'Aff' présentement « vrai de vrai » et tatoué des pieds à la tête, a prononcé un banal « pas un chat dans ce théâtre » avec la solennité d'Albert Lambert entrant en scène à la Comédie-Française.

Voilà : il a distribué des billets de faveur à tous ses collègues des postes. Dans un quart d'heure, le théâtre sera plein. Qu'importe que demain matin les lettres ne soient pas distribuées à l'heure! Ce soir, une brave corporation sera toute à la joie d'applaudir la jolie Josyane, qui, en atours 1880, — cette époque est décidément une spécialité de la maison Osso, — flirte outrageusement dans un coin avec l'élégant Berval... sous l'œil de la camera complice. Car — qu'alliez-vous croire? — ce flirt fait partie de son rôle, comme de remplacer au pied levé l'irascible et autoritaire vedette de music-hall incarnée par Alice Roberte.



Boucot, facteur et administrateur de théâtre, présente Josyane, aspirante-vedette, et Berval, chanteur mondain, au public de son établissement.

On le ramène à plus de raison, — le machiniste, pas Albert Lambert, — et on recommence. Cette fois le « pas un chat... » est débité avec un accent des faubourgs qui ne trompe pas.

On enchaîne, et Boucot fait son entrée en se dandinant sur la pointe des pieds pour paraître plus grand. Les machinistes, — les vrais comme les faux, — ont peine à retenir leurs rires, mais se contiennent après avoir jeté un coup d'œil à la dérobade dans la direction du micro.

Toujours aussi suffisant, Boucot s'avance majestueusement. Mais un clou malencontreux, qui se trouve sous ses pieds, manque de le faire trébucher. Ne croyez pas cependant que, pour une telle futilité, il va perdre sa superbe. Ce serait mal connaître le facteur des P. T. T., roi dans sa partie, et qui a, de plus, une trop bonne nouvelle à annoncer à ses camarades.

Avec un minimum de gestes, sans écarts de paroles, mais aussi sans perdre un seul des gestes de leurs interprètes, Bertin et Maté dirigent les uns et les autres avec conviction. On répète trois ou quatre fois maintenant, car rien ne doit être laissé au hasard.

Le temps n'est plus où la réalisation d'un film dénotait un pittoresque laisser-aller. Le film parlant demande, au premier chef, de la précision.

Nous pouvons faire confiance à Jean Bertin, qui n'a pas hésité à partir pour Hollywood étudier sur place les méthodes américaines, et aussi au cameraman de *La Passion de Jeanne d'Arc*, qui a buriné avec tant de force les étonnants personnages moyenâgeux dont nous subissons encore aujourd'hui l'obsession lancinante.

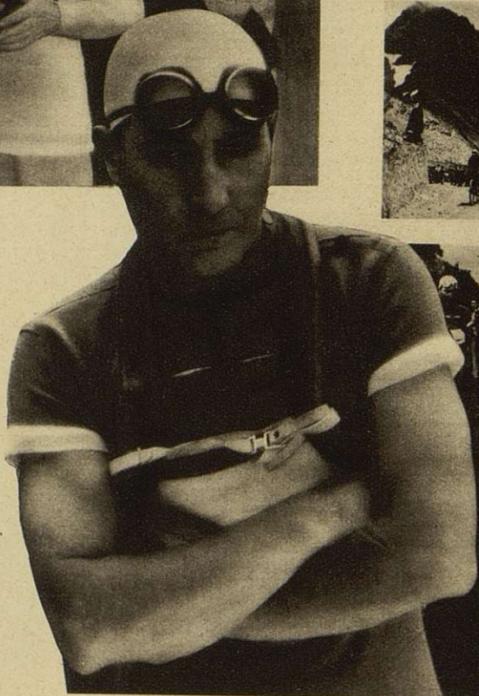
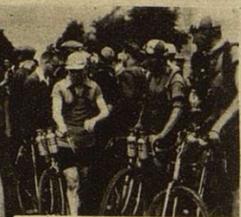
Tous deux connaissent leur métier.

JEAN DE MIRBEL.



Un magnifique portrait de LILIAN HARVEY, la charmante vedette franco-allemande que nous verrons incessamment dans de nouvelles productions.

HARDI LES GARS



GAUMONT-FRANCO-FILM-AUBERT

présentera prochainement

GEORGES BISCOT

dans

HARDI LES GARS !

Scénario de Gaston BÉNAC

Mise en scène de Maurice CHAMPREUX

Chansons de CHANTRIER

avec

DIANA, MONA GOYA, KERNY,

PAUL MENANT,

JEANNE CHEIREL

(Production G. F. F. A.)



Le légionnaire mélancolique de CŒURS BRULÉS : GARY COOPER, actuellement de passage à Paris et dont on a annoncé dernièrement le mariage avec la vibrante star mexicaine LUPE VELEZ.

SOUS LE CIEL DES TROPIQUES



La talentueuse **LUPE VELEZ**, entourée de ses partenaires Jean Hersholt et John Holland, anime cette merveilleuse production qui se déroule dans le cadre féerique des mers exotiques, et qui passe actuellement avec un gros succès en exclusivité à l'Aubert-Palace.

(Production « Les Artistes Associés », S. A.)



Qui reconnaîtrait le Kid en haillons de jadis, devenu aujourd'hui Mr **JACKIE COOGAN**, beau jeune homme suprêmement élégant.



Ne souhaiteriez-vous pas passer vos vacances sur une plage ensoleillée avec une joyeuse ondine comme **ROBERTA GALE**...



...à moins, toutefois, que vous ne marquez une préférence pour la compagnie de **JOAN MARSH**, dont le sourire est pour le moins aussi engageant ?



JEANETTE MAC DONALD, actuellement de passage à Paris et qui débutera le 4 septembre sur la scène d'un grand music-hall parisien.

LA MODE FÉMININE

MALGRÉ la pluie qui vient parfois assombrir le ciel d'été, ceux et celles qui ont quitté Paris ne songent pas à y revenir. L'Exposition coloniale, qui attire provinciaux et étrangers, n'est pas suffisante, malgré son charme captivant, pour retenir les citadins assoiffés de vraie nature et de décors autres que ceux de carton-pâte, de stuck et de ciment armé. Les vacances sont faites pour s'évader, non pas par le rêve, mais dans la réalité, loin des soucis quotidiens et du cadre qui les entoure. Il est permis, pendant ces mois, d'avoir mille pensées frivoles, qui ne doivent cependant pas manquer de gravité, si nous en jugeons par l'air préoccupé des jolies Parisiennes qui se préparent dignement à émigrer sur les bords de l'Océan, de la Manche ou de la Méditerranée, à moins que ce ne soit au pied d'un glacier, pour dorser leur épiderme délicat, profitant largement de la générosité du soleil et voulant goûter avec volupté la « douceur de vivre ». Douceur, en l'occurrence, ne veut pas dire repos, farniente et nonchalance. Mais, tout au contraire, promenades, exercices, sport, danse, agitation de toute nature, sans oublier l'incomparable joie de grimper une demi-douzaine de fois par jour l'escalier qui relie la terre ferme à la chambre que le sort nous alloua, pour apprécier le charme — (il paraît qu'il y en a un... bien caché sans doute — je ne l'ai pas encore découvert... il est vrai que je suis une profane!) — à changer de toilette cinq ou six fois en vingt-quatre heures. C'est beaucoup, me direz-vous... C'est aussi mon avis, et, pour moi, ces vacances ne seraient guère des vacances... Mais, heureusement pour les couturiers, toutes les femmes ne raisonnent pas ainsi. Il faut d'ailleurs avouer, pour expliquer cette ardeur à imiter « Frégoli », que la tentation est grande devant toutes les merveilles de grâce, de simplicité ou de recherche que nous offre le Malin, pardon! le Couturier. Comment résister? Saint Antoine lui-même aurait succombé... Que voulez-vous que fasse alors une faible femme?... Elle commence bien par lutter... mais cependant cette robe de footing est indispensable... Pour le tennis la jupe blanche s'impose... On ne peut décemment faire de yachting sans cet adorable costume de marin... L'heure du thé nécessite une toilette plus habillée... Le casino exige une robe fleurie, et il est vraisemblablement impossible de s'embarquer sans un tailleur de sport... un manteau de voyage... un costume de bain de mer ou de soleil... pyjamas de plage... deux ou trois robes de soirée... Et voilà tout juste l'indispensable. Comment s'étonner après qu'il faille tant de



Feutre rouge, croqué sur l'oreille; fantaisie de plume rouge et noire.



Robe d'après-midi en marocain blanc; petite veste en marocain émeraude.

malles et tant de changements... sans compter chaussures, dessous, sacs, ombrelles, colifichets, et j'en passe. Aussi la pécheresse, devant de tels dangers, est pardonnée d'avance. Et puis les robes sont faites pour être portées... Qui oserait affirmer le contraire?... Et tout est bien ainsi, puisque tout le monde est content.

Et maintenant, si nous abordons le chapitre des chapeaux... Celui-là est inépuisable. La rapidité des créations est vertigineuse. A peine un modèle paraît-il qu'il est détrôné par un autre.

Cependant, pour ce début de saison, « ils » arrivent les premiers... de dix longueurs ils ont gagné les autres, et cela sans coup férir. Timidement on en vit un, puis deux, puis dix... et maintenant ils inondent Paris, sans parler de la banlieue et peut-être de la province.

Qui « ils »? me direz-vous. Mais les petits chapeaux « Vie parisienne », les bibis adorables qui abritèrent le sourire de la plus jolie des impératrices et, un peu plus tard, les charmes de nos grand'mères.

Ils nous faisaient rire. Nous nous en moquions, et maintenant ce sont eux qui se moquent de nous.

Drôles... ils le sont « les chapeaux marrants »... comme les baptisa un de mes confrères... Ils donnent bien l'impression d'un caprice... et tel caprice, je ne crois pas qu'ils vivent longtemps. Aussi profitons vite de leur grâce désuète, que notre fantaisie a su rajeunir d'un coup de pouce.

MARTHE RICHARDOT.

PHONOMAGAZINE

MARGUERITE MORENO ayant retrouvé, grâce au film parlé, une occasion nouvelle d'exercer son très remarquable talent de diction, a, du même coup, repris au théâtre, dans un emploi d'ailleurs fort différent de celui qu'elle y occupait naguère, une place de premier plan. Les hasards du succès l'ont vouée désormais au rôle des femmes réellement chenuës, apparemment blondes, et toujours folles de leur corps. L'amoureuse Lydie a fait place à une Lampito sur le retour et qui ne veut pas dételé. La châtelaine d'*Un Trou dans le mur*, la comtesse du *Sexe faible* ont emporté la décision et fixé l'avatar.

Ne nous étonnons donc point si la principale intéressée de l'aventure feint d'entrer dans le jeu avec complaisance et accentue volontiers le rythme en faisant devant le microphone, à l'usage des discophiles, une *Conférence sur le gigolo* (O.).

Sans me permettre de discuter une opinion sois-disant si autorisée, je m'étonne de voir, dès le début de la leçon, le « sujet » classé parmi les espèces marines. Une telle nomenclature apparaît bien péjorative. Il fut un temps, pas très éloigné, où nul reflet glauque ne verdissait l'échine du gigolo. Il passait pour un mammifère bimané peu enclin à couvrir d'or sa femelle, décidé à lui laisser le soin d'acquitter certains menus frais, mais non point à être rémunéré personnellement par surcroît.

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses ! Évolution des espèces, voilà bien de tes coups.

Marguerite Moreno n'affecte pas un moindre scepticisme au cours de sa *Causerie sur l'amour* (O.), dans laquelle le carnet de chèque et le revolver occupent une place importante. Toutefois, quitte à paraître dupe, elle termine sur une note optimiste, presque confiante dans la tendresse cardiaque de quelques êtres exceptionnels.

Avant de paraître à l'écran et de graver sur la pellicule la trace légère de sa voix discrète, Noël-Noël confie à la cire deux de ses chansons de mœurs, dont la qualité, plus universelle que particulière, dénonce les travers profondément humains à travers les tics de l'époque. *L'Album de famille* (O.) et *Mariage mondain* (O.) appartiennent à la meilleure veine de cet observateur clairvoyant, dont l'enregistrement rend le fausset plus pâle que nature et impose au tympan une accommodation spéciale.

Les « journaux » et autres « actualités » n'ont guère eu jusqu'ici le privilège d'influencer comme les films romanesques, mêlés de musique, l'édition phonographique. Le jazz de Ray Ventura et ses collégiens, qui figura dans ces programmes d'une semaine, connaît un honneur plus durable. Le disque conserve l'écho du délicieux arrangement consacré par Paul Mirraki à telles *Chansons de France* (O.),

qui fait bénéficier ces vénérables mélodies populaires d'une enluminure propre à leur donner un aspect chatoyant, une grâce ignorée, toutes sortes de vertus neuves et souriantes, d'un effet irrésistible.

Par une intention analogue, mais dans le goût américain, Jack Hylton (Gr.) a groupé un certain nombre de refrains chantés en français. *Au clair de la Lune* et *Le Furet du bois joli* sont ici remplacés par *Frou-Frou*, *La Petite Tonkinoise*, *Je sais que vous êtes jolie* et *La Valse bleue*. Chansons de Mayol et de Fragon, valse lente contemporaine de l'Exposition universelle. Le début du siècle transposé à la mode de 1931 avec un humour de bon aloi et l'invention la plus spirituelle.

Si vous aimez les rythmes francs et un style vocal direct exempt de figinage, net comme le métal, procurez-vous *Nos Marins* (C.), chanté par Malloire et extrait de *La Femme et le Rossignol*. C'est une marche sans détours, qui va allègrement du début à la fin, célébrant des joies sans arrière-pensée et qui ne cherche rien tant que de paraître entraînant.

Quelque peu plus savant apparaît le paso-doble *Manuela del Rio* (Gr.), souvenir d'*Un Soir de rafle*.

Les castagnettes donnent à l'orchestre de José M. Lucchesi sa pulsation frénétique et scandent activement les pas nerveux des danseurs.

Saluons l'entrée officielle du compositeur Édouard L'Enfant dans les musiciens de l'écran. Que de fois, avant l'avènement des talkies, ses ouvrages n'avaient-ils pas été inscrits au répertoire des orchestres de cinéma. Le blues des mannequins d'*Évolution* a bercé nombre d'amoureux au bord des flots supposés d'azur avant que le boston *Tu ris et je pleure* (P.) ajoute des précisions et une signature publiée à tant d'aveux muets, dans le film *Romance à l'inconnue*.

En attendant que la censure veuille bien ne plus réserver ses rigueurs à *L'Opéra de quat' sous*, Damia fait passer entre les branches mal ajustées des ciseaux d'Anastasia *La Complainte de Mackie* (C.). Le fragment en vaut la peine. La musique de Kurt Weil tire de l'artifice du *crescendo* un parti qui, pour être moins ample que dans *Mazeppa*, que dans *Pacific 231*, ne laisse pas d'être impressionnant, et Damia s'entend à lui garder ce caractère.

On retrouve ses dons si personnels et sa façon typique de mêler l'amère ironie aux scènes de la tragédie populaire dans *Ce n'est pas toujours drôle* qui fixe un passage d'*Un soir de rafle* plus saillant que : *Quand une femme m'a tapé dans l'œil* (C.) et moins rabâché que *Si l'on ne s'était pas connu* (C.), pages dont Adrien Lamy donne une solide traduction.

MAURICE BEX.

UN ANGE DES TÉNÈBRES AU CIEL DU CINÉMA

MARLÈNE DIETRICH

LOLA-LOLA ! La chanteuse-séductrice du cabaret bruyant et mal famé qui a nom *L'Ange Bleu*. La femme-instinct dont les pouvoirs plastiques généreux et provocants se rendirent coupables de maints ravages et d'autant de déses-

poirs en la personne de soupirants d'occasion avant de s'attaquer, cynique, à l'honorable professeur Rath, célibataire à toute épreuve... hormis les attraits maléfiques de Lola.

Elle est belle, très belle, un visage d'ange, vous dis-je, au service d'une âme que la pellicule perverse et M. Joseph Von Sternberg ont placée, en toute connaissance de cause, sous l'autorité impie de Satan, avant que de lui permettre de prodiguer sur le monde des écrans ses dangereuses séductions. (Cette âme possède bien des ailes, mais elles sont aussi sombres que les nuées qui violent le ciel par un temps d'orage...)

Comme tous les mortels amoureux de cinéma, vous vous êtes égarés à *L'Ange Bleu*. Passivement ou avec de louables ressauts de vertu, à moins que vous ne l'ayez systématiquement « haïe », — et ce serait en cette hypothèse une preuve flagrante de la perfection de son personnage, — vous avez subi la troublante Lola par la volonté de Marlène.

Marlène... Elle a des yeux d'un bleu de

Qui croirait que Marlène Dietrich, pécheresse au regard provocant dans « Dishonored », est à la ville cette bonne mère de famille fort intéressée par les jouets de ses enfants ?



ciel merveilleux. Ainsi nous le confie la couverture étincelante d'un magazine américain. La douceur de ce regard nous confond en revoyant par la pensée la Lola ange déchu agissant. (Convenez d'ailleurs qu'un tel contraste et une semblable association sont bien la pire chose qui puisse exister.) Par le même précédent confident, je vous dirai que les ondes dorées de sa chevelure sont si despotiquement chaudes qu'elles en prennent des reflets fauves que beaucoup trouveraient inquiétants. C'est un casque naturel que ne désavouerait pas une Erinnye déchaînée ou une Walkyrie bondissant, échevelée, dans un lied de Wagner.

Le nez est un nez fin fort séducteur, dont au temps héroïque du Cinéma gesticulant nous aurions vu les ailes délicates s'agiter en mouvements précipités au moins une bonne douzaine de fois à chacune des victoires... et des faiblesses de la redoutable jeune personne. Aujourd'hui, ces ailes perverses frémissent seulement, et cela suffit grandement pour notre moderne compréhension, avancée et rapide comme l'époque.

Dans le visage de Marlène, que l'on a qualifié de « charnel », sans nulle attention à certain dicton indulgent qui assure que jeunesse doit se passer... il règne, en puissances attractives, les lèvres. Si nous en croyons ce démoniaque *Ange Bleu*, dont la mondiale réputation fait certainement verser plus d'un pleur à la vertu, elles sont extrêmement « à craindre »... Un seul de leurs demi-sourires angéliques cache parfois une bouche à désespérer les âmes déli-

cates et un abîme riche de toutes sortes d'embûches. Un sourire complet est la perte totale de l'adversaire. Et, lorsque ces lèvres s'offrent, nous pensons qu'il est louable aux parents d'ordonner à leur innocente progéniture un impératif et prompt départ de la salle que la malignité hante, le rideau d'un écran ne se pouvant, hélas ! tirer pour une seule partie des spectateurs, et Marlène n'étant réellement pas en sa personnalité sur la toile une femme à l'avantage moral du sexe...

Il est aussi dans cette physionomie ange-démon un front dégagé et volontaire, mais le front d'une fatalité est un siège bien compliqué que nous n'essaierons pas de prendre d'assaut..

La voix de Marlène ? Par l'organe de Lola, elle n'est pas précisément celle d'une pure enfant : verbe impétueux et nullement embarrassé dans le choix de ses expressions, auprès de quoi toutes les raisons « raisonnables » se briseraient sûrement. Dans l'ombre de la toile, cette voix a chanté. Bouleversant micro, écran et dûment responsable



La belle espionne de « Dishonored » ne vous ferait-elle pas commettre les pires folies... si vous en aviez l'occasion ?

d'avoir probablement fait battre la campagne à plus d'un admirateur, elle a lancé une plainte, aveu dont certain refrain possédait tous les pouvoirs d'un leitmotiv aussi lancinant que troublant :

*Ich bin, von Kopf bis Fuss
Auf Liebe eingestellt...
(Je suis, de la tête aux pieds,
Faite pour l'amour.)*

Ceci approche un point extrêmement délicat

pour lequel on a brisé loyalement des joutes nombreuses et également convaincues : la puissance *sex-appeal* de Marlène. Certains l'ont chantée sur le mode lyrique, d'autres l'ont niée totalement. Les avis étant partagés, nous croyons plus courtois de laisser subsister un point d'interrogation que chacun résoudra *ad libitum*, d'autant que nos sympathiques lecteurs seront bien mieux autorisés pour « juger » que nous-même...

Pour réconcilier, en terminant, les vertueux avec la Marlène pécheresse, nous leur communiquerons quelques précisions véridiques et réconfortantes. Cet ange des ténèbres, qui transforma à l'écran le

puissant Jannings en rien moins que le plus obéissant et le plus passif des petits t o u t o u s fidèles pour le tromper ensuite à la manière de... tout ce que vous voudrez, cet ange du diable est capté dans son existence, en dehors de l'infâme pellicule, bien sagement et paisiblement près de son mari (vous ne le répétez pas ?... car, pour leurs « tyranniques » admirateurs, les grandes et infortunées

vedettes ne doivent pas avoir de mari...).

Et les lèvres dangereuses s'épanouissent en un tendre sourire de maman heureuse quand celle qui fut une poupée perfide entourée de ses bras une petite fille blonde, la sienne — cinq ans et des « boucles », je vous prie !...

Cinéma ! Cinéma ! De combien de vices fictifs l'on se rend coupable pour toi !...

ODETTE BARDOU.

LE RÊVE



Angélique.....	SIMONE GENEVOIS.
Félicien.....	JAQUE CATELAIN.
M ^{re} de Hauteceur.....	LE BARGY.
Hubertine.....	GERMAINE DERMOZ.
Hubert.....	PAUL AMIOT.

Réalisation de JACQUES DE BARONCELLI.

D'après le roman d'ÉMILE ZOLA.

JAMAIS, de mémoire d'homme, on avait vu un hiver aussi rigoureux à Beaumont-l'Église. Depuis huit jours, la neige en épais flocons tombait sans arrêt, ensevelissant la petite ville sous un manteau ouaté.

Ce matin-là, qui était le jour de Noël, les habitants dormaient encore emparessés par les fêtes familiales de la veille, dont ils n'avaient pas l'habitude, et l'aube, rendue plus vive par la blancheur immaculée de la neige, blêmissait déjà les dentelles de pierre de la cathédrale, lorsqu'une fillette, vêtue de haillons et qui tentait maladroitement de se protéger contre les rigueurs du froid, s'affaissa sans connaissance devant le porche.

Les heures coulèrent... Puis, face à la cathédrale, une fenêtre s'ouvrit chez les Hubert, chasubliers de l'évêché. Une jeune femme pleine de santé et de jeunesse, et dont le regard très doux mettait immédiatement en confiance, la





première, vit la petite masse sombre à demi enfouie sous la neige.

Le temps d'appeler son mari, et déjà tous deux étaient auprès de l'enfant, que l'homme prit dans ses bras robustes et porta près de la vaste cheminée au manteau de brique.

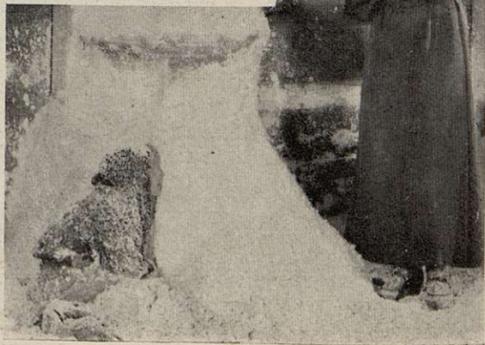
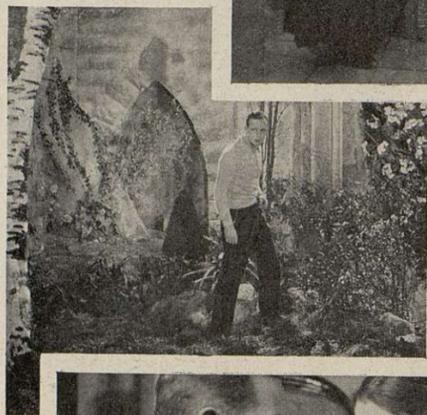
Quoique réconfortée par une tasse de café au lait bien chaud, la petite ne consentit pas tout d'abord à répondre aux questions qui lui furent posées. Elle regardait ses sauveteurs d'un air furtif et craintif, comme si elle les redoutait.

Enfin elle s'enhardit, et Hubert et sa femme, aidés par le livret trouvé sur l'enfant, finirent par apprendre que celle-ci, orpheline, avait été confiée par un inconnu à une nourrice de Nevers, ensuite à un couple de fleuristes établis à Paris, lesquels devaient venir par la suite s'installer à Beaumont.

C'était un couple d'ivrognes auprès desquels la petite Angélique souffrait le martyre, et c'était pour échapper à ces durs traitements qu'elle s'était enfuie brusquement la nuit de Noël, profitant d'une absence de ses bourreaux... A l'énoncé de cette pitoyable histoire, les Hubert se regardèrent. Une même pensée leur vint. L'un et l'autre se désolaient de leur union stérile. Tout dernièrement encore, ils avaient caressé le projet de prendre une apprentie à demeure qui apporterait avec elle un peu de gaieté dans leur maison vide.

N'était-ce pas Dieu qui, aujourd'hui, répondant à leurs vœux, leur envoyait l'enfant martyre ?

...Les formalités pour l'adoption de la petite orpheline furent vite accomplies. Les Hubert étaient connus pour être un ménage sérieux et honnête, et chacun se réjouit d'un événement pour lequel ces braves gens ne ca-



chaient pas la vive joie qu'il leur causait.

* * *

Et les années passèrent...

La petite souillon de jadis était devenue une grande et belle jeune fille au pur profil de madone, au regard limpide et clair.

Ses mauvais penchants du début, ses sautes brusques d'humeur avaient peu à peu fait place à une nature mystique et rêveuse. Trop mystique et rêveuse même, ce qui n'était pas sans inquiéter sérieusement

ses parents adoptifs, lesquels lui avaient inculqué leur beau métier de brodeurs.

C'est ainsi, par exemple, qu'Angélique avait appris avec une véritable exaltation, et sans qu'on ait pu s'en expliquer les raisons, que M^{sr} de Hauteceur, évêque de Beaumont, était le descendant des anciens seigneurs du château dont elle avait visité les ruines, et qu'une légende s'attachait à la devise des Hauteceur : « Si Dieu veut, je veux », enfin que celle-ci avait produit de nom-



breux miracles. Son rêve mystique devait se colorer peu après d'ambition profane.

L'évêque de Beaumont possédait un fils, qu'il avait eu avant d'entrer dans les Ordres, et c'était aujourd'hui un beau jeune homme qu'on disait cinquante fois millionnaire.

Toujours lorsque les Hubert en parlaient à la veillée à quelques voisins, Angélique présente ne disait rien, mais son cœur battait à coups plus précipités, tandis qu'une subite rougeur lui montait au visage.

Or, un jour qu'elle faisait la lessive dans l'ensolleillé Clos-Marie, ses regards se croisèrent avec ceux d'un jeune peintre verrier en train de réparer les vitraux de la cathédrale.

Les jeunes gens aussitôt avaient sympathisé. Ils s'étaient dit leurs prénoms, leurs goûts. Le bel artisan cependant avait tu son nom de famille. Angélique ne connaissait de lui que son prénom : Félicien, si doux à prononcer lorsqu'elle se surprenait parfois à le faire.

Au fil des jours, ils se revirent, et un soir de mai, au pied de la masse noire de la cathédrale, le garçon très simplement parla d'amour.

Quoique ayant devi-



né le tendre sentiment qui mûrissait dans le cœur de Félicien, l'innocente Angélique fut confondue d'étonnement et surtout de crainte. Elle s'enfuit et alla se confier à sainte Agnès, bouleversée à l'idée qu'elle avait pu pécher avec le jeune homme.

Vint la procession annuelle de Beaumont, au cours de laquelle la petite brodeuse devait apprendre que Félicien n'était autre que le fils de M^{sr} de Hauteceur.

Elle exulta tout d'abord de voir que son amour s'accordait si bien avec son rêve et, la tentation étant la plus forte, revit Félicien. A vrai dire, ce ne fut pas difficile, car celui-ci, sans lui adresser la parole, la suivait comme son ombre.

A chacun de leurs rendez-vous, les deux amoureux, aussi ingénus l'un que l'autre, se promettaient le mariage, sans se rendre compte des obstacles qui séparaient la pauvre orpheline du riche gentilhomme.

Hélas ! leur bonheur fut de courte durée. Hubertine, aux premiers aveux que lui fit sa fille adoptive, s'employa à la désillusionner. Et, quand Félicien, avec crainte, osa parler à son père de son tendre projet, ce fut pour s'entendre dire que M^{sr} de Hauteceur avait donné pour lui sa parole à une demoiselle de Voincourt.

Courageusement, Angélique promit alors de ne plus revoir son prince charmant. Mais, comme elle se trouvait un jour en prière à la cathédrale, elle aperçut l'évêque à ses dévotions. Elle vint vers lui, se fit connaître. Malgré ses larmes et ses supplications, le prêtre, esclave de la parole donnée, demeura inflexible. Félicien épouserait celle qui lui avait été promise.

La malheureuse jeune fille, tombée du haut de son beau rêve fait en secret, essaya en vain de réagir. Mais le chagrin consumait chaque jour davantage ses forces. Elle fut bientôt obligée de s'aliter.



L'été passa, puis l'automne. La neige à nouveau fit son apparition sans qu'Angélique eût vu ses forces revenir. Qu'importait à la mystique jeune fille, n'était-elle pas décidée à se laisser mourir?...

Un jour qu'elle était seule, Félicien parvint cependant à l'approcher. Quelques mots suffirent aux deux jeunes gens pour s'apercevoir qu'on leur avait menti afin de les séparer à jamais.

Ayant dissipé le brouillard qui les dissimulait l'un à l'autre, résolument ils projetèrent de s'enfuir le même soir.

Hélas! Angélique avait trop présumé de son renouveau d'énergie. A peine leur fuite était-elle décidée que la frêle jeune fille retombait épuisée en conseillant à Félicien d'obéir à son père; elle le comprenait, le ciel s'opposait à leur bonheur.

Des mois encore... et Angélique entra en agonie. Le médecin avait dit qu'elle ne passerait pas la journée. C'était bien la fin.

Dans la maison écrasée de douleur, la cloche de la porte d'entrée émit un carillon joyeux qui fit mal. Hubertine alla ouvrir en se tamponnant les yeux. Mais, à la place du vieux prêtre qu'elle attendait, ce fut M^{sr} d'Hauteceœur lui-même qui parut dans l'encadrement de la porte.

Devant tant d'injustice, Félicien, malgré la crainte que lui inspirait son père, s'était révolté. Le fils respectueux avait perdu tout contrôle sur lui-même et crié si véhémentement sa passion et sa douleur que le prêtre avait été bouleversé au plus profond de lui-même.

Et maintenant, à genoux devant le lit où Angélique reposait dans une pâleur de cire, l'évêque en

rochet de dentelle, se rappelant les miracles de sa race, murmurait la devise de son illustre famille : — « Si Dieu veut, je veux », formule sacrée qui, jadis, guérissait les malades et qui — était-ce possible? — allait ramener la vie avec le bonheur au cœur de la petite brodeuse.

Presque instantanément Angélique sortit de sa torpeur. Son beau rêve continuait. Elle trouvait tout naturel que le père de l'aimé fût à ses côtés et que Félicien, lui-même bouleversé par le miracle, la prît dans ses bras en la couvrant de baisers arrosés de pleurs...

Le mariage fut fixé aux premiers jours du printemps et, pendant quelques semaines, ce fut pour les deux jeunes gens enfin réunis un bonheur sans mélange, quoique Angélique fût toujours très faible.

... Et les premiers bourgeois timidement se montrèrent, et sur la ville haute, à toutes volées, les cloches sonnèrent comme aux grandes fêtes. C'est que M^{sr} de Hauteceœur, évêque de Beaumont, donnait lui-même solennellement la bénédiction nuptiale à son fils et à celle qu'il avait choisie.

Le couple parut sur le seuil de la cathédrale et, sous les acclamations de la foule massée sur les marches, s'étreignit longuement.

C'est alors qu'Angélique, dont la faiblesse n'avait jamais été si grande, chancela... Les orgues grondaient toujours plus haut, la ville tout entière était en fête.

Félicien ne possédait plus à son bras qu'une ombre habillée de blanc vaporeux. La frêle Angélique venait d'expirer dans le souffle tiède d'un baiser, en réalisant son rêve...

MARCEL-ALBERT CRANCE.

PLUIE D'ÉTOILES...

VOICI la saison revenue où chaque train transatlantique apporte avec lui son contingent de vedettes en vacances.

Cette année est encore plus prolifique en ce genre d'arrivées que ses devancières, car de nombreux acteurs et actrices français engagés à Hollywood prennent les uns après les autres le chemin du retour.

Dans l'ordre donc, nous avons revu Charles Boyer, le Morgan de *Big House*, dont le signalement est sur tous les murs de la capitale; la vive et impétueuse Lily Damita, ainsi que le loquace Lopez le *Bandit*: Vital Geymond.

Brigitte Helm, la créatrice de *Métropolis*, est également parvenue jusque dans nos murs. Elle va tourner pour Pathé-Natan et cherche un



FRANÇOISE ROSAY

sosie pour son prochain film.

Arlette Marchal, qui a fait ses débuts dans le parlant en Amérique, est revenue passer quelque temps parmi nous, ainsi que Jeanne Helbling.

Enfin la dernière arrivée est celle de Françoise Rosay, qui vient d'achever à Hollywood *The Laurels and the Lady*, avec Ruth Chatterton, et que notre photo représente dans son incarnation de *La Dame aux camélias* dans ce même film.

Lorsque ces lignes paraîtront, une autre personnalité de marque sera également parmi nous: Jacques Feyder, qui, tout en ayant renouvelé pour deux ans son contrat à la M. G. M., s'est réservé six mois de vacances en Europe avec la faculté de réaliser un film en France.

LE THÉÂTRE

La été, cette année, à maintes reprises, question de cinéma sur la scène. Les auteurs dramatiques ont, à l'envi, emprunté au monde des studios des héros de comédie, et nous n'avons eu aucun mal, dans cette chronique, à trouver des points de contact entre l'art millénaire, toujours vivace, de la scène et l'art trentenaire de l'écran, lequel a trop pris l'habitude de puiser chez autrui pour s'étonner ou se plaindre qu'on lui rende soudain la pareille.

Jamais toutefois, même dans *Pierre ou Jack*, même dans *Richard*, même dans *Beau Danube Rouge*, le rapprochement n'a été aussi important que dans la pièce de M. Maurice Faviers, jouée aux Mathurins et intitulée *Savinien* ou *L'Envers du Cinéma*, dont le sous-titre seul constitue déjà tout un programme.

Cette peinture révélatrice n'est point flatteuse. L'écrivain l'aurait faite d'après nature. Admettons qu'il s'agit d'un cas particulier et gardons-nous bien d'admettre toute velléité de généralisation.

Savinien fait penser à certain conseiller municipal comique de notre connaissance, dont le cynisme contagieux persuada et pervertit un pion timide jusqu'à en faire une fripouille éhontée autant que parvenue. Il agit sur un de ses camarades, architecte capable mais peu ambitieux, rêveur patient, et l'entraîne, à force de promesses et de bluff, dans le tourbillon des affaires de cinéma, où lui-même joue une partie brillante et mal fondée, metteur en scène, maquereau, voleur, traître à l'amitié, pauvre type au fond, et qui n'aboutit point.

Le tableau pourrait ne pas contribuer à la bonne réputation des gens du cinéma, n'était sa noirceur exagérée, n'était, par surcroît, le manque de surface du héros. Il faut toute la naïveté de l'architecte-poète pour se laisser prendre à tant de bagout et à toutes ces belles promesses. Une dactylo de sens rassis suffit à flairer la manigance et à dégonfler le bonhomme.

A vouloir trop prouver, la fable perd sa force. Qui pourrait redouter les pièges d'un Savinien? L'envers du cinéma n'est décidément pas un lieu où les crapules semblent bien redoutables.

**

Comme chaque année ou presque, Ida Rubinstein prêtresse fastueuse du lyrisme, a monté sur la scène de l'Opéra un noble spectacle, non sans y paraître elle-même, interprète persévérante et dénuée de génie.

A sa demande, Paul Valéry et Arthur Honegger ont ressuscité le mythe d'*Amphion*, héritier de la

lyre apollinienne, inventeur de l'harmonie dont l'ordonnance intime en impose non seulement aux êtres, mais à toute la nature, et jusqu'aux rocs soumis à la puissance nouvelle d'où surgissent les murs de Thèbes nés du désordre et soudain proportionnés comme les notes de l'accord.

Le théâtre, par la force des choses, a réduit à ses conventions l'ampleur d'un spectacle immense en principe. Le texte de Paul Valéry, dit ou chanté par les chœurs ou par les solistes, a disparu dans le vaste vaisseau de l'Opéra. Le poème, dosé avec le soin que l'on suppose, exige, pour être compris, une attentive lecture. Il devait se contenter, à la représentation, de servir mystérieusement d'armature solide à l'ensemble et de rayonner malgré tout, jusqu'à donner à l'ouvrage son atmosphère et cette possibilité de coordination tentée par le poète entre « le chant, l'orchestre, la musique, la danse et le décor ».

La tâche du musicien, moins influente, avait le privilège d'être plus en dehors. Honegger devait simuler pour le compte d'*Amphion* la genèse même de la musique. Il lui fallait supposer le problème non résolu, remonter à l'absurde, au tâtonnement, au chaos, donner à la dissonance même un caractère barbare, gauche, non plus au delà de la consonance, mais en deçà et, tout à coup, de ces bruits amorphes, par heureuse association, tirer l'accord souverain: cellule complexe qui contient en germe toutes symphonies. Peut-on assez admirer la discrétion avec laquelle l'auteur de *L'Impératrice aux Rochers* a réalisé ce programme, sans grossier contraste, en évitant toute laideur initiale et mettant une adresse étonnante à paraître d'abord maladroit?

Le décor transformable d'Alexandre Benois, flanqué des chœurs immuables à l'avant-scène, contribue à soutenir le style légendaire du spectacle. Les rocs s'entr'ouvrent, une ville s'érige à leur place, dans un clair-obscur propice, et l'on ne songe pas au temple de Dagon articulé comme un jouet gigantesque.

Laura de Santelmo, venue sur le plateau de l'Opéra pour y accompagner *L'Illustre Fregona*, n'a eu garde de quitter la place sans montrer plus isolément son talent opulent. Soutenue par la présence falote d'un *quadro* de piètre allure, la belle danseuse aux formes épanouies brille seule, mais d'un éclat intense. Ses variations sur les thèmes classiques du ballet espagnol, effectuées dans un tout autre style que par Argentina, renouvellent à leur tour la vieille convention et, d'un talonnement prévu sur des accords de guitare, fait un poème vivant et voluptueux.

MAURICE BEX.



Les tranchées dans la neige... « Les Monts en Flammes », film qui nous montrera diverses phases de la guerre alpine, dont l'écran ne s'était pas encore inspiré.

Ce que nous verrons prochainement...



Léon Bénières en l'absence de Rouletabille (Roland Toutain) fait une découverte imprévue autant que macabre dans « Le Parfum de la Dame en Noir ».



La rentrée tardive d'un brave couple de bourgeois un peu éméchés. (Germaine Dermoz et André Lefaur dans « Le Bal », réalisé par W. Thiele, d'après la nouvelle d'Irène Nemirowski.)



Qui pourra jamais nous expliquer ce que font ces pompiers dans ce hall d'hôtel ? Attendons d'avoir vu « Je serai seule après minuit », de Jacques de Baroncelli, avec Maygarite Pierrey et Pierre Bertin, pour avoir la clé de l'énigme.



Le beau légionnaire (Gary Cocfy) vient cueillir les rigueurs du métier militaire auprès de la troublante chanteuse du beuglant (N. Arlène Dietrich). (« Cœurs brûlés », de Joseph von Sternberg.)



« Partir... » Avant que les héros du film de Maurice Tourneur n'aient mis leur projet à exécution.



Les papotages chez l'épicier dans « Faubourg Montmartre ». Réalisation de Raymond Bernard. Interprétation de Gaby Morlay et Pierre Bertin.

Ramon Novarro a laissé pousser sa moustache et coupé ses cheveux à l'ordonnance pour « Daybreak », qu'il a tourné sous la direction de Feyder.



Lilian Harvey et André Roanne ont l'air perplexes, oui, mais c'est dans « Calais-Douvres », et cela dure si peu...

CE QUI VA SE FAIRE...

— Jacques Feyder, arrivé parmi nous le 7 août, vient passer six mois de vacances en France. Il est en pourparlers avec une importante maison française pour produire un grand film. Nous consacrerons au réalisateur des Nouveaux Messieurs une place prépondérante dans notre prochain numéro.

— Ivan Mosjoukine fait sa rentrée au cinéma dans *Le Désert*, qui sera réalisé par M. Volkoff.

— Jean Tarride prépare *Prisonnier de mon Cœur*, dont les principaux interprètes seront Roland Toutain, André Berley, Mary Glory.

— Rex Ingram et André Jager-Schmidt partent pour le Maroc, où ils tourneront *Baroud*. Le principal interprète sera Alexandre d'Arcy.

— André Chotin va tourner *Pas un mot à ma femme*, scénario d'André Rigaud, avec Raoul Marco.

— Milton tournera bientôt *La Bande à Bouboule*, d'après un scénario de MM. Willemetz et René Pujol.

— Mme Solange Bussi entreprendra sous peu *L'Excentrique*, avec Jean Weber, Edith Mera, Pierre Etchepare, Jacques Dumesnil et Suzanne Dehelly.

— On va porter à l'écran *Cœur de Lilas*, de Tristan Bernard et Ch.-H. Hirsch.

— René Clair, de retour à Paris, a commencé le découpage de son nouveau scénario, *Vive la liberté!* dont le premier tour de manivelle sera donné le 17 août.

— C. F. Tavano a confié à Bernard Derosne la réalisation d'un sketch d'une formule nouvelle : *L'Age de la Pierre*.

— André Bauge va tourner prochainement *Pour un Sou d'Amour*, dont le scénario a été écrit par Alfred Machard, qui travaille actuellement au découpage de ce film.

— Carmine Gallone, de retour d'Italie, travaille au découpage de *La Ville du Rêve*.

DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

LE COUP DE GRACE — ÇA, C'EST DU CINÉMA

Le principal intérêt du roman de J. Kessel, *Le Coup de Grâce* (Éditions de France), n'est pas, à mon avis, la rivalité amoureuse qui existe entre le sergent Hippolyte et le commandant Féroud, aussi nommé Mehamed Pacha, le premier sous les ordres du second, aux armées du Levant. Ce qu'il y a d'infiniment plus poignant que cette lutte autour d'une petite courtisane de quatre sous, c'est la nature même des deux hommes qui la livrent.

Le sergent Hippolyte, plusieurs fois cassé, est ce qu'il est convenu d'appeler une « forte tête ». Brave au combat, mais indiscipliné et cabochard, il s'est forgé une sorte de « morale » qui aurait pu le rendre sublime si elle ne l'avait d'abord fait abject. Lorsqu'il arrive à Beyrouth, appelé par le commandant Féroud, qui a décidé d'en faire son secrétaire, on se demande quel brasier va s'allumer au frottement de ces deux hommes exceptionnels par la violence de leurs passions et la ténacité, plus instinctive que raisonnée, dont ils savent faire preuve.

Le commandant Féroud, ce n'est qu'un nom, mais, derrière ce nom, se cache le fameux Mehamed Pacha, « ce Français adopté par tout l'Islam, où il est considéré comme descendant du Prophète ». Il vit en Orient depuis vingt ans et connaît « chaque village, chaque creux des sables, depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate, depuis le Taurus jusqu'à la mer des Indes ». Il a fait la guerre dans tout le pays, a des émissaires partout, un pouvoir immense et mystérieux sur les indigènes, qui ont pour lui une sorte de culte.

Hippolyte est sur le point d'admirer. Et comme, pour lui, admiration est synonyme de dévouement, on pourrait croire qu'il est maté.

Maté ? Jusqu'au jour où il découvre une faiblesse, — et quelle faiblesse ! la pire pour lui, — chez son chef. Pendant une absence de Mehamed Pacha, Hippolyte a connu une petite danseuse d'établissement louche, qui s'appelle Violette et n'a pas seize ans. Le mépris et le dédain qu'il a montré, toute sa vie, pour le sexe opposé l'ont toujours fait beaucoup aimé des femmes. S'en servir, bien entendu, mais ne pas les considérer et les faire payer au besoin font partie de sa « morale ». Violette a très vite la grande passion pour lui, passion toute d'épiderme, s'entend. Mais il se trouve qu'un autre amant entretient la danseuse et que cet amant,

riche et généreux, n'est autre que Mehamed Pacha.

Violette montre un jour à Hippolyte les lettres qu'il lui écrit en campagne et qu'il lui fait porter d'où qu'il soit, lettres de collégien énamouré dont le sergent ne peut supporter la vue.

Non pas qu'il soit jaloux, certes, c'est bien autre chose. C'est une fureur sans borne qui s'empare de lui à la pensée que Mehamed, « un homme qui fait trembler des tribus », est aux genoux « d'un bout de môme » et qu'elle n'a qu'un mot à dire pour qu'il soit son pantin.

Son idole est brisée. Chez Hippolyte, c'est plus que de la colère, c'est du désespoir. Il faut qu'il fasse un mauvais coup. Il attend le retour de Mehamed pour lui cracher à la figure, et dans des termes qui devraient le conduire au poteau, son mépris pour l'homme qu'il est, sa révolte devant l'amour tel qu'il le comprend.

Or Féroud a Violette dans la peau, tout comme Violette a Hippolyte. Pour l'avoir encore, il ferait n'importe quoi et, de fait, Hippolyte, exploitant avec un cynisme qui nous fait frissonner la faiblesse de son chef, lui impose les acceptations les plus inouïes, privées et publiques. Mehamed a d'ailleurs soin de faire supprimer clandestinement les témoins de ses bassesses vis-à-vis de son sergent.

Alors voici qu'Hippolyte recommence à admirer. Pour qu'un homme de la trempe de Mehamed soit décidé, quoi qu'il advienne, à consentir à tout et au pire pour posséder une femme, cela montre une force de volonté comme le sergent n'en a encore jamais vu, et il a pourtant vu beaucoup de choses. Il est dorénavant tout à lui.

Violette périra de la main d'Hippolyte et, lorsque le commandant Féroud se trouvera devant son cadavre, tout sera fini. L'espèce de folie sensuelle que le corps de cette femme faisait naître en lui cessera brusquement devant la mort. « Devant ce cadavre pareil à tant d'autres qu'il avait vus, il n'éprouvait plus rien. Rien qu'une indifférence parfaite et une parfaite liberté d'esprit... Il subissait la loi des passions exclusivement nourries de sensualité. »

Et Féroud aura pour Hippolyte une secrète reconnaissance à cause de cette délivrance.

Par un simple résumé, il était difficile de rendre à ce roman, qui ne manquera pas d'être très discuté par

le public et par la presse, toute son intense vigueur et de créer l'atmosphère spéciale dans laquelle évoluent ces demi-Orientaux brûlés du double feu du désert et de la passion.

Tel qu'il est actuellement, le Cinéma n'a pas le don de satisfaire M. Georges Altman, qui, dans un livre acerbe, mais, il faut le reconnaître, très bien documenté, intitulé *Ça, c'est du Cinéma* (Éditions les Revues), nous le traîne plus bas que terre.

Cet ouvrage, qui marque des tendances que chacun est libre d'approuver ou de combattre, ne saurait, dans tous les cas, laisser indifférents ceux qui tiennent entre leurs mains les destinées du Cinéma, et aussile public, le grand public, dont l'acceptation passive ou enthousiaste, l'indifférence ou la révolte, comptent pour quelque chose dans l'évolution d'un art qui n'est fait que pour lui et doit être à sa portée.

Dans l'immense production cinématographique mondiale, Altman ne voudrait voir que des chefs-d'œuvre et ne peut se résoudre à faire ce que l'on appelle la part du feu.

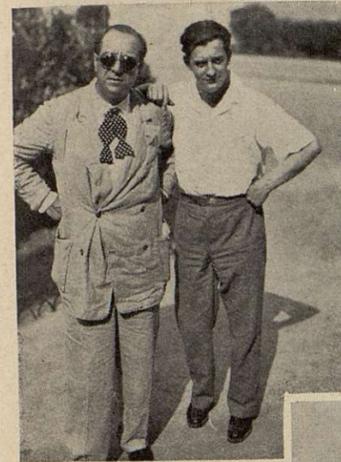
D'après lui, la grande majorité des scénarios ne donnent qu'une fausse idée du monde, une fausse idée de la Société, une fausse idée des sentiments, et il se plaint que la morale du Cinéma, maintenue par une Censure rigoureuse, ne soit qu'une morale « immorale » qui dénature le visage de tout et plonge le public, le public populaire en particulier, dans une atmosphère de bien-être, de luxe, de beauté, de justice facile, de dénouement heureux, qui, bien entendu, n'est pas celle respirée par lui tous les jours. Et quand même cela serait ? Je ne crois pas qu'il soit besoin de connaître à fond la psychologie des foules pour savoir que 90 p. 100 des amateurs de cinéma ne demandent à l'image mouvante et parlante qu'un peu de délassement, d'illusion, d'oubli.

Quant aux 10 p. 100 d'« amateurs avertis », à qui le film courant ne suffit pas, l'effort immense réalisé par tous les pays, en vue d'un perfectionnement artistique et industriel du cinéma, les met à même de voir, plus souvent que M. Georges Altman veut bien le dire, des productions remarquables qui permettent tous les espoirs pour l'avenir et sont une preuve que le cinéma est loin d'être en marche rétrograde.

JACQUES SEMPRÉ.

PETIT TOUR D'EUROPE A JOINVILLE

C'EST une règle bien établie dans la petite ville qu'est Paramount-City : chaque visiteur — et Dieu sait'ils sont nombreux ! — fût-il journaliste et muni du « Sésame » professionnel, doit être accompagné.



Il nous a donc fallu, à notre corps défendant, abuser largement de l'amabilité d'un cicerone obligeant, contraint de plus de nous présenter toutes les personnalités

trée, fort courtoisement, s'éteint à notre approche. A l'intérieur, dans une chaleur de 50 degrés, Karl Anton tourne la version allemande de *Rien que la Vérité*, avec Jenny Jugo, dont les grands yeux noirs me dévisagent avec hostilité, dirait-on.

Quel beau jeune premier ferait le réalisateur de *Tonischka* ! Grand, élancé, discrètement musclé, un profil aux traits réguliers et fins, un regard clair, des cheveux d'un noir ardent qui ondulent naturellement, c'est plus qu'il n'en faut pour concurrencer un Ramon Novarro dans les cœurs féminins !

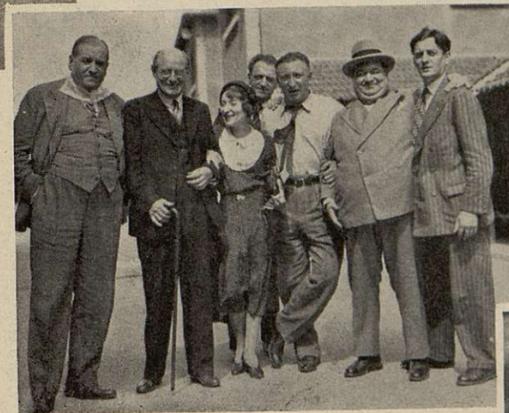
Mais voilà, il a fallu compter avec la petite chose qu'est le « feu sacré » et, en y réfléchissant bien, nous n'avons, somme toute, pas perdu au change : *Tonischka* est là pour nous le démontrer.

Présentation et félicitations tout à la fois : car j'apprends qu'Anton vient de se fiancer avec Olga Tschekowa.

L'heureux jeune homme veut bien m'accorder

une minute d'entretien. Une minute pas plus, et encore est-ce non pas pour parler de son film en cours d'exécution, mais plutôt de la version française de *Rien que la Vérité* qu'a tournée son collègue René Guissart avec Saint-Granier et Meg Lemonnier.

— Un film mouvementé, plein d'animation, de drôleries musicales, très plaisant



Voici Pagnol, en manches de chemise, et son talentueux interprète Raimu, qui incarne le rôle de César à l'écran comme à la scène, dans les jardins des studios, un jour de soleil, entre deux prises de vues. L'auteur a « tombé la veste » sans façon. L'acteur, qui craint pour ses yeux, a mis, lui, de solides verres fumés et dénoué négligemment sa cravate...

travaillant dans les divers studios.

Et je vous prie de croire qu'elles sont en nombre !

A peine avions-nous fait quelques pas que nous croisons le terrible Henri Jeanson, qui irait comme une petite folle en confiant à un ami, probablement, une de ces histoires terribles dont il a le secret.

— Comment, lui aussi est ici ! me pris-je à murmurer malgré moi.

— Tout ce que Paris compte de personnalités artistiques n'est-il pas à Paramount ? me répliqua mon guide en souriant devant mon étonnement.

Le plus drôle, c'est que c'est exact et que, s'il me fallait nommer tous les « grands noms » rencontrés, une page de *Ciné-Magazine* n'y suffirait pas.

Mais nous arrivons déjà à la porte d'un studio dont la lampe rouge, allumée, qui en défend l'en-

de bout en bout, vous verrez, me confie encore Anton comme on le rappelle sur le plateau.

Nous quittons l'austère bureau ; — c'est du décor dressé dans le studio que nous voulons parler, —



Léo Mittler, metteur en scène de « Marius », qui est tourné en trois langues, est ici représenté avec Ursula Grabley (à gauche) et Orane Demazis, qui interprètent toutes deux le rôle de Fanny, l'une dans la version allemande, l'autre dans la version française.



un décor si sévère que ce n'est pas sans étonnement que nous apprenons que ces murs verront se dérouler les plus folles aventures. Ayant à peine fait 20 mètres, une autre porte nous happe.

Changement de lieu et de « sphère ». Nous voici dans le domaine du *Camp volant*, où, si vous préférez, sur les terres Max Reichmann.

Reichmann ? Au physique, ce que l'on a coutume d'appeler un animateur. De taille moyenne mais taillé en athlète, volontaire, énergique, l'esprit toujours en éveil, il vous empoigne un artiste, au sens figuré, et lui fait extérioriser le meilleur de soi-même.

Je hasarde une question :

— Monsieur Reichmann, le film parlant international, tel que vous le concevez, doit-il être une exception selon vous, une expérience sans lendemain, ou au contraire un exemple du cinéma de l'avenir ?...

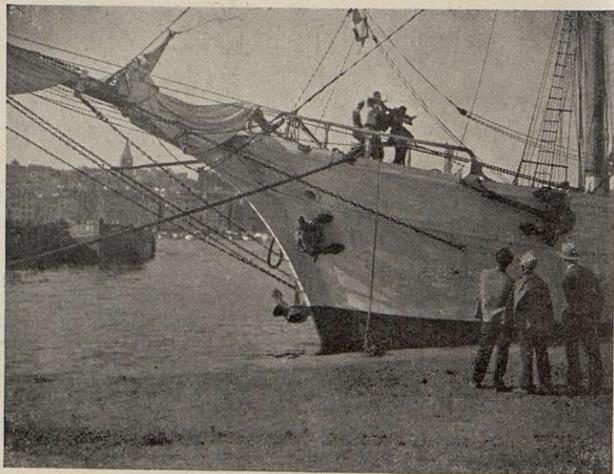
— Aucun doute à ce sujet. Tous nos efforts doivent être dirigés dans ce sens. Très sincèrement pour ma part, je trouve le film parlant à versions une hérésie. Quant au *dubbing*, n'en parlons pas, voulez-vous ?

« Seulement il faut s'entendre : si le 100 p. 100 parlant doit subsister longtemps encore, les versions sont inévitables. Si, au contraire, comme je le crois, il est en voie de disparition, tous les espoirs nous sont permis : le film parlant international cesse d'être une utopie. C'est vous dire que *Camp Volant* sera parlant à peine 25 p. 100.

Et comme je pousse un soupir.



Ces trois photographies extraites de « Marius » représentent : en haut, Pierre Fresnay (Marius) et Orane Demazis (Fanny) ; au milieu, Pierre Fresnay et Mihalesco (Piquoiseau) ; en bas, un extérieur à Marseille.



— ...mais oui. Un film, qu'il soit parlant ou muet, est d'abord un *film*. Cela a l'air d'être une vérité de monsieur de La Palice, et pourtant force nous est de la répéter sans cesse...

— Ne croyez-vous pas, néanmoins, que le film parlant international nécessite des sujets d'exception ?

— Pour l'instant, peut-être ; à l'avenir, non. Notre éducation d'abord, celle du public ensuite, seront vite faites, vous verrez ! Certes le milieu cosmopolite de *Camp Volant* — le cirque — se prêtait particulièrement à un film de ce genre. Rien n'est plus naturel que d'y entendre parler à la fois espagnol, allemand, suédois, russe et... français quand les paroles sont prononcées par des personnages d'une nationalité bien définie, et par des artistes [comme Roberto Rey, Bert Ostin, Kowal Samborski et Thomy Bourdelle.

« Mais je suis persuadé que cet essai, dans la faible mesure de ses moyens, va permettre de jeter un regard plus assuré sur l'avenir. A la condition que l'on veuille bien considérer que la parole doit être reléguée au rang d'accessoire...

Belles paroles, lourdes d'espoir et de confiance, amour du métier... cet amour que je devais retrouver quelques instants plus tard auprès d'Alexandre Korda, dont la douceur contraste singulièrement avec la mâle assurance de Reichman, mais dont l'intelligence luit pareillement dans le regard, dissimulé derrière des lunettes cerclées d'or.



Le sympathique et talentueux Saint-Granier, adaptateur et vedette de « Rien que la Vérité », vu par Jack Plunkett.

Audacieusement, les terrasses envahissent les trottoirs, car les marchands de vins se touchent. Eh ! ne l'oublions pas, il « fait soif » sur la Cannebière !

Et partout aux fenêtres des rideaux de couleurs voyantes ainsi que du linge étendu, qui escalade parfois la rue et flotte au vent.

Tout y est, jusqu'au plus petit détail. Seule l'absence d'un accessoire d'importance fut un moment redoutée : le Dieu Phœbus.

C'était mal connaître le soleil parisien qui, désireux pour une fois de faire la nique à son collègue marseillais, tape si dur que l'autre doit en pâlir de jalousie ! Aussi, si vous pouviez voir la piteuse mine que font les pauvres projecteurs et leurs quelques bougies relégués dans un coin !

Profitant de ce temps exceptionnel, on tourne sans arrêt depuis le matin. Alternative-ment, au milieu d'une figuration pittoresque et haute en couleurs, les troupes allemande, suédoise et française s'affairent sous l'œil de la camera.

Korda, comme toute la presse l'a annoncé, porte à l'écran *Marius*, un des plus grands succès du théâtre contemporain, et qui, par l'entremise de Paramount, bénéficiera à l'écran d'un effort matériel peut-être jamais encore égalé ici.

Justement je tombe à pic. Ma visite coïncide avec l'édification d'un des plus grands décors de *Marius*, et aussi un des plus considérables que j'aie jamais vus en France.

Dans un vaste terrain attenant aux studios, on a reconstitué tout un quartier du Vieux-Port, avec ses maisons lézardées et comme brunies par le soleil, ses pavés inégaux sur lesquels reposent, dans un coin, de vieilles embarcations abandonnées.

Voici les belles et grasses marchandes de poissons devant leur étalage argenté, les vieux loups de mer halés par l'air salin ; les filles et leurs souteneurs, les soldats de l'infanterie coloniale qui marchent en devisant avec animation.

— Venez voir comme je suis belle, venez voir comme je suis fraîche, clame une marchande gaillarde.

— Assurément moins fraîche encore que tes poissons, eh ! vipère ! réplique une autre.

Et c'est le tohu-bohu général. Les femmes qui en viennent aux mains et se prennent haineusement par les cheveux.

Puis dix, quinze, vingt autres femmes se mettent de la partie, déchainées et rageuses, et, profitant du désarroi, des commères glissent discrètement dans leur panier à provisions tout ce qui se trouve sous leurs mains ; tandis que Raimu, plaisant César, et Fresnay, Marius légendaire, contemplent du désormais célèbre bar de la Marine la scène d'un œil familier.



Le scénariste Benno Vigny, vu par lui-même.

Un coup de sifflet. En voilà assez pour aujourd'hui. Les figurantes se font des excuses pour avoir mis trop d'ardeur à se battre ; les hommes expliquent un « coup » qu'ils ont appris dans l'armée, et tout le monde regagne sagement les loges proprettes de la figuration.

C'est maintenant le tour de la troupe allemande. C'est curieux, je surprends quelques mots de français. Mais voyons, cet accent, ce n'est pas celui des bords du Rhin ?

J'y suis : durant leur séjour à Paramount, les Germain sont appris quelques mots de français, mais les voilà gagnés eux aussi par la contagion. Ils savent à peine prononcer *on tourne*, mais, en moins de deux, ils ont « chipé » *l'assent* ! Hé ! Bé ! Quand on va savoir ça sur le vieux port !

Justement, Marcel Pagnol et les trois troupes de *Marius* s'embarquent ces jours-ci pour Marseille. Ne le répétez pas, mais la fanfare municipale a promis d'être présente à l'arrivée et de fêter dignement ses enfants.

JEAN HERSENT.



N'est-elle pas délicieuse, cette silhouette de Meg Lemonnier ! Nous la verrons ainsi dans « Rien que la Vérité », qu'a terminé René Guissart.

REVUE DE PRESSE

THÉOPHILE GAUTIER ET LE CINÉMA

THÉOPHILE GAUTIER n'a pas eu à s'occuper du cinéma, et pour cause. Cependant lisez ceci :

« Le dialogue prend dans cet ouvrage une part beaucoup trop longue. Le C... oublie qu'il est, avant tout, un spectacle oculaire. La parole ne doit être pour lui qu'une pantomime plus calme et plus brève ; il faut que les décorations, les marches triomphales se succèdent avec la rapidité du rêve. Coupez impitoyablement toute phrase qui tient la place d'un cheval, toute scène qui empêche ou retarde un combat à la hache ou au sabre ; que les changements à vue se multiplient, que les montagnes se lèvent, que les nuages s'abîment, que l'océan écume sur la rampe, que l'on passe des sables du désert aux glaces du pôle, de l'enfer au ciel, sans trêve, sans arrêt. C'est là ce qui fait l'originalité du C..., cet opéra de l'œil ; mais, pour Dieu, ne venez pas dévider péniblement devant nous de longs écheveaux de phrases filandreuses. Nous avons bien assez des tragédies, des drames et des mélodrames pour suffire à notre consommation de tirades. L'attrait du C... consiste précisément dans l'absence, ou tout au moins dans l'insignifiance de la parole ; le hennissement vaut mieux. »

La Semaine à Paris, en nous rappelant ces lignes de Théophile Gautier sur *Le Cirque*, souhaite fort à propos que le cinéma en fasse son profit.

ON DEMANDE AUTRE CHOSE

L'espoir de temps meilleurs se

confirme par les réactions même du public. M. Auguste Villeroy écrit dans *Le Soir* :

« ... L'image, sans rien perdre de son importance, qui demeure considérable dans un art avant tout visuel, devra faire une place de plus en plus large à l'esprit. Les gens accoutumés aux merveilles mécaniques du cinéma, ne s'en éblouissent plus et — ce qui est plus grave — ne s'en contentent plus. Ils deviennent difficiles. Ils commencent à sentir la lassitude des rengaines, et il leur faut autre chose ! »

Moins d'images insignifiantes, mais des films qui soient de la pensée en images et des images qui fassent penser !

LE NOUVEAU CONTINGENTEMENT

Le nouveau contingentement est entré en vigueur le 1^{er} juillet 1931 et prendra fin au 30 juin 1932.

Les principes de ce contingentement comportent : l'entrée libre des films produits par des pays où les films français entrent librement. Réciprocité de restrictions pour les pays à contingentement. Le nombre des films post-synchronisés sera fixé par le Conseil du cinéma.

LE CINÉMA PAYSAGISTE

« Qui voudra le premier mériter le beau qualificatif de paysagiste de l'écran ? »

P.-H. Proust, dans *Comœdia*, invite les metteurs en scène à quitter le studio pour « le grand air et la liberté de l'espace », souhaitant que le cinéma « nous rende le visage adorable de notre pays ».

« Il y a quelque chose à faire, quelque

chose de très grand, de très utile et de très beau. La parole est maintenant à ceux que la question intéresse directement. Mais il n'est pas possible qu'à l'heure où le cinéma devient l'arme la plus efficace de propagande et de diffusion, l'on ne tente pas de s'en servir pour faire connaître la France, à elle-même d'abord, au monde entier ensuite. »

DIVERGENCES

Dans *Gringoire*, M. Pierre de Lacretelle parle du *Rêve*, de Jacques de Baroncelli, en termes plus que flatteurs. Jusqu'ici rien à dire.

Mais, où les choses se gâtent, c'est lorsque la critique de *Gringoire*, avec réserve, il est vrai, annonce que ce réalisateur ne s'est jamais attaqué à Balzac. Or, nous sommes au regret d'annoncer à M. de Lacretelle qu'il y a quelques années Baroncelli a tourné, ou nous nous trompons fort, un certain *Père Goriot*, avec Gabriel Signoret et Claude France.

Justement de Lacretelle parle d'un *Père Goriot* composé en Amérique « qui écœurerait par sa bêtise et son ridicule ». Nous ne sommes d'ailleurs pas très sûr qu'une comparaison avec celui de Baroncelli soit toute à l'avantage du film français.

Enfin, de Lacretelle s'étonne un peu plus loin que personne n'ait encore eu l'idée de tourner *Splendeurs et Misères de Courtisanes*, « ce merveilleux scénario tout fait ». Qu'il nous soit permis d'éclairer à nouveau la lanterne de notre confrère : *Splendeurs et Misères de Courtisanes* a donné naissance à un film d'origine allemande, avec Andrée Lafayette et Paul Wegener.

P. P.

NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT...

Ce que je pense du doublage ?

Rien de bon si, par exemple, dans un film allemand sur la guerre, le défilé de la classe 17, chantant la *Wacht am Rhein* et le *Deutschland über Alles*, est remplacé dans la version française doublée par des soldats allemands parlant français et chantant *La Marche lorraine* et *La Marseillaise*.

UN ABONNÉ DE MARSEILLE.

Encouragé par votre demande, je me décide à vous envoyer mon opinion, sans aucune prétention du reste.

Vous dites que trois solutions restent à envisager. Pour mon compte, je préfère la première, c'est-à-dire de nous montrer les versions étrangères parlées dans leurs langues avec des sous-titres explicatifs. Je comprends un peu l'anglais ; quant à l'allemand, je l'ignore totalement ; je suis donc dans le même cas que la majorité des

spectateurs, et pourtant les versions étrangères avec des sous-titres explicatifs (et même sans sous-titres) me donnent pleinement satisfaction. J'ai eu l'occasion de voir dernièrement à Paris : *Reaching for the Moon* et *Disraeli* en anglais, et *L'Ange Bleu* en allemand.

Et voilà pourquoi je préfère cette solution aux deux autres :

1^o Voir les versions sonores d'un film parlant étranger est souvent ennuyeux. On ne sait que trop que la technique du parlant diffère de la technique du muet ; or, rendre un film parlant aphone est désastreux. En effet, les acteurs du parlant ont l'habitude de jouer comme au théâtre ; cela est encore admissible quand on entend leurs voix. Mais, du moment où la parole n'existe plus, cela devient odieux. Quant au film chantant, il est tout simplement illogique ; comment peut-on admettre que des gens

qui tout à l'heure étaient en possession d'une voix la perdent subitement et commencent de nouveau à jouer la pantomime ?

2^o Mais le moins bon système à adopter serait encore de doubler les voix originales. D'abord le spectateur ne sera jamais satisfait d'une voix qui ne sera pas celle de son acteur préféré ; de plus, étant prévenu il cherchera un défaut et, aussi habile que soit le doublage, il finira toujours par en découvrir. L'artiste qui acceptera de faire ce métier dégradant ne sera jamais un acteur de premier plan, bien au contraire. Imaginez donc la déception d'un spectateur quand il découvrira que la voix d'une vedette est maladroite et que sa diction est défectueuse, que le ramage ne ressemble pas au plumage : la popularité de ladite vedette sera malgré elle considérablement diminuée.

JEAN GURTUNO.

LES FILMS DU MOIS

Mariage de Prince. — Passeport 13.444. — Laurette ou Le Cachet rouge. — Un homme en habit. — La Maison jaune de Rio. — Le Train des Suicidés. — Tout s'arrange. — Le Rêve. — En Bordée. — Passions. — Le Chant du Hoggar. — Spectacles en langues étrangères.

MARIAGE DE PRINCE

Film sonore réalisé par ERIC VON STROHEIM.

Interprété par ERIC VON STROHEIM, ZAZU PITTS, FAY WRAY, MATTEW BETTS.

Et revoici la personnalité attractive, magnétique et, hélas ! trop rare du sarcastique auteur de *Folies de Femmes* !

On sait que *Mariage de Prince* est la fin de *La Symphonie nuptiale*, trop longue paraît-il, et qu'il aurait fallu fortement réduire ça et là. Von Sternberg, qui monta le film de Stroheim, préféra, avec une clairvoyance qu'on ne saurait trop louer, le scinder en deux.

Après une brève succession de scènes synthétiques déjà vues, nous retrouvons donc le cassant Nicki, l'amère Cécilia, la douloureuse Mitzi et Shani, l'odieux boucher, là où nous les avons laissés : c'est-à-dire après le mariage d'argent du premier avec la seconde.

Nicki et Cécilia viennent passer leur lune de miel au château ancestral. Mais l'antipathie de l'homme croît pour celle qu'il a épousée à cause de ses millions. Aussi la petite infirme, dans l'espoir de conquérir son mari, cherche avec effort à imiter les compagnes joyeuses et vulgaires qui plaisaient tant jadis à Nicki. Elle s'enivre et fume jusqu'à en avoir la nausée, au point que son mari finit par sentir fondre son hostilité.

A quelque temps de là, un jour qu'il était parti ascensionner dans la montagne, il est guetté par Shani, qui n'a pu épouser Mitzi. Le boucher tire dans la direction de Nicki, mais c'est Cécilia, qui s'est placée devant son mari, qui reçoit la décharge meurtrière et expire dans les bras de Mitzi, accourue elle aussi... Bouleversée, celle-ci entrera au couvent et Nicki, solitaire, reviendra au château.

Et la conclusion « très Stroheim » de cette histoire, féroce, qui confine au malaise, nous la trouvons dans une réplique de la mère de Nicki : « Eh bien ! nous avons fait une excellente affaire financière ! »

Stroheim, Mirbeau du cinéma, se complait dans la peinture impitoyable, furieuse, de ces êtres veules, lâches, hypocrites, odieux enfin. Entraîné par une sorte de rancœur, de haine contre une caste vomie, il ne craint pas d'étaler la turpitude des individus qui la composent, d'en faire presque

des êtres d'exception, ou à tout le moins qui nous apparaissent tels, par l'accumulation de brutalités, de violences et d'horreur caricaturale.

Mariage de Prince, film de révolte, dépasse parfois la réalité pour atteindre à une vérité cauchemaresque, écœurante et bouleversante tout à la fois par le génie, le mot n'est pas trop fort, de son auteur.

PASSEPORT 13.444

Film parlant réalisé par LÉON MATHOT. Interprété par LÉON MATHOT, TANIA FÉDOR, RENÉ FERTÉ.

Un industriel allant occuper un poste qui lui a été désigné permet à une belle inconnue sans passeport de franchir la frontière.

Comme il est facile de s'en douter, la jeune personne est une espionne de



Zazu Pitts et Eric von Stroheim dans « Mariage de Prince », la suite de « La Symphonie nuptiale ».

Le plus curieux, c'est que Stroheim, dans ce dernier film, n'est plus seulement l'officier dont la morgue et la brutalité nous sont connues. Pour la première fois à notre connaissance, nous avons pu lire de la pitié dans son regard, jadis dur et hautain, cette fois embué de larmes, et nous ne sommes pas près d'oublier cette scène où il quitte la chambre de Cécilia agonisante, pour pouvoir, en cachette, laisser librement couler ses larmes.

Sous la griffe d'un tel homme, d'une des plus fortes personnalités du cinéma après Chaplin, l'interprétation, Zazu Pitts en tête, est ce qu'elle fut toujours dans les précédents films de Stroheim : tout simplement intensément vraie et bouleversante.

l'espèce la plus redoutable, et le chevaleresque industriel ne va pas tarder à s'apercevoir ce qu'il en coûte d'être trop galant envers une compagne inconnue dont la raison sociale échappe à votre entendement.

Tout s'arrangera cependant, car il y a un dieu pour les amoureux comme il y en a un pour les cinéastes. La belle nihiliste, ou quelque chose d'approchant, ne tirera pas sur l'empereur qu'elle avait mission d'abattre. Délaissant la politique pour l'amour (ce en quoi elle a parfaitement raison), elle s'enfuiera avec un beau jeune homme rencontré sur sa route.

Quant à l'industriel, il regagnera son foyer, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

**LAURETTE
ou LE CACHET ROUGE**

Film parlé réalisé par J. DE CASEMBROOT.
Interprété par JIM GÉRALD, KISSA
KROUPINE, ANDRÉ ALLEHAUT, JEAN
FAY et TÉROFF.

Si, détaché de *Servitude et Grandeur militaires*, *Laurette* ou le *Cachet rouge* perdait sensiblement de sa vraie signification, il était cependant susceptible, en soi, de retenir l'attention d'un cinéaste par la très grande part d'une angoisse qui va s'amplifiant qu'il contenait.

Indépendamment de son sens symbolique, la nouvelle d'Alfred de Vigny valait également par son style dru et ramassé, et surtout par sa concision. C'est celle-ci en effet qui lui conférerait cette sorte de force hallucinante, cette puissance d'envoûtement qui nous faisait rejeter le livre seulement après le mot « fin ».



Alfred de Vigny (Jean Fay) découvre le corps inanimé de Laurette.
(À droite, Jim Gérald.)

Jacques de Casembroot, peut-être parce qu'il y fut contraint, a fort dilué l'objet de son inspiration. Il en résulte un film un peu inégal, de quelque qualité certes, mais qui est loin d'avoir le pouvoir attractif de la nouvelle.

On sait qu'il s'agit d'un capitaine de corvette qui, embarquant pour l'île de l'Ascension, reçoit du Directoire l'ordre de prendre à bord un déporté et sa femme. En même temps on lui remet une lettre scellée par un gros cachet rouge, avec ordre de ne l'ouvrir que passé la ligne de l'Équateur, c'est-à-dire après un mois de voyage.

Cette lettre contient la condamnation à mort du jeune passager, et force est au capitaine, qui durant ce voyage s'était pris d'une réelle affection pour le jeune couple, d'exécuter cet ordre impitoyable.

Le film est surtout une très belle illustration du livre. Chaque image est composée avec un soin particulier en même temps qu'avec un goût très sûr,

et leur ensemble forme autant de tableaux qu'on ne se lasserait pas de regarder grâce à une photographie où les noirs et les blancs se fondent en une gamme d'une douceur incomparable.

Seulement, tout cela est un peu statique et n'est pas sans engendrer à la longue une certaine monotonie. Heureusement, on parle très peu dans *Laurette*, et voilà une qualité qui rachèterait bien des faiblesses.

Jim Gérald, en tête d'une distribution qui fait preuve de bonne volonté, joue avec âme et une émouvante simplicité.

UN HOMME EN HABIT

Film parlé et chanté réalisé par RENÉ
GUISSEART.

Interprété par FERNAND GRAVEY, SUZY
VERNON, ETCHÉPARE, BARON FILS, DIANA,
PAULEY.

Peut-être se souvient-on de la

de force parmi des figurants de cinéma parlant un idiome qui lui est inconnu, et celle où il est entraîné dans le tourbillon d'une noce en promenade qui, grâce à son costume, l'a pris pour un invité.

Le reste ressortit davantage au théâtre, dont l'intérêt réside principalement dans un dialogue vif et malicieux, mais au théâtre intelligemment et diversement transposé.

La carrière de Fernand Gravey est véritablement saisissante. Inconnu à l'écran il y a à peine six mois, il est aujourd'hui un de nos plus sûrs espoirs, l'étoile qui monte.

Suzy Vernon a peu de choses à faire, encore remplit-elle très honorablement sa tâche. Pauley et Etchépare sont drôles. Cette fois, ce dernier, très en progrès, a réussi à nous faire oublier le théâtre d'où il vient.

LA MAISON JAUNE DE RIO

Film parlé et chanté réalisé
par KARL GRÜNE.

Interprété par CHARLES VANEL, RENÉE
HÉRIBEL, JACQUES MAURY.

Un mystérieux criminel sème l'épouvante dans un port de commerce. A quelque chose malheur est bon : un acteur malin, possédant avec le bandit une ressemblance frappante, y voit matière à un sketch voué au succès. Mais le modèle se substitue à son *ersatz* au cours d'une représentation, sous l'œil indifférent du public. Puis obscurité trouée de coups de revolver. Panique. Lorsque la lumière revient, le bandit s'est enfui... avec la vedette. Il n'ira pas loin. Trois heures après, il est arrêté dans son repaire.

Ce drame policier en vaudrait bien un autre si scénaristes et réalisateurs s'étaient moins appesantis sur l'in vraisemblance de certaines situations, s'ils n'avaient pas outré certains effets à sensation.

L'interprétation a également trop tendance à forcer la note et fait que nous nous demandons encore si Karl Grüne n'a pas voulu tout simplement faire un pastiche du film policier tant en vogue.

Néanmoins la présentation de certains tableaux est d'une originalité attachante et bénéficie de ce que l'opérateur, un maître en sa partie, joue en virtuose de la lumière et des ombres violemment heurtées.

LE TRAIN DES SUICIDÉS

Film parlé et chanté, réalisé
par EDMOND-T. GRÉVILLE.

Interprété par VANDA GRÉVILLE, G. COLIN, VIDALIN, PÉCLET, VIGUIER, RAYMOND BLOT, RENÉ FERTÉ, etc...

Pour ses véritables débuts dans la mise en scène, Gréville n'a pas craint la difficulté.

Par la manière dont il est conçu, par le dosage subtil d'humour et d'angoisse qu'il renferme, *Le Train des Suicidés* s'apparente entièrement à ces énormes mystifications que sont les films d'épouvante collective, issus

en droite ligne de l'ingénieuse *Nuit mystérieuse*.

Il émeut et amuse alternativement, avec un doigté et un métier déjà rouillard que nous n'aurions pu supposer chez le presque débutant qu'est Gréville.

Si l'heureuse influence qu'a subie l'auteur auprès de certains maîtres qu'il a approchés, entre autres E.-A. Dupont, n'est pas niable, son film, cependant, ne doit rien à personne. Il est au contraire d'un esprit très personnel, et le perpétuel jaillissement de trouvailles qui l'émaillent est chose neuve à l'écran.

Chaque artiste a une figure synthétique qui en fait l'homme du rôle. Aux côtés d'interprètes comme la souple et si jolie Vanda Gréville, ou encore l'autoritaire Georges Colin, un nouveau venu, Raymond Blot, montre une aisance remarquable et un jeu pétillant d'esprit.



Une partie de belotte animée après boire dans « Tout s'arrange ».

TOUT S'ARRANGE

Film parlé et chantant réalisé
par DIAMANT-BERGER.

Interprété par ARMAND BERNARD,
A. ROANNE, JOFFRE, M. VALLÉE, SUZ.
DEHELLY, MINA MYRAL.

Raconter le scénario de *Tout s'arrange* n'est pas chose aisée.

Le film de Diamant-Berger est une suite ininterrompue de scènes hilarantes résultant de quiproquos plus ahurissants les uns que les autres et donnant naissance à une folle poursuite dans une maison meublée abritant un musicien, un sculpteur et un colonel en retraite, qui ne faillit pas à la tradition.

Parmi ces pantins, il y en a qui ont à se plaindre de femme acariâtre comme ce pauvre Marcel Vallée, qui ne mérite pas cela, et d'autres de maîtresse exigeante, comme ce brave Armand Bernard, qui n'en paraît que plus étonné.

Ce dernier joue du reste à la perfection, secondé à merveille par Suzanne Dehelly, une très longue scène d'ivresse qui suffirait à elle seule à déglacer le spectateur le plus froid.

Une telle bande n'est fichtre pas méchante, mais, sur un rythme cascadeur qui va jusqu'à la furie, on y rencontre une telle bonne humeur, et c'est, de plus, joué avec tant d'entrain que ma foi on passe, à voir et à écouter *Tout s'arrange*, une heure de vraie gaieté.

Pourquoi en demander davantage ?

LE RÊVE

Film parlé réalisé
par JACQUES DEBARONCELLI.
Interprété par SIMONE GENEVOIS, JACQUE-
CATELAIN, LE BARGY, GERMAINE DERMOZ,
PAUL AMIOT et JOFFRE.

On trouvera par ailleurs un résumé détaillé du film. Dureste, la touchante



présente toujours

Les meilleurs films

interprétés

par

Les plus grandes**vedettes**

Permanent :

de midi

à 1 h. 30 du matin

uniforme et gris. Impression d'autant plus sensible que tous les extérieurs du *Rêve* ont été tournés en studio.

Simone Genevois, au fin profil de madone, est simple, candide et touchante ; l'intelligence de Jaque-Catelain perce sous son masque d'innocence et Le Bargy a une dignité très Comédie-Française.

Belle musique de scène, — si je puis dire, — mais léger abus de chants liturgiques, accompagnant cet artifice mais un peu lent défilé d'images paisibles et pieuses.

EN BORDÉE

Film parlé et chanté
Interprété par BACH, réalisé par
WUSCHLEGER et JOË FRANCYS.

Le type même du gros vaudeville militaire. Il rappelle, en moins nuancé, le célèbre *Train de 8 h. 47* du bon Courteline, avec cette seule différence qu'il s'agit non pas d'artilleurs, mais de deux matelots qui errent toute la journée dans les rues de Toulon pour, vers le soir, venir échouer dans une maison hospitalière.

Des personnages épisodiques gravitent autour de ces deux figures centrales. Ce sont de vieilles connaissances popularisées par la convention : l'adjutant-flic, la belle-mère acariâtre, la maîtresse amateur de scandale, etc.

Une mise en scène un peu recherchée aurait pu sauver *En Bordée* de la vulgarité. Ce n'est pas tout à fait le cas, et nous nageons en pléines facettes pour le théâtre Cluny.

Bach est l'animateur de ce divertissement, qui rencontrera sans doute, tout est possible, un succès populaire.

PASSIONS

Film parlé réalisé par ERICH WASCHNECK.
Interprété par GUSTAV FRELICH,
CHARLOTTE SUSA.

Les passions dont il est question sont la Religion et l'Amour.

Depuis des siècles, la tradition des

nobles mais pauvres comtes Enna exige que l'aîné des fils entre dans l'armée et le second dans les ordres.

Or le cadet Robert se révolte contre ladite tradition, au grand désespoir de sa mère, qui ne survit pas à cette douleur. Robert se juge alors responsable de cette mort et, par expiation, se fait prêtre, abandonnant sa fiancée Judith.

Deux années se passent, mais pour le novice, l'Amour finit par être le plus fort. Il s'enfuit pour retrouver Judith. Hélas ! celle-ci a préféré la mort à une existence sans amour.

Ce thème, hardi et fort, douloureux à l'extrême, a nécessité un développement assez lent et majestueux, qui nous change heureusement de toutes les musiquettes du moment.

Fort décat à traiter, il a trouvé en Erich Waschneck un réalisateur plein de tact et de raffinement. Enfin il offre l'avantage de se dérouler dans le cadre enchanteur des montagnes helvétiques et, par l'incomparable beauté de ses paysages et de ses sites grandioses, charme le regard en même temps que l'esprit.

Interprétation d'une grande sincérité et d'un beau dévouement, Gustav Frellich en tête. La synchronisation après coup, même si le procédé n'a pas toute notre faveur, doit être louée pour son adresse.

LE CHANT DU HOGGAR

Documentaire sonore et chanté réalisé
par PIERRE ICHAC.

Pierre Ichac, pour ceux qui ne le sauraient pas, est un passionné de l'Afrique. *Le Chant du Hoggar* est bien le troisième ou quatrième film que lui aient permis de réaliser les sables brûlants du désert.

Peut-être même est-il l'originaire de là-bas, ce qui expliquerait son enthousiasme.

Néanmoins sa dernière œuvre est beaucoup plus incertaine d'accent que

les précédentes. L'auteur ne s'est plus contenté de composer un documentaire à l'état pur, mais, ayant éprouvé le besoin de le romancer, il a fait preuve des pires maladresses. Ses Touareg, qui miment une histoire d'amour contrarié, possèdent un talent d'amateur peut-être touchant, mais qui ne suffit pas.

Quelques chauds horizons d'Afrique cependant et des sites farouches du Hoggar sont la sauce, qui ne fait pas passer le civet.

SPECTACLES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

City Streets. — Enfin du bon, de l'excellent cinéma, où l'aisance et le mouvement échevelé ne sont pas inférieurs aux meilleurs films muets de jadis.

Cette assez inconsistante histoire de gangsters intrépides et félons est accusée avec une vigueur et un relief tels qu'ils classent d'emblée *City Streets* parmi les meilleures bandes policières que nous ayons vues : *Club 73*, *Alibi* et *Les Nuits de Chicago* compris.

Deux noms à retenir : Ruben Mamoulian, le solide réalisateur du film, et Sylvia Sidney, absolument bouleversante.

Cimarron. — La grandiose histoire d'une cité à trois époques de sa vie : en 1888, alors qu'elle vient d'être fondée par d'aventureux pionniers ; en l'archaïque 1907 et enfin en 1930, où elle atteint à la dignité de la grande ville.

Ce scénario pittoresque et d'une ingénieuse force de propagande a été brossé en vastes fresques pour lesquelles aucun moyen matériel n'a été épargné. Il faut avoir vu la course cahotique des wagons couverts au début et, à la fin, le grouillement de la cité « tentaculaire ».

L'interprétation, même de talent, est un peu noyée dans le cadre, qui stupéfie par son ampleur aujourd'hui inaccoutumée.

MARCEL CARNÉ.

Les Éphémérides du Cinéma

1^{er} juillet. — Au Moulin-Rouge, présentation de *En Bordée*.

3 juillet. — Au Salon des Artistes décorateurs, projection du *Pays des Basques*, d'après le livre de M. Gaétan Bernoville.

6 juillet. — Arrivée de Maurice Chevalier à Cherbourg.

7 juillet. — Présentation de *Au Pays du Scalp*.

Du 14 au 17 juillet. — Assemblée générale annuelle de la Ufa.

15 juillet. — Grace Moore, la vedette de Jenny Lind, s'est mariée à Cannes.

17 juillet. — A l'Exposition coloniale, représentation de *Nord 70° 22'*.

— Retour en France de Lily Damita et de Charles Boyer.

21 juillet. — Brigitte Helm reçoit au Claridge la Presse cinématographique.

23 juillet. — Dans les bureaux des Artistes associés, Lily Damita reçoit la Presse cinématographique.

— Jeanne Helbling débarque au Havre, retour d'Hollywood.

25 juillet. — Arrivée de Françoise Rosay et d'Arlette Marchal à Paris.

Petites Nouvelles

— Miss Gloria Swanson a subi une légère opération dans une clinique parisienne. L'opération a été pratiquée par les Drs Moure et Vaudescal. L'état de santé de miss Gloria Swanson est très satisfaisant, et elle repartira probablement pour New-York dans une quinzaine.

— Charlie Chaplin est de retour à Paris avec le metteur en scène H. d'Abbadie d'Arrast et Cecil B. de Mille.

— M^{me} Harry Baur vient de succomber à Tlemcen des suites d'une typhoïde. Nous adressons à son mari, l'admirable créateur de *David Golder*, nos bien vives condoléances.

— Madeleine Renaud vient d'être engagée par Paramount pour une durée de deux ans.

— M. Monod Herzen va réaliser au Cambodge un grand documentaire.

— Suzy Vernon est engagée en exclusivité par les Films Osso.

— Les Ursulines ouvriront leur saison d'hiver avec *L'Opéra de quat'sous*.

— Pathé-Natan vient de signer un contrat d'exclusivité avec Fernand René.

On tourne, on prépare...

— Félix Méric tourne *La Fortune*, dont le scénario est tiré d'une comédie de Tristan Bernard : *Que le Monde est petit*. Les principaux interprètes seront Jane Marny, Alice Tissot, Claude Dauphin, Henri Poupon.

— Charles Lamac tourne *Monsieur le Maréchal*.

— Julien Duvivier, de retour du Maroc, tourne les intérieurs des *Cinq Gentlemen maudits*, dont les principaux interprètes sont Harry Baur, René Lefebvre, Rosine Dréan.

— Tourjansky réalise *Le Chanteur inconnu*, avec Lucien Muratore, Jean Max, Jim Gérald.

— Léo Joannon tourne *Sur la Voie du Bonheur*, avec Simone Bourday.

— Jean Choux commence *Le Chien qui rapporte*, avec René Lefebvre et Paulette Goddard.

— M. G. Monca a terminé *La Chanson du lin*. Les principaux interprètes sont Jean Dehelly, René Ferté, Charles Sov, Max Dorigny, Maria Fromet, Simone Damory, M^{me} de Castillo.

“ CINÉ-MAGAZINE ” EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

CHERBOURG

Des opérateurs de Fox sont venus passer plusieurs jours à Cherbourg et ont filmé des escales d'importants paquebots, scènes destinées à figurer dans un grand film d'aventures actuellement en cours de réalisation. Le hasard, — un heureux hasard, — leur a permis d'enregistrer ainsi trois des plus gros paquebots du monde, le *Bremen*, le *Leviathan* et le *Deutschland* faisant escale en même temps en rade de Cherbourg.

— Alors que la presse signale à grand fracas l'arrivée en Europe des vedettes en vogue à l'heure actuelle, d'autres grands artistes viennent rendre visite à notre pays presque incognito. C'est ainsi que c'est par le plus grand des hasards que j'ai reconnu, sur le *Leviathan*, la très grande comédienne Corinne Griffith, qui est débarquée à Cherbourg sous le nom de Mrs. Walter Moroso.

J.-R. S.

LYON

La plupart des salles cinématographiques ont fermé leurs portes : l'Aubert-Palace, l'Eldorado, le cinéma Gloria et d'autres encore. Les derniers beaux jours de la saison furent ceux de Harold Lloyd avec *A la hauteur* (*Feet first*). Il faut aussi signaler *Tomischka* avec Ita Rina, que nous avons révélée *Séduction*, et surtout le fameux *Hallelujah*, du grand metteur en scène King Vidor. Tout le monde n'a pas compris la profonde signification de cette œuvre, qui étudie avec justesse l'âme noire. La grande revue *Kio Rita*, avec Bebe Daniels et John Boles, acteur de belle envergure, a tenu l'affiche plusieurs semaines avant la fermeture de l'Eldorado.

Nous avons appris avec un très grand regret le décès de M. Rasemi, ancien directeur du Casino de Lyon.

MAURICE BRUNIER.

STRASBOURG

Le Cinéma des Arcades a sorti *Conte Blanc*, avec Ivan Petrovitch ; *La Tragédie de Scapa Flow*, *Les Nuits de New-York*, films qui ont fait leur effet, et, en dernier lieu, *La Mégère apprivoisée*, qui a beaucoup plu au public.

— Au Cinéma Broglie, *Les Vacances du Diable* et *L'Amour chante* ; ce dernier a fait recette grâce à sa fantaisie gaie, son esprit de bon aloi et son jeu entraînant, preuve, une fois de plus, que le film gai est préféré ici aux tristes.

— Les autres cinémas ont passé des films moyens ou bien prolongé ce qu'ils avaient, par exemple *Le Chemin du Paradis*, qui en est à sa septième semaine.

— La Société des Films Osso, qui a ouvert ici récemment une agence, a présenté, fin juin, *Un Soir de Rafta*. Je ne peux que confirmer tout le bien que la presse corporative en a dit. Cette Société

nous annonce d'autres présentations ; celles-ci sont très suivies, et, si les spectateurs, qui sont à titre gratuit, daignaient arriver à l'heure, tout serait parfait.

— Puisqu'il est question de nouvelles agences, la Maison Braunberger-Richebé vient également d'ouvrir la sienne, avec M. Claise comme directeur.

— Une troupe d'artistes de la Paramount, sous l'égide de Max Reichmann et de Benno Vigny, est restée plusieurs jours en Alsace, à Salestat, pour tourner des scènes de *Camp volant*. Toute la population et une partie de celle des environs étaient sur pied, chaque jour, pour assister aux prises de vues en plein air. Des clients assurés pour le cinéma !

VIDI.

AFRIQUE DU NORD

Le populaire artiste Charles de Rochefort a donné récemment à Alger et à Oran une série de représentations de son numéro de music-hall. A Oran, Ch. de Rochefort a été l'objet d'une chaleureuse réception, car il faut savoir que le créateur de tant de rôles a vécu une bonne partie de sa jeunesse dans cette ville, où son père était directeur de la Compagnie Générale Transatlantique.

— Le film *La Chanson des Nations* vient de passer à Alger et à Oran avec la présence de Miss Africa (M^{me} Ninon Vanni), l'heureuse élue du concours de cette œuvre si faible de M. Gleize.

— La réalisation d'extérieurs de films a été très active ces derniers temps en Afrique du Nord. La voici brièvement résumée avec le nom des metteurs en scène, le titre des films et le lieu des prises de vues : J. Duvivier, *Les Cinq Gentlemen Maudits* (Maroc) ; Willy Wolff, *Aventuriers d'Aujourd'hui* (Tunisie et Sud-Algérie) ; Régnaud-Sarasin, *Goundoufa la Mystérieuse* (Maroc du Sud) ; A. Hugon, *Guelmouna, marchand de sable* (Algérie) ; Volkoff et Mosjoukine, film sur la *Légion Étrangère* (Maroc).

— Les équipements sonores surgissent maintenant de toutes parts, à la grande joie des populations éloignées des villes favorisées par le progrès. C'est ainsi que des postes de projections parlantes Western Electric et Gaumont Radio existent maintenant à Bida, Boufarik, Maison-Carrée, La Redoute (Alger), Batna, Mostaganem, Djidjelli, Bône, etc.

— M. Jean Tourame-Brézillon tourne actuellement, pour le compte du gouvernement général de l'Algérie, trois documentaires de 400 mètres chacun sur nos primeurs, nos céréales et nos tabacs. Ces bandes sont destinées au cinéma de l'Exposition coloniale.

— Le cinéma du Plateau-Saulière d'Alger subit une transformation totale. Cette heureuse métamorphose, qui s'imposait, nous le rendra dans quelques mois équipé par Western-Electric.

— La saison cinématographique étant

virtuellement terminée, le Splendid, le Régent, l'Olympia et le Casino Municipal ont fermé leurs portes pour les réouvrir en septembre. L'Olympia apportera dans son installation sonore d'importantes améliorations. Souhaitons que le Casino municipal en fasse autant, car il en a besoin encore plus.

— La présentation de *La Patrouille de l'Aube*, au Rialto de Casablanca, a été l'objet d'un grand gala, avec la présence des fameux aviateurs Fonk et Détrouat, de passage dans cette ville à l'occasion d'un meeting d'aviation.

— On a présenté, devant les soldats du 13^e régiment de tirailleurs sénégalais, le curieux film de King Vidor, *Hallelujah*, interprété, comme l'on sait, par des artistes de couleur. Cette séance, gracieusement offerte par M. Binet, directeur nord-africain de la M. G. M., et M. Leca, propriétaire du Splendid Cinéma d'Alger, a créé un spectacle bien pittoresque de *Sénégalais chez les nègres*.

— Nous avons vu, enfin, avec grand plaisir, le fameux film de Von Sternberg, *L'Ange Bleu*, projeté dans sa version sonore. L'intelligente initiative en revient à M. J. Seiberras, directeur de nombreux cinémas dans notre colonie.

— Le Majestic d'Alger (4.000 places) a abandonné ses programmes mixtes : films parlants et music-hall, pour ne donner que du cinéma exclusivement avec des productions en première semaine. Avec son plafond roulant, c'est vraiment la salle idéale pour l'été.

— Parmi les derniers films projetés dans les cinés algérois, il convient de citer *L'Homme qui assassina*, *La Folle Aventure*, *Hollywood Revue*, *Cendrillon de Paris*, *La Ronde des Heures*, *A la Hauteur*, *L'Étrangère*, etc., ainsi que des reprises de *La Belle Ténébreuse*, *L'Amour en Cage*, *Les Quatre Diables*, *Manuela*, etc.

PAUL SAFFAR.

ALLEMAGNE

Reinhold Schunzel vient de terminer les prises de vues du *Soir du divorce*, à Neubebalsberg. Ce film sera édité en version française et en version allemande. M. Chomette sera son assistant pour la version française. Principaux interprètes version allemande : Renate Muller, Hermann Thimig, Hans Brausewetter, Otto Walburg et Martha Ziegler. Pour la version française : Jeanne Boitel, Richard Willm, Alice Cocca, Lucien Baroux, André Berley, Fernand Frey, Marie-Antoinette Buzet, Odette Talazar.

AMÉRIQUE

Robert Florey vient d'être désigné pour mettre en scène *Les Meurtres de la rue Morgue*, par Carl Laemmle Jr. Cette pièce, pleine de mystère, d'après Edgar Allan Poe a été adaptée pour le film par Léo Birinski.

— On vient de commencer à tourner

Tous les artistes, sans exception, achètent-ils leur maquillage à la
PARFUMERIE DES GALERIES SAINT-MARTIN
11 & 13, boulevard Saint-Martin, PARIS

Cette Maison, depuis sa fondation, a dans ses Magasins un Rayon de Fards spécial pour Artistes

Graft à Universal City. Le rôle principal féminin sera interprété par Régis Toomy. Les autres interprètes sont Harold Goodwin, Dorothy Revier, Willard Robinson, William Davidson et Richard Tucker. Christy Cabanne sera le metteur en scène.

Russel Mack vient de réaliser *Le Ciel sur Terre*, avec Lew Ayres, Anita Louise, Harry Beresford, Elisabeth Patterson, Charley Grapewine, Alf. P. James, Harlan Knight, John Peter Richmond, Louis Emmons, Louise Beavers.

ANGLETERRE

Le 17 juillet, une plaque commémorative a été inaugurée dans la Bibliothèque publique de Kingston sur la Tamise, à la mémoire d'un des pionniers anglais du cinéma, Edward Muybridge. Né en 1830 à Kingston, Muybridge partit tout jeune pour les États-Unis, où il dirigea le Bureau national de recherches photographiques. En 1872, il commença à consacrer son activité à l'étude du mouvement et de la locomotion animale, et, en 1880, il inventa un appareil qu'il appela le zoopraxiscope et qui permettait de projeter sur un écran des photographies animées d'oiseaux et d'animaux. Muybridge présenta alors son appareil comme le « premier instrument permettant de démontrer par une reconstitution synthétique des mouvements originalement photographiés sur le vif », définition qui n'était pas tout à fait correcte, puisque, dès 1876, un autre Anglais, A.-J.

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THÉODORA, 14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

MARIAGES Honorables, riches et de toutes conditions, facilités en France sans rétribution, p. œuvre philanthropique, av. discrétion et sécurité. Écrire: Répertoire privé, 30, av. Bel-Air, Bois-Colombes (Seine). (Réponse sous pli fermé sans signe extérieur.)

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
Eau - Pâte - Poudre - Savon

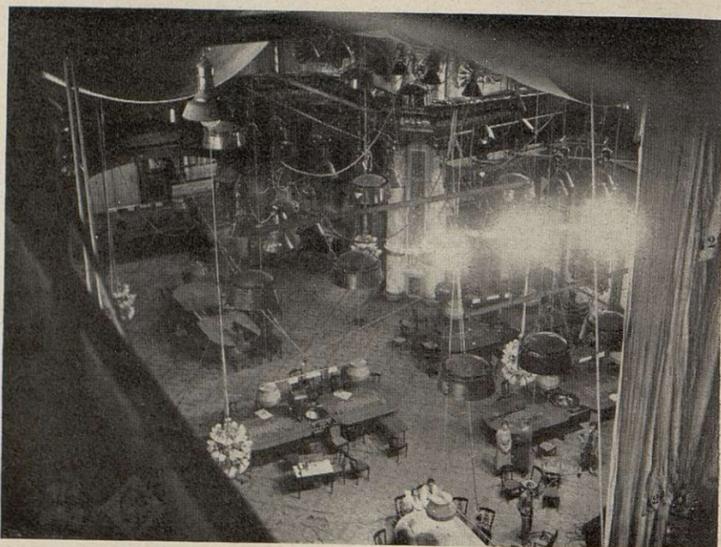
la Timidité
EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 fr. en timbres. Écrire au D^r de la Fondation RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

SEUL VERSIGNY
APPREND A BIEN CONDUIRE
A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANTE
sur toutes les grandes marques 1931
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE
Porte-Maillot Entrée du Bois

Rudge, de Bath, avait imaginé son biophantoscope, qui, par la succession rapide de sept plaques photographiques, permettait de reconstituer sur un écran un jeu de physionomie humaine.

Muybridge a été également un des précurseurs du cinéma parlant, puisque en 1888 il proposa à Edison de combiner le phonographe avec son zoopraxiscope, projet qui ne put être réalisé parce que le phonographe qui venait d'être inventé ne permettait pas encore une reproduction du son assez forte pour être entendue par un vaste auditoire. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'Edison produisit son kinétoscope, qui fut le premier appareil de projection utilisant le film de celluloid.

Le dernier film de John Barrymore,



Prises de vues dans les salles du casino de Monte Carlo, reconstruites aux studios de l'Ufa, à Neubabelsberg, pour le film *Ufaton de la production Eric Pommer*: « Le Capitaine Craddock ».

Svengali, vient de sortir au Marble Arch Pavilion, à Londres. C'est un film très romantique, où Barrymore interprète admirablement un rôle rappelant quelque peu sa fameuse création du *Docteur Jekyll*.

À l'Académie Cinema, passe une version allemande du *Mariage de Figaro*, réalisée par Alexandre Moissi, ainsi que *Figures de Cire*, de Paul Leni.

Daybreak, interprété par Ramon Novarro, et qui passe à l'Empire, se déroule dans la Vienne d'avant guerre, et le célèbre baryton Lawrence Tibbett, que l'on vit à Paris dans *Le Chant du Bandit*, joue et chante dans *Le Prodigue*, au New-Gallery.

Le dernier film de Maurice Chevalier, *The Smiling Lieutenant*, remporte au Carlton un succès égal à celui qu'ont remporté à Londres tous les autres films du « gamin de Paris ». *The Smiling Lieutenant* a succédé dans cette salle à *Dishonored*, que jouaient Gary Cooper et Marlene Dietrich et qui a été retiré en plein succès.

On donne aussi à l'Empire une autre production très importante, *Never the Twain shall meet* (Jamais les deux ne se rencontreront), réalisé par Van Dyke, le fameux auteur du célèbre *Trader Horn*.

Parmi les autres nouveautés du mois dernier, citons *Un Homme du Monde*, production Paramount réalisée par Ri-

chard Wallace avec William Powell et Carole Lombard, et deux films anglais: *Fascination*, avec Madeleine Carroll et Cecil Harbord, et *77 Park Lane*, d'après une pièce à succès de Walter Hackett, avec Betty Stockfield et Dennis Nelson Terry.

Le Capitole présente un film d'épouvante américain, *Subway Express*, mis en scène par Fred Neumeyer et interprété par Jack Holt et Aileen Pringle, tandis que *Le Million*, de René Clair, poursuit depuis trois mois sa brillante carrière au Rialto.

TURQUIE

Dès l'apparition du film parlant, les directeurs des meilleures salles se sont

COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique : technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

Derniers Abonnements reçus : M^{me} Rigoult (Paris), M^{lle} Paule Dazin (Douai) ; M.M. Jablonski et Fils (Paris), Huynh-Tho (Phnom Penh), Blois Leach (Saint-Maurice, Seine), Léon (Fontvieille, Bouches du Rhône), Ferreira Ernesto (Lisboa, Portugal), Docteur Braz (Açores), André Neveux (Mouy, Oise), Georges Biscot (Paris), Alfyed Tuech (Vincennes), Paul Namsang (Nam Dinh, Tonkin), Meschrabpom-Film (Moscou), Universal-Pictures-Corporation of Egypte (Alexandrie). — A tous merci.

Scaramouche. — Il m'est impossible de répondre directement à mes correspondants ; vous le comprendrez et m'en excuserez, je l'espère. Merci pour l'envoi des cartes et l'interview de Novarro que je ne connaissais pas. Je continue à douter encore que Ramon Novarro ait prononcé les paroles qu'on lui prête. Il a suffisamment conscience et de son talent et de sa situation acquise pour ne pas dire : « Je ne tiens pas à devenir une grande star de l'écran. » Ces paroles dans sa bouche seraient ridicules : exactement comme si un président de la République confessait qu'il ne tient pas à devenir un homme en vue !

Un néophyte. — 1^o Votre professeur peut seul vous dire si vous avez les aptitudes suffisantes pour tenter d'entrer au Conservatoire, qui est évidemment la meilleure formation pour un chanteur

qui ne peut s'offrir de très onéreuses leçons particulières. Mais, si vous n'êtes pas... très riche, et que vous persévèriez dans cette voie, je vous conseillerais de tenter un conservatoire de province, Bordeaux par exemple, où la vie est sensiblement moins chère qu'à Paris. — 2^o Je vous ai fait expédier le numéro de mai de *Ciné-Magazine*.

Sex-Stars. — J'ai été très heureux de vous lire à nouveau. Je vous avouerai que je partage un peu votre admiration pour le film américain, ce qui ne m'empêche pas toutefois d'aimer le film français quand il est bon. A ce propos, je vous trouve trop sévère pour *Le Million*, de René Clair, qui est un divertissement fort agréable. Vous pouvez trouver chaque mois les comptes rendus des talkies américains dans notre rubrique habituelle.

T. D. — Permettez-moi de vous donner le conseil de réclamer votre scénario aux établissements Braunberger-Richebé ; car, malheureusement, vous devez le savoir aussi bien que moi, pour le moment les firmes françaises tournent très peu de scénarios originaux.

Eve. — Vous avez dû suffisamment trouver réponse à votre première question dans les colonnes de *Ciné-Magazine* pour qu'il ne soit pas nécessaire que j'insiste à nouveau sur le problème théâtre-cinéma, qui nous entraînerait fort loin. Léon Mathot, 6, rue Lincoln (VIII^e) ; Renée Héribel, 6, rue Albert-Samain (XVII^e).

Hélos. — Tous mes regrets pour l'incident fâcheux que vous me signalez. Nous pouvons vous faire parvenir les trois numéros qui vous manquent, si vous le désirez. Je puis vous annoncer que le mariage de Roger Lion est un vaste canard qui divertira fort l'intéressé lui-même. Vous avez vu juste au sujet de Jean Angelo, heureux papa d'une jolie Christiane.

Polonaise qui aime la France. — 1^o Ma chère correspondante, vous êtes trop perspicace. J'ai transmis vos compliments à notre directeur, qui me charge de vous remercier. — 2^o Henry Garat est, certes, un de nos jeunes premiers les plus sympathiques, et ce que vous me dites concernant la gentillesse qu'il vous a

faite ne m'étonne pas du tout. — 3^o Maurice Chevalier a dû être ravi de vos charments présents. Quant à moi, qu'il me soit permis à nouveau de vous remercier pour les cartes que vous m'avez envoyées et qui sont venues augmenter ma collection.

Le Boudoir mauve. — Vous trouverez la distribution des deux films que vous me signalez dans notre numéro de juillet dernier. Pour votre seconde question, il me faut attendre d'avoir vu le film d'André Hugon.

Ellen. — Pour ce qui vous intéresse, vous pouvez toujours vous adresser au chef régisseur de n'importe quel studio de la région parisienne. Mais ne vous découragez pas trop si vous n'arrivez pas à un heureux résultat dès vos premières démarches.

Dré. — Excusez-moi, la place me fait un peu défaut pour répondre aussi longuement que je le désirerais à votre intéressante lettre. Sachez pourtant que je partage entièrement vos goûts sur les vedettes et films dont vous m'entretenez. J'espère pouvoir bavarder davantage avec vous à une prochaine occasion. Mon bon souvenir.

L'IODHYRINE du D^r DESCHAMP FAIT MAIGRIR
Sans nuire à la Santé
BOÎTE DE 60 CACHETS-PILULES : 19 fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

Barthélemy Lieausi. — Meg Lemonnier et Helena Masson, c/o Studio Paramount, Saint-Maurice, Seine ; Marcelle Chantal, 9, rue Octave-Feuillet (XVI^e) ; Renée Veller, 25, rue de Lille (VII^e) ; Dolorès del Rio et Greta Garbo, c/o Casting Directory, Hollywood, Californie, U. S. A.

Rara. — Vous êtes en effet très, très fidèle. Hélas ! l'objet de votre admiration a abandonné le cinéma ; mais on annonce, rassurez-vous, que cette retraite n'est pas définitive.

Raskolnikoff. — Puisque vous suivez ce courrier depuis assez longtemps déjà, vous avez pu voir que je partage entièrement votre admiration pour Charlie Chaplin, dont j'ai vu et revu sans jamais me lasser tous les films. Si vous n'avez pas trop d'ambition, peut-être trouverez-vous à débiter en qualité de deuxième ou troisième régisseur auprès d'un metteur en scène, mais, encore une fois, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Louissette. — 1^o A nouveau vous avez beaucoup de chance, car votre lettre me parvient au moment où j'envoie ce courrier à l'imprimerie. — 2^o Comme vous le remarquez, les scènes d'amour à l'écran parlant n'échappent pas toujours aux sarcasmes des spectateurs, et nos réalisateurs semblent vouloir les traiter de plus en plus en muet. — 3^o L'actrice dont vous me parlez est, en effet mariée, avec un pacha égyptien, depuis environ une année. *La Folle Aventure* passera dans les cinémas de la périphérie, probablement au début de la saison prochaine.

IRIS.

Une ingénieuse découverte pour faire tomber les poils et duvets
comme la calvitie fait "tomber" les cheveux
Sans électricité, ni aucun danger, les poils dépassants du visage, des bras ou des jambes « tombent » avec leurs racines et ne peuvent jamais plus repousser.
Une description de cet ingénieux procédé, commode à appliquer chez soi, sera envoyée GRATUITEMENT aux lecteurs qui écriront de suite à Mme P. T.A.C., 109, Faubourg Poissonnière, Paris (IX^e).

le portrait d'un genre nouveau est toujours signé
R. SOBOL
18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 14 Août
au 20 Août 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 21 Août
au 27 Août 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 28 Août
au 3 Septembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 4 Septembre
au 10 Septembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 11 Septembre
au 17 Septembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

PARIS

Alexandra. — Artistie. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaité Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochechouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempia.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHATILLON-S-BAGNEUX. — Ciné Mondial.
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.
CLICHY. — Olympia.
COLOMBES. — Colombes-Palace.
CROISSY. — Cinéma-Pathé.
DEUIL. — Artistie-Cinéma.
ENGHEN. — Cinéma Gaumont.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
GAGNY. — Cinéma Cachan.
IVRY. — Grand Cinéma National.
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.
MALAKOFF. — Family-Cinéma.
POISSY. — Cinéma-Palace.
RIS-ORANGIS. — Familia-Pathé-Cinéma.
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-MANDÉ. — Tourville-Cinéma.
SAINNOIS. — Théâtre Municipal.
Taverny. — Familia-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.
ANGERS. — Variétés-Cinéma.
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.
AUTUN. — Eden-Cinéma.
AVIGNON. — Eldorado.
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.
BELFORT. — Eldorado-Cinéma.
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.
BERCK-PLAGE. — Impérial-Cinéma.
BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. — Théâtre-Français.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.
CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre.
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CAMBES. — Cinéma des Santos.
CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.
CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIEPPE. — Kursaal-Palace.
DOUAL. — Cinéma Pathé.
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.
ELSEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.
JOIGNY. — Artistie.
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.
LE HAVRE. — Sélect-Palace. — Alhambra.
LILLE. — Cinéma-Pathé. — Familita. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.

LIMOGES. — Ciné-Familia, 6, bd Victor-Hugo.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistie-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.
MACON. — Salle Marivaux.
MARMANDE. — Théâtre-Français.
MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Regent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Odéon. — Olympia. — Familia.
MELUN. — Eden.
MENTON. — Majestic-Cinéma.
MILLIAU. — Grand-Ciné-Fallous. — Splendid.
MONTEBAEU. — Majestic (Vend., Sam., Dim.).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.
NANGIS. — Nangis-Cinéma.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympie.
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. — Paris-Palace.
NIMES. — Majestic-Palace.
ORLÉANS. — Parisiana-Ciné.
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistie.
PORTETS (Gironde). — Radus-Cinéma.
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.
RENNES. — Théâtre Omnia.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli-Cinéma de Mont-Saint-Aignan.
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.
SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos.
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.
SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.
SAUMUR. — Cinéma des Familles.
SÈTE. — Trianon.
SOISSONS. — Omnia-Pathé.
STRASBOURG. — Broglie-Palace. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.
TAIN (Drôme). — Cinéma Palace.
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid — Hippodrome.
TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français.
TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronois.
VALLAURIS. — Théâtre-Français.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.
BONE. — Ciné Manzini.
CASABLANCA. — Eden.
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.
SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Colléum. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princesses. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic-Palace. — Cinéma Théâtral Orasului T-Séverin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Etoile.
MONS. — Eden-Bourse.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.



Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTES DE L'ÉCRAN
EN CARTES POSTALES BROMURE

Dernières Nouveautés

(Envoi du catalogue complet sur demande)

- | | | |
|-------------------------------------|---------------------------|-----------------------------------------------------------|
| 811. Sally O'Neil. | 843. Claudette Colbert. | 872. Maurice Chevalier (Le Petit Café). |
| 812. William Powell. | 844. Norma Shearer. | 873. Henry Garat. |
| 813. Dorothy Jordan. | 845. Marcelle Chantal. | 874. Marlène Dietrich. |
| 814. Clara Bow. | 846. André Roanne. | 875. Marlène Dietrich. |
| 815. Jeanette Mac Donald. | 847. Kathryn Crawford. | 876. Suzy Vernon. |
| 816. Lilian Roth. | 848. André Roanne. | 877. Danièle Parola. |
| 817. George Bancroft. | 849. John Mac Brown. | 878. Fernand Fabre. |
| 818. Greta Garbo, C. Nagel. | 850. Clara Bow. | 879. Anita Page. |
| 819. Maria Corda. | 851. Maly Delschaft. | 880. Marcelle Chantal. |
| 820. Laura La Plante, J. Bole. | 852. Maria Paudler. | 881. Greta Garbo. |
| 821. Janet Gaynor, Charles Farrell. | 853. Betty Balfour. | 882. John Mac Brown. |
| 822. Gustav Frolich. | 854. Corry Bell. | 883. Maurice Chevalier. |
| 823. 824. John Mac Brown. | 855. Betty Bird. | 884. Charles Rogers. |
| 825. Livio Pavanelli. | 856. Anna May Wong. | 885. Gary Cooper. |
| 826. Georg Alexander. | 857. Marion Davies. | 886. Marion Davies. |
| 827. Virginia Cherrill. | 858. Grock. | 887. Bebe Daniels. |
| 828. Mona Maris. | 859. Thomy Bourdelle. | 888. Greta Garbo. |
| 829. Ronald Colman. | 860. Marie Bell. | 889. Henry Garat. |
| 830. Charles Rogers, Mary Brian. | 861. Harold Lloyd. | 890. Mary Brian. |
| 831. Ch. Rogers, Jean Arthur. | 862. Bessie Love. | 891. Lily Damita. |
| 832. Ruth Chatterton. | 863. Barry Norton. | 892. Maurice Chevalier. |
| 833. 834. 835. Lily Damita. | 864. Raquel Torrès. | 893. Claudette Colbert. |
| 836. 837. 838. Nancy Carroll. | 865. Jeanette Mac Donald. | 894. Marlène Dietrich. |
| 840. Dennis King. | 866. Ruth Chatterton. | 895. Jeanette Mac Donald. |
| 841. George Bancroft. | 867. Harry Baur. | 896. Jeanette Mac Donald. |
| 842. Jeanette Mac Donald. | 868. Mady Christians. | 897. Ramon Novarro, Suzy Vernon (Le Chanteur de Séville). |
| | 869. Jean Murat. | |
| | 870. Alice Cocca. | |
| | 871. Agnès Petersen. | |

LES 15 CARTES..... Franco. 10 fr.
— 25 — 15 fr.
— 100 — 50 fr.

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N° 309-08).
INDIQUER SEULEMENT LES N° DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires. N'oubliez pas que l'affranchissement actuel de la Carte Postale illustrée n'est plus que de 15 centimes avec cinq mots, signature et date ; 40 centimes avec correspondance entièrement libre.

Pour plus de sécurité...

choisissez donc un

ÉTOILE-SONORE

Renseignements dans l'une de nos 8 agences :

PARIS

73, r. Beaubourg



LYON

7, place Ampère

LILLE

99^{bis}, r. du Molinel

NANCY

6, rue de Serre

STRASBOURG

3, rue Moll, 3

NANTES

40, r.d.Strasbourg

TOULOUSE

44, rue Alsace

MARSEILLE

74, boul. Chave

*Vous avez le choix entre
les 3 types A, B et K.*

*L'un ou l'autre répond cer-
tainement à vos besoins.*